

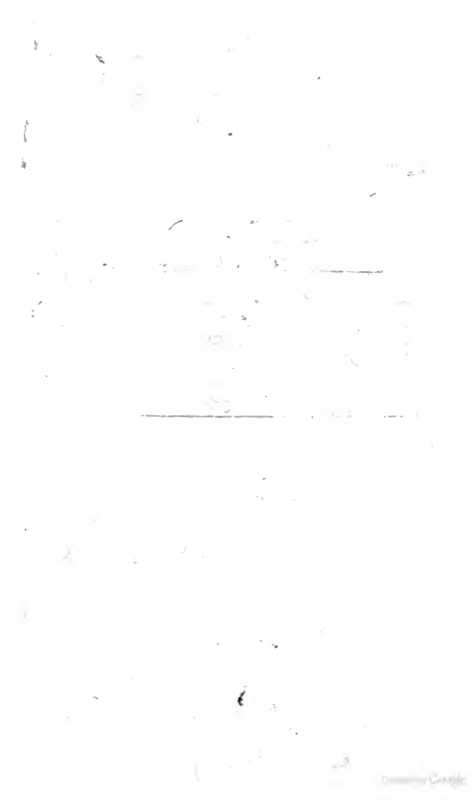
BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME CINQUIEME.



ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME V.

AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS.

TOME SECOND.

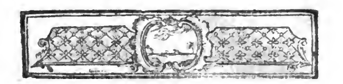


À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

1781.





AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,
ET DE SON AMI
ABRAHAM ADAMS.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Eloge sérieux des Romans.

MALGRÉ les égards & le respect que l'on a fort communément pour l'autorité de ces grands écrivains qui intitulent leurs ouvrages *Histoire d'Angleterre*, *Histoire de France*, *Histoire d'Espagne* &c. il est certain que l'on trouve médiocrement la vérité dans leurs écrits, où le génie fabuleux préside pour le moins autant que le génie historique.

Telles sont à mon gré les *Histoire de Mylord Clarendon*, de *Whitlock*, d'*Echard*, de *Rapin Thoyras*, (*) & à plus forte raison encore celles de *Maimbourg* & de *Varillas*. Dans ces livres, les faits étant présentés dans des jours différens, le lecteur n'en croit que ce qu'il veut; & s'il est judicieux & dégagé de prévention, il regardera toutes ces histoires comme des especes de Romans, dont les auteurs ont une heureuse & féconde imagination. Ils different les uns des autres de la façon la plus étrange. Ceux-ci attribuent la victoire à un parti, & ceux-là à un autre. Quelques-uns représentent un personnage, comme un malhonnête homme, ou comme un esprit médiocre, tandis que d'autres lui donnent le plus vertueux caractere & le plus rare esprit. Les uns & les autres ajustent les caracteres & tout ce qu'ils racontent, au lieu de la scene où se sont passés les prétendus événemens, & où a vécu celui qui est tout ensemble un scélérat & un honnête homme, un sot & un grand génie.

Le cas de ces véridiques écrivains, qu'on appelle romanciers, est bien différent. On peut se reposer sur eux à l'égard de la substance essentielle des faits. Ils ne peuvent tout au plus se tromper, que par rapport

(*) *Echard* a publié une *Histoire Romaine*, & M. *de Rapin Thoyras* une *Histoire d'Angleterre*.

aux circonſtances ; c'eſt un point digne de l'examen des critiques, de ſavoir ſi le berger *Chryſoſtome*, dont parle *Michel de Cervantes* (*), & qui mourut pour l'amour de la belle *Marcelle* qui le haïſſoit, paſſa toute ſa vie en *Eſpagne :* mais au moins perſonne ne doutera jamais que ce perſonnage n'ait exiſté. Eſt-il au monde des ſceptiques aſſez opiniâtres pour révoquer en doute les folies de *Cardénio*, la perfidie de *Ferdinand*, l'impertinente curioſité d'*Anſelme*, la lâcheté de *Camille*, l'amitié irréſolue de *Lothaire ?* non ſans doute. Cependant l'hiſtorien qui nous a transſmis ces faits curieux & certains, a malheureuſement oublié de marquer le tems & le lieu où ils ſont arrivés, ce qui eſt une omiſſion déplorable.

Nous trouvons un exemple de ce que je dis, encore plus marqué dans la fidele *Hiſtoire de Gil-Blas*, où cet ingénieux romancier a fait une bévue par rapport à la patrie du docteur *Sangrado*, qui ſe conformant à l'uſage des cabaretiers par rapport à leurs tonneaux, tiroit le ſang de ſes malades, & les rempliſſoit d'eau. Pour peu qu'on ſoit verſé dans l'hiſtoire de la médecine, on ſait que ce docteur demeuroit ailleurs qu'en *Eſpagne*. (†) Ce même écrivain s'eſt trompé

[*] Dans ſon *Hiſtoire de D. Quichotte.*

[†] Médecins aquatiques *d'Angleterre*, de *France* & autres pays.

pareillement par rapport au pays de ſon archevêque, & à la patrie de certains grands perſonnages, dont l'intelligence & le goût étoient trop ſublimes pour goûter autre choſe que des tragédies. Je pourrois lui reprocher pluſieurs autres mépriſes de cette eſpece. On trouve les mêmes erreurs dans le *Roman comique de Scarron*, dans les *Mille & une nuit*, les *Nuits Arabes*, dans l'*Hiſtoire de Mariane* & du *Payſan Parvenu*, & dans quelques autres de ce genre admirable que je n'ai jamais lus, ou dont j'ai perdu la mémoire.

Du reſte, je ne mets pas au nombre de ces écrivains fautifs, des hommes d'un génie ſurprenant, tels que les auteurs des *Avantures d'un homme de qualité*, de *Cléveland* ou le *philoſophe Anglois*, du *doyen de Killerine* &c. qui ſans rien emprunter de la nature, ni de l'hiſtoire, font mention de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & n'exiſteront point; & de faits qu'il eſt impoſſible qu'on ait vus, ou qu'on voie jamais arriver. Ils ſont les créateurs de tous leurs héros, & leur abondante cervelle eſt le cahos d'où ils ont tiré tous les reſſorts qu'ils font agir. Ce n'eſt pas que ces écrivains ne méritent d'être honorés, peut-être même qu'ils ſont dignes de la plus haute eſtime. Car qu'y a-t-il de plus grand, que d'être un exemple de l'étendue admirable & de la prodigieuſe fertilité de l'eſprit humain? On

peut bien leur appliquer ce que *Balzac* dit d'*Arioste*, & les appeler une seconde nature. Ces messieurs n'ont en effet aucune communication avec la premiere. Au contraire, les auteurs d'un rang inférieur ne peuvent se soutenir seuls, il leur faut des potences, si j'ose m'expliquer ainsi. Souvent ils employent ces échasses, dont parle le fameux *Voltaire* dans ses *Lettres*, & dont lui-même fait quelquefois un brillant usage; échasses avec lesquelles ils forment de grands pas, qui font trébucher leur génie, quelquefois même le jettant dans les ténebres, ou le précipitant dans le chaos.

Mais pour revenir aux auteurs de la premiere classe, qui se contentent de copier la nature, au lieu de former leurs personnages de la matiere confuse de leurs cerveaux, il n'est point de livre qui mérite plus le nom d'histoire que celui des *Avantures* du célebre *Dom Quichotte*, sans excepter même les *Mémoires de Mariane*, dont le verbeux auteur m'est inconnu. Celui-ci s'est borné à un certain espace de tems, & à une nation particuliere. L'autre au contraire est l'histoire du monde en général, au moins de cette partie de la terre qui est cultivée par les loix, les arts & les sciences; & cela depuis le tems qu'elle a commencé à être civilisée jusqu'à nos jours, & même jusqu'à ce qu'elle cesse de l'être.

Je vais maintenant appliquer ces réflexions

au livre que vous lisez. Je les ai placées ici principalement pour prévenir certaines applications, que ne manquera pas de faire le bon naturel de l'espece humaine, dont chaque particulier est toujours ravi de voir la peinture dans son semblable. Pour prévenir de malignes interprétations, je déclare une fois pour toutes, que je ne peins point les hommes mais les mœurs, que je décris les especes & non les individus. On me dira peut-être que mes caracteres ne sont point pris de la vie commune. Je réponds, & je puis l'avouer, que j'ai un peu plus écrit que je n'ai vu. L'homme de loi n'est pas seulement vivant, mais il vit depuis quatre mille ans, & s'il plaît au Seigneur il en vivra encore autant. Il est vrai qu'il n'est borné ni à une religion, ni à un pays. Dès le moment que l'homme ne voulut ni se donner de la peine, ni courir des dangers, ni faire des avances pour la défense de ses semblables, alors nâquit mon homme de loi; & tant qu'il existera quelqu'un qui lui ressemble sur la terre, je prétends que mon homme existera. C'est donc lui faire peu d'honneur, que de supposer qu'il représente quelque personnage obscur, parce qu'il lui arrive de lui ressembler dans sa profession & dans ses manieres. La création de l'homme de loi & son apparition dans le monde, a eu un but bien plus général & plus noble. Ce n'a pas été pour exposer un pauvre particulier à la censure

de ceux qui le peuvent connoître, mais pour servir de miroir à une infinité de personnes dans leur cabinet; afin qu'ils puissent y voir leurs défauts, qu'ils tâchent de les corriger, & qu'en souffrant une petite mortification secrette, ils puissent se garantir de la risée publique. C'est ce qui distingue le satyrique universel, du faiseur de libelles. Le premier corrige les fautes, comme font les parens. Le second, au contraire, censeur impitoyable, expose cruellement la personne à la vue publique, pour servir d'exemple aux autres. Le premier est un pere, le second est un bourreau.

Il y a encore quelques petites circonstances qu'il faut considérer, comme on observe la draperie dans un portrait, où, quoique la mode varie en différens tems, la ressemblance & l'air ne varient point. Ainsi je crois, & j'ose dire que madame *Houspille* est contemporaine de notre homme de loi; & quoique peut-être, durant des changemens qu'une si longue existence a dû causer, elle puisse à son tour avoir été au comptoir d'un cabaret, je ne fais point de scrupule d'assurer, que dans la révolution des siecles elle a été assise sur le trône. En un mot, dès que la chaleur extrême du tempérament, l'avarice, l'insensibilité pour les miseres humaines, avec un degré d'hypocrisie, furent unies ensemble pour en composer une femme, ce fut alors que madame *Hous-*

pille nâquit : & auſſitôt que le bon naturel, éclipſé par la pauvreté d'eſprit & d'intelligence, parut dans un homme, cet homme fut le mari rampant de madame *Houſpille.*

J'ai encore un avis à donner au lecteur, & à lui offrir une réflexion d'une eſpece oppoſée. C'eſt que comme dans la plupart de mes caracteres particuliers, je n'ai pas eu en vue le moindre des individus, mais ſeulement toute l'eſpece en général, de même dans mes deſcriptions générales je n'ai point eu en vue tous les hommes ſans exception. Par exemple, dans la peinture que j'ai faite des grands, je n'ai pas prétendu comprendre ces ſeigneurs modeſtes, affables, polis, judicieux, qui honorent leur rang, & ne le font point ſentir à ceux que la fortune a placés au-deſſous d'eux. Ainſi je n'ai voulu repréſenter que ces grands ſeigneurs, que j'appelle *haut-peuple*, eſpece mépriſable, qui déshonorant les ancêtres qui leur ont tranſmis leurs honneurs & leurs richeſſes, regardent avec mépris ceux qui auroient pu aller de pair avec les premiers auteurs de leur fortune & de leur élévation. Il me ſemble qu'il eſt impoſſible d'imaginer un ſpectacle plus capable de nous indigner, que celui d'un homme qui non-ſeulement eſt une tache dans l'écuſſon d'une illuſtre famille, mais encore le candale de toute l'eſpece humaine, dédaignant & traitant avec hauteur ceux qui ne tiennent rien de

la fortune, & qui doivent tout à la nature.

Après cette petite digreſſion morale, que j'ai jugée néceſſaire, je vais reprendre la ſuite fidele de la véritable hiſtoire que j'ai entrepris d'écrire.

CHAPITRE II.

Scene nocturne, & différentes Avantures de M. ADAMS *& de ſes compagnons de voyage.*

NOS voyageurs étoient à peine ſortis de leur auberge, & ils n'avoient encore fait que quelques milles, lorſque la nuit les ſurprit. Ce fut alors que *Fanny* dit tout bas à JOSEPH, qu'elle le prioit de vouloir bien conſentir qu'elle ſe repoſât un peu, parce qu'elle étoit ſi fatiguée qu'elle ne pouvoit plus marcher. JOSEPH le dit auſſitôt au miniſtre ADAMS, qui marchoit légérement, & étoit éveillé comme une abeille. On s'aſſit, & alors le miniſtre ſe mit à déplorer la perte de ſon *Eſchyle :* cependant il ſe conſola un peu, en faiſant réflexion, que s'il eût eu ce livre, il n'auroit pu alors en faire uſage; car le ciel étoit ſi couvert & ſi obſcur, qu'on ne voyoit pas une étoile; c'étoit, ſelon l'expreſſion de *Milton*, des

ténebres visibles. La circonstance étoit favorable pour JOSEPH. Car *Fanny*, ne craignant point d'être vue par le ministre, se laissa aller un peu plus à sa passion qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Reposant sa tête sur la poitrine de JOSEPH, elle lui mit amoureusement un bras sur l'épaule, & elle souffrit qu'il mît sa joue contre la sienne. Ce qui fit tant de plaisir à JOSEPH, qu'il n'eût pas voulu changer le gazon sur lequel il étoit assis, pour le plus beau canapé du plus riche palais de l'*Europe*, pas même pour le sopha de l'*Aretin François*.

Le ministre étoit assis à quelques pas de nos deux amans, & ne voulant pas les troubler il s'occupoit de méditations sur la morale ou sur la littérature. Mais bientôt il vit à quelque distance une lumiere, qui sembloit venir vers eux. Ce qui parut surprenant, ce fut que cette lumiere s'arrêta un moment, & puis disparut. Il appela aussitôt JOSEPH, & lui demanda s'il n'avoit pas vu une lumiere. JOSEPH lui répondit qu'il en avoit vu une. » Avez-vous remarqué, repliqua » le ministre, comment elle s'est évanouie? » Je n'ai pas peur des revenans, ajouta-t-il, » mais je ne puis pas croire absolument qu'il » n'y en ait point. « Alors s'étant mis à méditer sur ces Etres spirituels, il fut bientôt interrompu par différentes voix qu'il crut près de ses oreilles, & qui dans le fond en étoient peu éloignées. Il entendit distinctement

qu'on parloit d'un meurtre qui venoit de ſe commettre, & quelque tems après une de ces voix diſoit, qu'il en avoit tué une douzaine pour ſa part depuis la fin du jour.

Le pauvre ADAMS ſe mit alors à genoux, & ſe recommanda à la Providence; & la timide *Fanny*, qui avoit auſſi entendu ces horribles paroles, commença à embraſſer ſon cher JOSEPH d'une telle maniere, que quoique les oreilles de celui-ci fuſſent bien ouvertes, il n'auroit rien craint, s'il n'eût pas penſé que le danger le menaçoit lui ſeul, pour lui faire payer les doux embraſſemens de ſa maîtreſſe. JOSEPH tira ſon couteau de ſa poche. Le miniſtre ayant fini ſa priere, empoigna ſon bâton, qui étoit ſa ſeule arme; & s'approchant de JOSEPH, il voulut qu'il ſe ſéparât de *Fanny*, & qu'elle ſe mit à l'arriere-garde. Mais ſon avis fut inutile. Elle continua de ſerrer étroitement ſon cher JOSEPH, ſans ſe mettre en peine de la préſence de M. ADAMS. On lui entendit dire tendrement, qu'elle vouloit mourir entre ſes bras. JOSEPH lui diſoit tout bas en l'embraſſant, qu'il aimeroit mieux mourir auprès d'elle, que de vivre loin d'un ſi charmant objet. Le miniſtre branlant alors ſon bâton, dit que perſonne ne craignoit moins la mort que lui, & déclama ces deux vers de Virgile,

Est hic, est animus lucis contemptor, & illum
Qui vitâ bene credat emi, quò tendis, honorem.

Cependant les voix cesserent pour un moment, & ensuite une d'elles se mit à crier, qui est-là ? Le ministre fut assez prudent pour ne rien répondre. Alors il vit tout-à-coup paroître une demi douzaine de lumieres, qui sembloient être sorties de terre à la fois, & qui s'avançoient légérement vers eux. M. ADAMS conclut aussitôt que c'étoit une apparition d'esprits, & que c'étoient leurs voix qu'il avoit entendues. Au nom de Dieu, que voulez-vous, dit-il d'une voix haute ? A peine eut-il prononcé ces paroles ; qu'il entendit une de ces voix crier, les voilà, ils sont ici. Aussitôt on entendit un grand bruit, comme de gens qui se battoient, & se portoient de rudes coups. Le ministre s'avançoit vers le lieu du combat, quand JOSEPH le tirant par les pans de son habit, le supplia de trouver bon qu'ils profitassent des ténebres, pour délivrer *Fanny* du danger qui la menaçoit. Il y consentit, & alors JOSEPH la prenant par la main & l'aidant à se lever, ils se mirent tous trois à poursuivre leur chemin, sans regarder derriere eux.

Ils firent environ deux milles, la pauvre *Fanny* se plaignant beaucoup de la fatigue de cette course. Cependant ils apperçurent plusieurs lumieres à une petite distance

l'une de l'autre, & en même tems ils se virent au haut d'une montagne escarpée qu'il falloit descendre. Malheureusement le pié manqua au ministre, & à l'instant il disparut; ce qui causa une grande frayeur à JOSEPH & à *Fanny*. A la vérité, si la lumiere leur eût permis de le voir, ils auroient eu de la peine à s'empêcher de rire, à la vue du bon vicaire roulant du haut de la montagne dans la vallée; ce qu'il fit très-heureusement sans être blessé. Il se mit donc à crier de toute sa force, qu'ils ne fussent point en peine de lui, qu'il n'avoit aucun mal; ce qui les rassura. JOSEPH & *Fanny* s'arrêterent un peu, pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient. A la fin ils avancerent de quelques pas, & peu-à-peu la descente leur sembla moins rude. JOSEPH, prenant sa compagne entre ses bras, descendit d'un pié ferme sans faire aucun faux pas, & se vit enfin au bas de la montagne, où Mr. ADAMS vint aussitôt à eux.

Apprenez de-là, beau sexe de mon pays, quelle est votre foiblesse, & en combien d'occasions la force des hommes vous peut être utile. Prenez donc bien garde de vous engager dans des parties avec de jeunes-gens lâches & foibles, avec de petitsmaîtres efféminés, qui, loin de pouvoir, comme JOSEPH ANDREWS, vous porter entre leurs bras dans les routes dangereuses, &

dans les chemins escarpés de cette vie, auroient plutôt besoin de votre secours pour soutenir leur foiblesse.

Cependant nos voyageurs s'avançoient du côté de la lumiere la plus prochaine. Après avoir franchi une commune, ils se trouverent dans une prairie, où il leur sembla n'être que peu éloignés de la lumiere. Mais par malheur ils se virent bientôt sur le bord d'une riviere, qu'il falloit passer. Le vicaire dit qu'il la traverseroit bien, & qu'il savoit nager, mais qu'il étoit embarrassé de *Fanny*. JOSEPH, garçon sensé, lui dit, qu'en suivant le rivage ils trouveroient infailliblement un pont, & que le grand nombre de lumieres qu'on appercevoit, faisoit assez connoître que la paroisse n'étoit pas loin. „ Cela est vrai, „ repliqua ADAMS, & je n'y faisois pas „ réflexion. " Suivant l'avis de JOSEPH, on traversa deux prés, & on arriva près d'un petit verger, qui les conduisit à une maison. *Fanny* conseilla à JOSEPH de frapper à la porte, protestant qu'elle étoit si lasse, qu'elle ne pouvoit plus se tenir sur ses piés. Mais Mr. ADAMS avoit déjà frappé, & bientôt un homme vint ouvrir.

Le ministre lui dit qu'ils étoient deux voyageurs, qui avoient avec eux une jeune fille si fatiguée, qu'ils lui seroient sensiblement obligés, s'il vouloit bien permettre que cette fille entrât pour se reposer. Cet

homme, qui, à la lumiere de la chandelle qu'il portoit, avoit envisagé *Fanny*, & remarqué son air honnête & modeste, prévenu d'ailleurs favorablement par les manieres humbles & civiles de Mr ADAMS, répondit que la jeune Demoiselle étoit la bien venue, ainsi que sa compagnie. Alors il les introduisit dans une salle fort propre, où sa femme étoit à table. Elle se leva aussitôt, fit approcher des chaises, & les pria de s'asseoir. Le maître du logis, qui étoit le même qui leur avoit ouvert la porte, leur demanda s'ils ne vouloient pas se rafraîchir. Le ministre le remercia, & lui dit qu'il leur feroit plaisir de leur faire donner un coup de biere ; ce que JOSEPH & *Fanny* accepterent. Tandis qu'on cherchoit un grand vase pour le remplir de cette liqueur, la Dame du logis dit à *Fanny*, qu'elle paroissoit bien fatiguée, & qu'il seroit à propos qu'elle prît quelque chose de plus confortatif que de la biere. *Fanny* la remercia, en lui disant qu'elle étoit véritablement très-fatiguée, mais qu'elle espéroit qu'un peu de repos la rétabliroit.

Dès que toute la compagnie fut assise, Mr. ADAMS, qui avoit bu plusieurs coups de biere, & qui avec la permission de la Dame avoit allumé sa pipe, se tournant vers son mari lui demanda, s'il n'y avoit pas dans le pays des revenans ou des malins esprits. Comme on ne lui répondit rien,

il ſe mit à raconter ce qui venoit de leur arriver ſur le chemin, & le meurtre horrible qui venoit de s'y commettre. Mais à peine avoit-il commencé ſon récit, qu'on entendit frapper rudement à la porte. La compagnie parut un peu ſurpriſe, la bonne Dame & *Fanny* pâlirent. Le maître de la maiſon, ſans être ému, alla ouvrir la porte. Pendant ſon abſence, qui dura quelque tems, la compagnie demeura dans le ſilence. Ils ſe regardoient l'un & l'autre, & prêtoient l'oreille, entendant des gens qui parloient aſſez haut. Le miniſtre, pleinement convaincu que c'étoient des eſprits, ſongeoit déjà aux exorciſmes. JOSEPH n'étoit pas éloigné d'avoir la même opinion. *Fanny* étoit la plus effrayée, & la bonne Dame du logis ſoupçonnoit intérieurement que c'étoient des fripons, qui étoient peut-être de la cotterie de ceux qu'elle avoit reçus chez elle.

A la fin ſon mari rentra, & dit en riant à Mr. ADAMS, que les revenans dont il lui avoit parlé, n'étoient autre choſe que des voleurs de moutons, & qu'il y avoit eu douze brebis maſſacrées; que les bergers avoient ſauvé le reſte; qu'ils avoient ſaiſi deux de ces voleurs, & qu'ils les conduiſoient chez le Juge de paix pour procéder contr'eux. Ce diſcours raſſura toute la compagnie; ce qui n'empêcha pas Mr. ADAMS de dire tout bas, qu'il y avoit

quelque autre chose dans cette affaire, & qu'il étoit convaincu que les esprits s'en étoient mêlés.

Ensuite ils s'assirent tous autour du feu. Le maître de la maison apperçut un bout de la robe du ministre qui étoit tombée, & qui paroissoit sous sa redingotte. Il remarqua aussi la livrée de JOSEPH. Cela ne lui paroissant pas quadrer avec la familiarité qui étoit entr'eux, lui donna quelques soupçons qui ne leur étoient pas avantageux. S'adressant donc à Mr. ADAMS, il lui dit qu'il voyoit bien à son habit qu'il étoit homme d'église, & qu'il supposoit que celui qui l'accompagnoit, étoit son domestique. „ Monsieur, répondit le ministre, „ je suis ecclésiastique à votre service; mais „ à l'égard de ce jeune-homme, il n'est „ plus maintenant domestique de qui que „ ce soit; il ne l'a jamais été que de Lady „ *Booby*, & il n'est sorti de chez elle, je „ vous assure, pour aucune mauvaise ac- „ tion. " JOSEPH prenant la parole, ajouta qu'il n'étoit pas surprenant que l'on vît avec quelqu'étonnement un homme du caractere de Mr. ADAMS avoir la bonté de vouloir bien se familiariser avec un pauvre garçon tel que lui. „ Mon enfant, inter- „ rompit le ministre, J'aurois honte de por- „ ter mon habit ecclésiastique, si je croyois „ indigne de moi de me familiariser avec „ un pauvre homme qui a des mœurs. Je

„ ne ſais pas comment ceux qui penſent autre-„ ment, peuvent ſe dire imitateurs & diſ-„ ciples de celui qui ne fait acception de „ perſonne, & qui ne met aucune diffé-„ rence entre les riches & les pauvres, ſi „ ce n'eſt qu'il préfere les pauvres aux „ riches. “ Puis s'adreſſant au maître de la maiſon: „ Monſieur, dit-il, ces deux pau-„ vres jeunes gens que vous voyez, ſont „ mes paroiſſiens, je les conſidere & les „ aime comme mes enfans. Il y a quelque „ choſe de ſingulier dans leur hiſtoire, mais „ ce n'eſt pas à préſent le tems de vous „ la raconter. “

Le maître du logis, qui étoit un bon gentilhomme du pays, malgré la ſimplicité qu'il remarquoit dans Mr. ADAMS, n'eut pas de peine à croire qu'il étoit véritablement homme d'égliſe. Mais il n'étoit pas tout-à-fait certain qu'il le fût autrement que par ſa robe. Pour l'éprouver, il lui demanda ſi Mr. *Pope* avoit publié depuis peu quelque choſe de nouveau. M. ADAMS lui répondit, qu'il avoit beaucoup ouï parler de Mr. *Pope* comme d'un grand poëte, mais qu'il n'avoit vu aucun de ſes ouvrages. „ Comment, lui repliqua le gentil-„ homme, vous n'avez point vu ſon *Ho-„ mere!* “ Mr. ADAMS repartit qu'il n'avoit jamais lu de traductions d'auteurs claſſiques. „ Il eſt vrai, reprit le gentilhomme, „ qu'il y a une dignité dans la langue *Grec-*

„ *que*, dont je crois que les langues modernes ne peuvent approcher. Savez-vous „ le *Grec*, Monsieur, dit le ministre? Un „ peu, répondit le gentilhomme. Ah! ne „ savez-vous pas, s'écria ADAMS, où je „ pourrois acheter un *Eschyle?* j'ai perdu „ le mien depuis peu. " Il y en avoit un chez le gentilhomme, mais il n'en savoit rien, & ne connoissoit gueres cet ancien tragique. Il revint donc à *Homere*, & demanda au ministre ce qu'il estimoit le plus dans l'*Iliade*. „ Monsieur, dit le ministre, pour bien résoudre cette question, il faudroit établir d'abord quelles sortes de beautés sont essentielles à la poësie, parce qu'il est aisé de faire voir qu'*Homere* a excellé dans toutes.

Il continua ainsi. " Ce que *Cicéron* dit d'un Orateur accompli, peut bien être appliqué à un grand Poëte. Il faut, dit-il, que l'Orateur ait toutes les perfections. *Homere* les a eues dans un degré éminent, & ce n'est pas sans raison qu'*Aristote*, dans le second chapitre de sa poétique, l'appelle par excellence, le Poëte. Il est le pere du genre dramatique ainsi que de l'épique, & non seulement du tragique, mais encore du comique. Son *Margitès*, dont la perte est déplorable, étoit, dit *Aristote*, aussi analogue à la comédie, que son *Odissée* & son *Iliade* le sont à la tragédie. C'est donc à *Homere* que nous devons *Aristophane*, ainsi qu'*Euripide*, *So-*

phocle, & mon pauvre *Eschyle*. Mais renfermons-nous présentement, s'il vout plaît, dans la seule *Iliade*, que je regarde comme son plus bel ouvrage, quoique ni *Aristote* ni *Horace* ne le mettent pas au-dessus de l'*Odyssée*. 1. A l'égard du sujet, peut-on en concevoir un plus simple, & en même tems un plus noble ? Il a été loué par le premier de ces judicieux critiques, pour n'avoir point commencé son poëme par le commencement de la guerre de Troye, & pour n'avoir point chanté toute cette guerre, mais seulement la fin; parce qu'une guerre de dix années auroit été un sujet trop vaste. Je me suis donc souvent étonné qu'un Auteur aussi exact qu'*Horace*, dans son *Epître à Lollius*, l'appelle *Trojani belli scriptorem*. 2. Quant à son action, qu'*Aristote* appelle *Pragmaton Systasis*, est-il possible d'en imaginer une, où l'imitation soit aussi parfaite, & pleine d'autant de grandeur ? J'observerai ici que je ne me souviens pas que personne ait encore remarqué l'harmonie de son action avec son sujet. La colere est le sujet de son poëme, & l'action est la guerre. De-là naissent tous les incidens, & c'est à cela que se rapportent directement tous les épisodes. 3. Par rapport aux caracteres, je ne sais si je dois plus admirer la justesse de l'esprit d'*Homere* dans les différences de ses caracteres, que la fécondité de son imagination dans la variété des choses. A l'égard



du premier point, quelle différence de la fierté d'*Achille*, & de l'orgueil d'*Agamemnon*? Que le courage brutal d'*Ajax* est différent de la valeur aimable de *Diomede*; & que la sagesse de *Nestor*, fruit de la réflexion & de l'expérience, differe de la finesse d'*Ulysse*, qui n'est que l'effet de l'art & de la fourberie! Je puis assurer qu'il n'est presque point de caractere parmi les hommes, qu'*Homere* n'ait traité, du moins en partie. Il n'est point non plus de passion qu'il n'ait décrite, comme il n'en est point qu'il ne réveille dans l'ame de son lecteur. Mais s'il est supérieur en quelque chose, c'est principalement dans le pathétique. Je n'ai jamais lu, sans verser des larmes, les deux épisodes d'*Andromaque*, gémissant d'abord sur le danger, & pleurant ensuite la mort d'*Hector* son époux. Les images sont si touchantes en ces endroits, que je suis convaincu que le Poëte avoit le cœur très-tendre, & le naturel excellent. Que *Sophocle* est bien au-dessous de son original dans la scene d'*Andromaque* avec *Teimesse*! Cependant *Sophocle* est le plus grand génie qui ait chaussé le Cothurne, & il n'a point eu de successeurs qui l'aient remplacé; je veux dire que ni *Euripide* ni *Séneque* n'approchent point de lui. Pour ce qui est des sentimens & de la diction de l'*Iliade*, il est inutile de s'étendre sur ce sujet. *Homere* est principalement admirable dans les sentimens, qui sont toujours pro-

pres & convenables. A l'égard de sa diction, il faut lire sur cela *Aristote*, que je ne doute pas que vous n'ayez lu & relu. Je ne toucherai plus qu'un seul article, que ce grand critique dans la division de la tragédie appelle *Opsis*, ou *le Spectacle*, & qui convient à l'Epique comme au dramatique; avec cette différence, que le premier genre concerne le Poëte, & le second regarde le Peintre. Mais quel Peintre peut imaginer un tableau pareil à ce qui est représenté dans le treizieme & quatorzieme livre de l'*Iliade*? C'est-là que le lecteur voit d'un coup d'œil la ville de *Troye*, avec les armées rangées en bataille; le camp des *Grecs* & leur flotte; *Jupiter* assis sur le mont *Ida*, la tête nue & le tonnerre à la main, tourné vers la *Thrace*; *Neptune* traversant la mer, dont les flots se divisent pour lui faire passage: le Dieu venant s'asseoir sur le mont *Samos*; les Cieux qui s'ouvrent, & toutes les Divinités assises sur leur trône. Voilà du sublime, voilà de la Poésie.„

Alors Mr. ADAMS se mit à réciter une centaine de vers d'*Homere*, avec une voix, une emphase & un si grand feu, que les femmes mêmes en furent émues. A l'égard du gentilhomme, il se sentit alors si éloigné de le soupçonner d'ignorance, qu'il douta si ce n'étoit pas un évêque. Il donna les plus grands éloges à sa profonde érudition, & accabla de politesses tous ses nouveaux hô-

tes. Il dit qu'il étoit bien touché de l'état où étoit cette jeune Demoiſelle, qui paroiſſoit pâle & épuiſée : il conçut même une haute idée de ſa condition. Il ajouta qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir les accommoder tous, mais que s'ils étoient d'humeur à paſſer la nuit auprès du feu, il leur tiendroit compagnie; & qu'à l'égard de la Demoiſelle, elle pourroit, ſi elle le vouloit bien, partager le lit de ſa femme, car il n'y avoit que ce lit de maître dans la maiſon. Mr. ADAMS, à qui ſon ſiége, la biere, le tabac & la compagnie plaiſoient beaucoup, accepta l'offre, & dit à *Fanny* de profiter de la bonté qu'on avoit pour elle. Il n'eut pas de peine à le lui perſuader, ayant une grande envie de dormir, & pouvant à peine tenir ſes yeux ouverts. Alors on couvrit la table, & on ſervit à ſouper à nos hôtes, qui furent régalés le mieux qu'il fut poſſible. Mr. ADAMS mangea de très-bon appétit, mais les deux jeunes gens mangerent médiocrement. Les médecins diſent avec raiſon que tout ce qui eſt doux (& rien de plus doux que l'amour) ne reveille point l'appétit.

A peine le ſouper fut-il fini, que *Fanny* parut vouloir ſe coucher; elle ſe retira donc, & la bonne dame avec elle. Les hommes reſterent auprès du feu; Mr. ADAMS commença à remplir ſa pipe; & le gentilhomme fit venir une excellente bouteille de biere,

qui étoit la meilleure liqueur qu'il y eût dans ſa maiſon.

La modeſtie de JOSEPH & les graces de ſa perſonne, le portrait que Mr. ADAMS en avoit fait, & l'amitié qu'il paroiſſoit avoir pour ce jeune-homme, lui concilierent les bonnes graces du gentilhomme, & lui firent naître la curioſité de ſavoir ſon hiſtoire, Mr. ADAMS lui ayant fait entendre qu'elle étoit ſinguliere. Du conſentement de JOSEPH, le Miniſtre, qui vouloit amuſer le gentilhomme, lui raconta tout ce qu'il ſavoit de cette hiſtoire, & lui expoſa l'amour réciproque de JOSEPH & de F*anny*, ſans lui cacher la médiocrité de leur naiſſance & de leur éducation. Ces dernieres circonſtances ſervirent à lever un doute, qui étoit reſté dans l'eſprit du gentilhomme. Il s'étoit figuré que F*anny* étoit une fille de condition que JOSEPH avoit enlevée, & que le Miniſtre étoit du complot. Il but pluſieurs fois à leurs ſantés, & fit mille remercimens à Mr. ADAMS, qui avoit parlé fort long-tems.

Celui-ci lui dit, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de lui témoigner toute ſa reconnoiſſance; mais que ſa ſinguliere bonté & ſon goût pour la littérature, qu'il lui avoit fait connoître, lui donnoient une curioſité extraordinaire de ſavoir ce qui lui étoit arrivé dans ſa vie. Le gentilhomme lui répondit qu'il alloit volontiers lui en faire le récit, & il commença ainſi.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Les Confessions de Mr. WILSON.

JE suis d'une bonne famille, & j'ai l'honneur d'être gentilhomme. On me fit étudier au college dans ma premiere jeunesse, & j'y fis des progrès dans l'étude du *Latin*, même du *Grec*, que je sais passablement. A l'âge de seize ans, ayant perdu mon pere, je me vis maître de mes actions. Il m'avoit laissé une fortune honnête, mais il avoit reglé que je ne pourrois en jouir qu'à vingt-cinq ans. Cependant sa volonté n'étant pas clairement exprimée dans son testament, des Avocats me conseillerent de plaider contre mes tuteurs par rapport à cet article, sans avoir égard aux intentions d'un pere si cher & si respectable. Je suivis leur conseil, & mes tuteurs s'étant mis peu en peine de défendre cette disposition du testament, j'obtins la jouissance de mon bien. "Monsieur, interrompit ADAMS, ne pourriez-„ vous pas me faire la grace de me dire „ votre nom ? „ Je m'appelle *Wilson*, répondit le gentilhomme, qui poursuivit ainsi.

Je restai peu de tems au college après la mort de mon pere, parce qu'étant déjà un peu grand, j'étois très-impatient d'entrer

dans le monde, où je m'imaginois que mon esprit, mes connoissances & ma bravoure me mettroient sur un bon pié. C'est à cette introduction prématurée de ma jeunesse dans le monde, sans aucun guide pour regler mes pas, que j'attribue tous les malheurs qui me sont arrivés. Il est bien difficile d'effacer les premieres impressions qu'on prend de nous. Qu'il est fâcheux de se donner un caractere, avant que d'être en état de pouvoir juger s'il est bon ou mauvais, & de connoître les conséquences de certaines actions, dont dépend la réputation pour le reste de la vie!

Un peu avant que j'eusse atteint l'âge de dix-sept ans, j'avois quitté le college, & j'étois venu à *Londres* avec six guinées dans ma poche. Comme c'étoit alors une grande somme pour moi, je fus surpris de la voir si promtement dissipée. Je voulois passer pour un jeune gentilhomme, à qui rien ne manquoit pour être consideré. Malgré le peu d'argent que j'avois, je me mis galamment, & je trouvai du crédit. J'eus envie d'apprendre à faire des armes, à danser, à monter à cheval, & même la musique; mais comme tout cela m'eût coûté de l'argent & du tems, je me contentai de me fortifier dans la danse, où j'avois été un peu exercé dès mes premieres années. Je m'imaginai que mon humeur douce me préserveroit de toute querelle, & que je n'avois pas besoin

par conféquent d'apprendre à me battre, & à tuer les autres. Quant à l'art de monter à cheval, je le jugeai peu important, & je me crus affez favant dans celui de la mufique, pour me pouvoir paffer de maître, & pour avoir la réputation de la favoir. Car je voyois beaucoup de jeunes-gens, qui fans favoir chanter, ni jouer d'aucun inftrument, fe mêloient de juger des opéra, & fe donnoient pour grands connoiffeurs.

Il s'agiffoit principalement d'acquérir des connoiffances dans la ville, & je crus que pour y réuffir je devois fréquenter les endroits publics. Je m'y rendis affidument : j'y appris auffi quels étoient les hommes à la mode & les jolies femmes, & je vins à bout de les connoître de nom & de vifage. Il ne me manquoit plus que quelque intrigue, & je refolus de m'en faire au plutôt. Je voulois principalement paffer pour avoir de bonnes fortunes. En peu de tems je fis connoiffance avec une demie douzaine des plus jolies femmes de *Londres*.

Mr. ADAMS entendant ces paroles, pouffa un profond foupir, & s'écria : " Bon Dieu ! ,, Que la jeuneffe eft un mauvais tems ! ,, Il n'eft pas fi mauvais que vous le dites, continua le gentilhomme ; car je vous affure que toutes mes maîtreffes étoient des Veftales, bien que je fuffe le contraire. Quoi qu'il en foit, je ne cherchois que la réputation d'homme à avantures, & je l'obtins.

Peut-être que je me flattois en cela; car probablement les personnes à qui je montrois les billets que je recevois de ces femmes, savoient aussi-bien que moi, qu'ils étoient contrefaits, & que je me les écrivois à moi-même.

“ S'écrire des lettres à soi-même! dit „ M. ADAMS tout étonné. Comment cela „ se peut-il? „ Nous avons, répondit M. *Wilson*, un de ces caracteres dans une de nos comédies. Vous ne sauriez croire les peines que je prenois, & l'impudence avec laquelle je parlois des femmes de distinction.

Tel fut le cours de ma vie durant trois années. “ Le cours de votre vie! dit Mr. „ ADAMS: il me semble que vous ne nous „ en avez rien dit encore „. Vous avez raison; & votre remarque est juste, répondit le gentilhomme en souriant; je devois plutôt dire, durant que je ne vivois point. Je me souviens que quelque tems après je voulus écrire le journal de mes actions jour par jour, je vais tâcher de me le rappeler.

“ Le matin je me suis levé, j'ai pris ma grande canne. Sortant en redingotte avec mes cheveux en papillottes, j'ai battu le pavé jusqu'à dix heures. J'ai été à une vente publique. Depuis deux heures jusqu'à quatre, je me suis habillé. Depuis quatre jusqu'à six j'ai dîné, depuis six jusqu'à

huit j'ai paſſé le tems au caffé. Depuis huit juſqu'à neuf, au ſpectacle. Depuis neuf juſqu'à dix, à la promenade. Depuis dix heures juſqu'à minuit, j'ai „ ...

M. ADAMS dit: " Voilà, Monſieur, une vie au-deſſous de celle d'un animal. Comment un homme d'eſprit, tel que vous êtes, a-t-il pu vivre ainſi? „ C'étoit la vanité, répondit M. *Wilſon*, qui me guidoit. Tout mépriſable que j'étois alors, je m'admirois moi-même, je mépriſois tous les autres; & vous me pardonnerez ſi je vous dis, que j'aurois fait fort peu de cas d'un homme tel que vous malgré votre littérature, votre profond ſavoir, & toutes les autres qualités que je remarque en vous. M. ADAMS fit une révérence, & le pria de continuer.

Après avoir ainſi paſſé deux années, pourſuivit le gentilhomme, un accident m'obligea de changer la ſcene. Un jour que j'étois au caffé de *St. James*, où je médiſois d'une certaine femme de condition, un officier des gardes me donna un démenti. Je lui répondis qu'il ſe pouvoit que je me trompaſſe, mais que je croyois dire la vérité. Il ne me répliqua point, mais il ſe mit à me rire au nez d'un air inſultant. Depuis cette avanture je vis tous mes amis ſe refroidir à mon égard. Aucun d'eux ne m'abordoit ni ne me parloit le premier, & à peine me rendoient-ils le ſalut. La compagnie

avec laquelle j'avois coutume de manger, me tourna le dos, & au bout de huit jours je me trouvai à *St. James* dans une auſſi grande ſolitude que dans un déſert. A la fin un homme d'un certain âge, qui portoit un grand chapeau & une longue épée, me prit en particulier, & me dit qu'il avoit compaſſion de ma jeuneſſe; que pour cet effet il me conſeilloit de faire connoître au monde, que je n'étois pas tel qu'on ſe l'imaginoit. Je ne compris d'abord rien à ſon diſcours, il fallut qu'il me l'expliquât; & il finit par me dire, que ſi je voulois envoyer un cartel à l'officier, il s'en chargeroit volontiers par charité. (Quelle charité! s'écria le miniſtre.) Je lui demandai juſqu'au lendemain pour lui faire réponſe ſur cette affaire. Je me retirai chez moi fort penſif, & je me mis à réfléchir ſur les conſéquences de l'affaire. D'un côté je voyois le riſque, l'alternative de tuer ou d'être tué. Il s'agiſſoit de perdre la vie, ou de l'ôter à un homme contre qui je n'avois pas le moindre reſſentiment. Je conclus enfin que le bien qui me reviendroit de cette démarche, ne méritoit pas que je couruſſe ce hazard. Je pris donc le parti de quitter le quartier, & de me retirer au *Temple*, où je louai un appartement.

Je fis aiſément de nouvelles connoiſſances, mon avanture étant ignorée dans ce quartier-là. A la vérité je ne les goûtai pas beau-

coup, les petits-maîtres du *Temple* n'étant que les ſinges de ceux que j'avois quittés. C'étoit l'affectation de l'affectation, & leur vanité étoit encore, s'il ſe peut, plus ridicule que celle des autres. Je rencontrai de jeunes-gens qui ſoupoient avec des Seigneurs à qui ils n'avoient jamais parlé, & qui avoient des intrigues avec des femmes qu'ils n'avoient jamais vues. Je bornai alors toute mon ambition au *Covent-Garden*, où je brillai ſur les balcons & dans les maiſons de jeu, où je me liai avec des femmes dont l'honneur étoit flambé, & où à la fin je me proſtituai à des proſtituées. Mais bientôt mon chirurgien m'arrêta dans cette noble carriere, & me convainquit de la néceſſité de faire chez moi une retraite d'un mois. Au bout de ce tems-là, ayant eu le loiſir de faire des réflexions, je pris la réſolution de renoncer à la compagnie de tous les libertins que j'avois fréquentés juſqu'alors, & d'éviter, s'il étoit poſſible, toute occaſion de me plonger dans la même diſgrace. « Cette retraite d'un mois, dit M. ADAMS, » & ces réflexions que vous fîtes dans la » ſolitude, étoient fort propres à vous gué» rir de vos mauvaiſes habitudes. Mais il me » ſemble que ce conſeil devoit vous avoir » été donné plutôt par un eccléſiaſtique, » que par un chirurgien ».

Mr. *Wilſon* ſourit de la ſimplicité du miniſtre, & continua ſon récit ſans répon-

dre à l'objection. Je m'apperçus alors que ma passion effrénée pour toutes sortes de femmes, m'avoit mis fort mal à mon aise. Je résolus donc de me borner à une seule, & de me faire une maîtresse. Je fixai mon choix sur une jeune femme, qui avoit été ci-devant entretenue par deux galans, & à laquelle je fus recommandé par un homme d'intrigue assez célebre. J'allai me loger dans la même maison, & je m'établis pour son amant. Peut-être que j'aurois eu de la peine à la payer suivant les conventions : mais elle me délivra de cette inquiétude dès le quatrieme jour, l'ayant trouvée tête-à-tête avec un jeune-homme qui se donnoit les airs d'un officier, & qui n'étoit qu'un apprentif de *Londres*. Cette femme, au lieu de se justifier, me fit une demi-douzaine de sermens, & me dit à la fin qu'elle étoit maîtresse de ses actions. Sur cela nous nous séparâmes, & le même courtier lui trouva un autre chalant. Cependant au bout de deux jours je m'apperçus que j'avois encore besoin d'une retraite d'un mois, pour faire pénitence d'une semaine.

Ensuite je fis connoissance avec une jeune demoiselle fort jolie, fille d'un gentilhomme qui avoit servi quarante ans, & qui dans ses campagnes sous le Duc de *Marlborough*, étoit mort lieutenant à la demi-paie. Il avoit laissé sa veuve avec cette fille, l'une & l'autre dans une fort triste situation. Cette veuve

vivoit d'une petite pension du gouvernement, & de l'aiguille de sa fille, qui étoit fort habile dans ces sortes d'ouvrages. Je commençai à les connoître, dans le tems que cette fille étoit recherchée en mariage par un jeune-homme à son aise. C'étoit un apprentif drapier, & il avoit assez de fortune pour réussir dans ce commerce. La mere goûtoit beaucoup ce jeune garçon, & elle n'avoit pas tort. Quoiqu'il en soit, je le prévins. Je le peignis sous des couleurs désavantageuses. Je flattai, je promis, je donnai même; ensorte que je gagnai entiérement les bonnes graces de la pauvre fille. En un mot je la séduisis, & je l'enlevai.

A ces mots, M. ADAMS se leva, fit trois tours dans la salle, & alla ensuite se rasseoir. Cette partie de mon histoire, lui dit Mr. *Wilson*, vous touche moins que je n'en suis touché moi-même. Je puis vous assurer qu'elle me cause encore chaque jour bien des remords. Mais si déjà vous détestez ma conduite, à quel point porterez-vous votre indignation, quand vous aurez appris les conséquences funestes de cette action? Ainsi, Monsieur, si vous me le permettez, je me contenterai de ce que je vous ai dit, & je ne poursuivrai plus mon récit, qui vous scandalise. « Non, non, s'il vous plaît, répondit » le ministre, continuez, je vous conjure, » continuez votre histoire & fasse le ciel

» que vous puissiez vous répentir sincère-
» ment, tant de ce péché-là, que de bien
» d'autres dont vous m'avez fait le récit ».
J'étois aussi heureux, poursuivit le gentilhomme, que la possession d'une très-belle personne bien élevée, & ornée de plusieurs belles qualités, pouvoit me rendre. Nous vécûmes plusieurs mois dans une mutuelle & parfaite union, nous suffisant constamment l'un à l'autre, sans le secours de la diversité, qu'on dit si nécessaire à l'esprit de l'homme, & encore plus à son cœur. Je commençai peu-à-peu à sentir cette impérieuse nécessité. Je souhaitai de changer de place & de compagnie. Je m'accoutumai à laisser ma maîtresse seule dans sa chambre des journées entieres. Elle s'en plaignit. Pour la dissiper, je pris soin de lui ménager la société de quelques autres filles de sa sorte, avec lesquelles elle jouoit chez elle, & sortoit pour aller aux spectacles, ou à la promenade. Mais hélas! cette funeste société la corrompit bientôt, si je puis me servir de cette expression. Sa modestie & ses autres bonnes qualités disparurent presqu'aussi-tôt que je lui eus fait faire cette liaison. Je m'en apperçus. Elle ne se plaisoit plus avec moi; au contraire elle ne s'amusoit qu'avec des libertins; elle se donnoit des airs de coquetterie, & n'étoit gaie & amusante que hors de ch z moi, ou quand elle étoit entourée d'une foule de jeunes étourdis dans son ap-

partement. Elle me demandoit ſouvent de l'argent, ſans conſidération pour mon état; & ſi j'héſitois à lui en donner, c'étoient des injures ou des évanouiſſemens.

Les premiers aiguillons de ma tendreſſe étoient émouſſés il y avoit long-tems, deſorte que ces manieres éteignirent tout-à-fait ma paſſion. Je commençois à me dire avec joie: Dieu ſoit loué, elle n'eſt pas ma femme, & je puis m'en défaire. Un jour que j'étois piqué, je lui fis ſentir que je pourrois me laſſer à la fin. Elle prit auſſi-tôt ſon parti. Dès que je fus dehors, elle fit crocheter mon cabinet, & m'emporta tout ce que j'avois, c'eſt-à-dire, la valeur d'environ deux mille écus. Mon premier mouvement fut de la pourſuivre criminellement; mais elle eut aſſez de bonheur pour ſe dérober à mes recherches, & durant ce tems-là je fis des réflexions. Je me reprochai à moi-même tous ſes crimes, puiſque c'étoit moi qui l'avois entraînée au vice; & comme j'appris en même tems la mort de ſa mere, qui n'avoit pu ſurvivre à la perte & au déshonneur de ſa chere fille, je me regardai comme l'aſſaſſin de cette mere. " Et ,, vous aviez bien raiſon, répondit Mr. ,, ADAMS, en pouſſant un profond ſoupir ,,. Cette réflexion ſur ma propre conduite, pourſuivit Mr. *Wilſon*, me fit accepter avec ſoumiſſion le châtiment que Dieu m'avoit envoyé par ſes mains. Je ceſſai mes pour-

fuites, & pris la résolution d'oublier totalement cette ingrate. Que n'ai-je pu ignorer son sort ? Hélas ! Elle se livra à la prostitution la plus horrible, & elle a fini sa carriere infortunée dans une honteuse prison.

Ici le gentilhomme se mit à pleurer amerement, & ADAMS l'imita, pleurant & gémissant encore plus que lui. Enfin, après s'être entre-regardés pendant quelques momens, le premier poursuivit son récit. J'avois été fidèle, dit-il, à cette fille, tant qu'elle étoit restée chez moi; mais à peine fut-elle partie, que j'eus des preuves convaincantes des mauvais tours qu'elle m'avoit joués, & je me vis obligé à faire une troisieme retraite chez mon chirurgien, bien plus longue & bien plus douloureuse que les précédentes.

Je renonçai absolument au sexe, me disant sans cesse que le plaisir n'approchoit point des amertumes qu'il cause. Je déclamois contre les femmes d'une maniere si forte, que près de moi *Juvénal*, *Despréaux* & *Brantome* auroient pu passer pour leurs panégyristes. Je regardois les filles qu'on entretient, comme des maisons agréables au dehors, dont les habitans étoient l'infamie, la douleur & la mort. La plus belle d'entr'elles, loin de me tenter, me paroissoit comme une pillule empoisonnée couverte de feuilles d'or, ou comme un cer-

cueil orné de pierreries. Mais quoique je m'efforçasse de les décrier, je les aimois toujours dans le fond. Chaque jour mon aversion pour elles diminuoit, & je ne doute point qne le tems & les occasions ne m'eussent à la fin rengagé dans des fers aussi honteux. Je fis connoissance avec la charmante *Saphire*. Cette femme s'empara entiérement de toutes les facultés de mon ame. Elle avoit pour époux un homme des plus à la mode, qui sembloit mériter son cœur. Cependant le public ne croyoit pas qu'elle le lui eût donné, car elle étoit généralement regardée comme une coquette.

« Je vous prie, Monsieur, interrompit » ADAMS, apprenez-moi l'étymologie de » ce mot. Je le trouve souvent dans mes » auteurs *François*, mais j'avoue que je ne » le comprends point; je crois pourtant que » cela veut dire une sotte ». Peut-être, reprit le gentilhomme, que vous ne vous trompez pas tant qu'on pourroit s'imaginer. Mais puisque la coquetterie est une sottise d'une espece très-singuliere, je tâcherai de vous en donner la définition le mieux qu'il me sera possible. Si tous les animaux étoient estimés selon leur utilité, j'en connois très-peu qui ne dussent avoir la préférence sur elles. Les coquettes ne jouïssent de rien de plus que d'un certain instinct; car quoique nous leur supposions de la vanité & de

l'amour-propre, cependant la plupart de leurs actions sont encore au-dessous de ces deux passions, toutes méprisables qu'elles sont en elles-mêmes. Leurs gestes & leurs grimaces en font foi, étant infiniment plus puériles & plus ridicules que celles d'un singe; & quand elles les mettent en œuvre, il semble qu'elles briguent à la fois & notre haine & notre mépris. Le caractere d'une coquette est l'affectation & le caprice. Aujourd'hui la beauté, l'esprit, la bonté du cœur, & toutes les vertus lui servent de masque. Demain la laideur, la folie, la dureté, ont leur tour. Sa vie n'est qu'un mensonge perpétuel, & s'il est possible d'en former un jugement, ce n'est qu'en se fondant sur le parfait contraste des apparences. Il n'est pas possible à une coquette d'aimer autre chose qu'elle-même; & si elle étoit capable d'aimer quelqu'un, ce caractere n'existeroit plus. La coquetterie & l'amour sont incompatibles. Si une coquette venoit par hasard à aimer quelqu'un (ce qui ne se peut) sa passion porteroit le masque de l'indifférence ou de la haine; de-même que leur haine & leur indifférence prennent la figure de la tendresse ou de l'amitié. C'est-là le cas où je me trouvois avec *Saphire*, qui ne m'eut pas plutôt vu attaché à son char, qu'elle me donna ce qu'on appelle de l'espérance, en me regardant tendrement, ou quand nos yeux se

rencontroient, baiſſant les ſiens avec une apparence d'émotion & de ſurpriſe. Ses artifices eurent tout le ſuccès qu'elle en attendoit. A meſure que je me déclarois, elle s'avançoit; elle me parloit bas, elle ſoupiroit, changeoit de couleur, & faiſoit voir tous les indices d'une paſſion dont les plus ſages ſont les dupes.

Un plus long détail, continua-t-il, pourroit vous ennuyer; ainſi je me contenterai de vous dire, qu'après l'avoir ſervie long-tems ſuivant les formes preſcrites, & lui avoir inſpiré, à ce que je croyois, pour le moins autant d'amour pour moi, que j'en reſſentois pour elle, je cherchai à en venir aux éclairciſſemens. Elle évita ſoigneuſement toutes les occaſions de ſe trouver ſeule avec moi. Mais à la fin, à force d'aſſiduités, je trouvai un moment favorable. Je ne vous dirai point tout ce qui ſe paſſa dans notre entretien. Il commença par une déclaration de ma part, qui fut reçue de la ſienne avec une ſurpriſe affectée, & enſuite avec un tranſport de colere qui ne fut pas plus réel. Elle me dit qu'elle ignoroit ce que j'avois pu voir en elle, pour que j'oſaſſe lui parler de la ſorte; puis me tournant le dos, elle me dit que ſi je voulois éviter les effets de ſon juſte reſſentiment, il ne falloit plus la voir, & encore moins lui parler. Je ne me contentai point de cette réponſe, & continuant ma pourſuite, je fus convaincu à la fin que ſon

époux jouïssoit de la possession de son corps; mais que ni lui, ni qui que ce fût, ne pouvoit se vanter d'avoir trouvé le chemin de son cœur.

Je fus guéri de ma passion pour cette belle, par les avances que la femme d'un riche négociant s'avisa de me faire. Quoiqu'elle ne fût ni jeune, ni jolie, mon tempérament ne me permit pas de faire le rétif. Elle fut bien satisfaite voyant qu'elle n'avoit pas cultivé une terre ingrate, car elle trouva en moi un amant sincere & passionné. Si elle fut contente de moi, je le fus d'elle, puisqu'elle me rendit tendresse pour tendresse. Avec elle je n'eus point de caprice à souffrir, comme avec la coquette. Celle-ci avoit trop d'esprit pour sacrifier la noble passion qu'on nomme amour, à une folle vanité. Nous ne fûmes pas long-tems sur le pié du roman; nous voulions que nos sens eussent part dans notre commerce, & nous trouvâmes sans peine les moyens de les satisfaire. Je me croyois fort heureux avec ma conquête. Les caresses de cette femme étoient assez vives, pour dégoûter un amant ordinaire. Mais pour moi je pensois autrement, & elles eurent tant d'agrément à mes yeux, qu'elles me conduisirent à un degré de passion, où jusqu'alors la beauté jointe à la jeunesse s'étoit efforcée vainement de me faire parvenir. Ce bonheur ne fut pas d'une longue durée. Son

mari commençoit à s'effaroucher, & sa jalousie nous effraya. Le pauvre homme! que je le plains, s'écria ADAMS! Il méritoit sans doute, d'être plaint, répliqua *Wilson;* il étoit fort honnête-homme, & aimoit tendrement sa femme. Pour moi je suis charmé de n'avoir point à me reprocher de l'avoir aliénée de lui, car je n'étois pas son premier amant. Nos appréhensions ne furent que trop bien fondées; il nous épia si bien, que ses yeux furent témoins de notre tendresse. Il me poursuivit en justice, & obtint un décret contre moi, par lequel on lui adjugeoit vingt mille écus de dédommagement. Cette amende m'incommoda beaucoup; pour surcroît d'embarras de ma part, il fit divorce avec sa femme, qui vint se jetter entre mes bras. Je menai avec elle une vie bien triste. Ma passion pour elle étoit usée, & sa jalousie outrée me tenoit à la gêne. A la fin la mort me délivra d'un fardeau dont je ne pouvois me défaire honnêtement, étant moi-même l'auteur de son malheur.

Pour le coup, je dis adieu à la tendresse, pour me livrer à des plaisirs moins dangereux & de moindre dépense. Je m'associai à une troupe de grossiers voluptueux, qui buvoient la nuit & dormoient le jour, de ces gens qui consument le tems sans en jouïr. Leurs assemblées se faisoient entendre de loin; ce n'étoit que bruit, chansons, ivresse

& débauche. L'un dormoit à table, l'autre y bavardoit; celui-ci fumoit, celui-là éclatoit de rire sans savoir pourquoi. En un mot, c'étoit l'égoût de la crapule. Tous leurs entretiens étoient des contes insipides, ou des disputes impolies, qui se terminoient ou par une gageure, ou par un combat à coups de poings. Je m'ennuyai bientôt de ces ivrognes, que je quittai avec mépris, leur compagnie étant indigne d'un homme raisonnable.

Je devins ensuite membre d'une société d'esprits-forts. Le Dieu *Comus*, qui les rassembloit, ne servoit qu'à animer leurs entretiens, dont l'objet ordinaire étoit les systêmes les plus abstraits de la philosophie. Ces Messieurs s'étoient voués à la recherche de la vérité. Pour y parvenir, ils se dépouilloient de tous les préjugés de l'éducation, afin de suivre l'infaillible sentier de la raison humaine. Ce guide leur avoit démontré l'absurdité où l'inutilité de cet ancien & très-simple dogme, adopté par tous les peuples de l'univers, qui nous enseigne l'existence d'un Dieu. A sa place, ils avoient établi une certaine regle de droit, dont l'observation exacte les conduisoit, disoient-ils, à la pratique de la plus saine & de la plus pure morale. Mes réflexions m'attacherent à cette société, autant qu'elles m'avoient dégoûté de l'autre. Je commençois à me croire d'une espece plus relevée qu'auparavant, & j'é-

tois d'autant plus enchanté de cette regle de droit, que je n'y découvrois rien qui fût contraire au caractere de l'honnête-homme. Je méprisois souverainement tous ceux qui avoient besoin des secours de la crainte ou de l'espérance, pour les engager à suivre les traces de la vertu, dont la propre excellence, selon moi, devoit être l'unique bien, digne de nous tenir à sa suite. J'avois une si haute idée de mes nouveaux amis, & de la pureté de leur sublime morale, que je leur aurois confié tout ce que je possédois, & tout ce que j'avois de plus cher.

Lorsque j'étois le plus attaché à cette doctrine, deux ou trois événemens, qui se succéderent en peu de jours, m'en firent connoître l'illusion. Un de nos philosophes, & des plus respectés parmi nous pour son exacte observation de la regle de droit, enleva la femme d'un de nos confreres, qui étoit son ami intime. Un autre, à qui un généreux ami servoit de caution pour une somme considérable, disparut sans prendre congé. Et un troisieme, qui m'avoit emprunté de l'argent sans que j'en eusse exigé de reconnoissance, eut assez de mauvaise foi pour nier sa dette.

Des actions si contraires à notre regle de droit, me firent douter de son infaillibilité. Je fis confidence de mes scrupules à un de nos maîtres, qui me parla en ces

termes: „ Il n'y a aucune chose qui soit „ bonne ou mauvaise en elle-même. Les „ actions tirent leur dénomination comme „ bonnes ou mauvaises, des circonstances „ où celui qui les fait se trouve au moment „ de l'action. Il se peut que celui qui vient „ d'enlever la femme de son voisin soit „ innocent, & même vertueux. Quoique „ dans le moment qu'il a fait cette action, „ sa passion l'ait emporté sur sa probité, il „ n'est pas moins un membre digne & „ utile à la société. Si la beauté d'une femme „ excite nos passions, les loix de la nature „ nous ordonnent de nous procurer du „ soulagement. " Il ajouta bien d'autres maximes de même poids, qui me donnerent tant d'horreur pour la société, que je ne voulus plus avoir aucune liaison avec ces faux & pernicieux philosophes.

Cette retraite, qui me réduisoit à une solitude ennuyeuse, me fit prendre le parti de fréquenter le théatre, que j'aimois beaucoup. Je m'y livrai de sorte, que je ne manquois presqu'aucune représentation; & bientôt je me liai avec plusieurs poëtes, & avec quelques-uns des acteurs, avec qui je m'abaissois à boire de tems en tems, quoiqu'il n'y ait rien de si honteux pour un honnête-homme, que de fréquenter de pareilles canailles. Dans ces parties, les poëtes nous récitoient leurs ouvrages, & les acteurs nous déclamoient leurs rôles,

pour nous amuser. Je remarquois que celui qui faisoit les fraix de la conversation, étoit le plus satisfait de la compagnie, qui, quoiqu'elle le caressât, & lui fît mille politesses, manquoit rarement de le tourner en ridicule, dès qu'il étoit sorti. Ces incidens me fournirent de la matiere pour bien des remarques, trop longues pour vous être répétées. „ N'en passez „ pas une seule, je vous en prie, s'écria le „ ministre, car j'aime bien les remarques. "

Premiérement, continua *Wilson*, je suis convaincu que l'axiome ordinaire, qui dit que les gens d'esprit ont plus de vanité que les autres, est faux. Les hommes se glorifient également de leurs richesses, de leur puissance, des faveurs de la nature, de leurs titres; mais toutes ces choses-là sont par leur nature exposées à la vue du public; au-lieu que le bel esprit ne peut vous rendre sensible à ses perfections, qu'en vous faisant voir ses productions nouvelles. C'est là-dessus, je veux dire sur l'empressement avec lequel il vous étale ses ouvrages, que le public a fondé cette supposition. Mais si nous faisions réflexion sur les mœurs de chacun, nous leur découvririons cette même foiblesse, quoique sous différens points de vue. Dans celui qui dépense des sommes immenses pour meubler sa maison, ou pour orner sa personne, & qui passe des journées devant un miroir à s'a-

juſter ; dans cet autre, qui ſe croit bien payé de mille peines, & de mille baſſeſſes, par un titre, ou par une marque d'honneur, qu'il achette ſouvent aux dépens de ſa probité, la vanité n'eſt-elle pas le premier mobile de leurs actions, & ſont-ils moins infatués d'eux-mêmes, que ce pauvre Poëte qui vous importune de ſes vers? Ma ſeconde remarque me fait regarder la vanité comme la plus pernicieuſe des paſſions, & comme celle qui corrompt davantage les cœurs. A l'égard de l'amour & de l'ambition, comme les rivaux ne ſont pas ſi nombreux, ces deux paſſions ne vous engagent point dans une miſantropie indigne du Chriſtianiſme. L'avarice même, qui eſt ſans contredit le plus vil & le plus inſatiable de nos deſirs, ne peut cependant nous rendre odieux tous ceux qui ont quelque mérite. Mais l'homme qui s'aime trop, qui s'eſtime à l'excès & s'admire, ne voit rien en autrui de brillant ou de louable, qui ne lui faſſe ombrage & ne lui déplaiſe; & le mérite, quelque part qu'il ſe trouve, eſt l'éternel objet de ſa jalouſie & de ſon averſion.

Ici Mr. ADAMS commença à fouiller dans ſes poches. „ Hélas! s'écria-t-il, je „ ne l'ai point ſur moi. " Le gentilhomme lui demanda ce qu'il cherchoit. A quoi il répondit, que c'étoit un ſermon contre la vanité & l'orgueil. „ C'eſt mon chef-d'œu-

„ vre, ajouta-t-il. Ah ! Que j'ai tort de „ ne point porter cet excellent ouvrage „ par-tout avec moi ! Je ferois bien cinq „ milles pour l'aller chercher, & pour avoir „ le plaisir de vous le lire. " Le gentilhomme lui répondit qu'il n'étoit aucunement nécessaire, ses réflexions l'ayant déjà guéri de cette passion. „ C'est justement „ pour cela, reprit le ministre, que je vou„ drois vous le lire, car je suis sûr que vous „ l'admireriez. Je n'ai jamais détesté aucune „ passion, tant que la vanité. Oui, mon „ sermon sur ce point essentiel de la mo„ rale est assurément très-beau, & vous „ jugeriez par-là de mon talent. " Le gentilhomme, qui ne put s'empêcher de sourire du contraste, continua de la sorte.

Ce fut alors que je me liai avec des joueurs de profession, & avec eux il ne m'arriva rien de remarquable, si ce n'est la perte totale du peu de bien qui me restoit : ces Messieurs prirent la peine de m'en débarrasser. Voici donc une nouvelle scene, qui m'étoit inconnue jusqu'alors. La pauvreté la plus affreuse, avec son escorte d'Assignations, de decrets de prises de corps, m'entourerent jour & nuit. Mes habits furent bientôt délabrés, mon crédit fut perdu, & mes amis m'abandonnerent. Dans cette triste situation, mon désespoir m'inspira le dessein du monde le plus bizarre, qui fut d'entreprendre de faire rire les autres, tandis que

j'étois plongé dans la plus noire triſteſſe ; c'eſt-à-dire, que je me mis dans la tête d'écrire une comédie. J'avois pour cela du loiſir plus qu'il n'en falloit ; car la crainte des huiſſiers dans laquelle je vivois, m'impoſoit l'obligation de la retraite. Enfin me ſentant du goût & des diſpoſitions, je me mis à écrire, & dans cinq mois j'achevai une piece comique de cinq actes, qu'on reçut au théâtre. Je me rappelai qu'autrefois j'avois vu des auteurs donner des billets pour les premieres repréſentations de leurs pieces, & en recevoir l'argent, longtems avant qu'elles fuſſent jouées. Bien réſolu de profiter d'une coutume ſi favorable à mes beſoins, je fis ample proviſion de billets. Ah que les poëtes ſeroient heureux, ſi ces eſpeces avoient cours dans le commerce ! Mais perſonne n'en veut, & ils ne ſervent que pour demander l'aumône un peu plus honnêtement. Ce fut alors que je fis le triſte apprentiſſage de la dépendance : ſuite funeſte de la pauvreté, ou plutôt le plus cruel des maux qu'elle entraîne après elle. Que d'heures j'ai paſſé ſans feu dans l'antichambre d'un homme de condition ! Combien de fois, tandis que je ſoufflois dans mes doigts pour les empêcher de ſe geler, ai-je vu qu'on admettoit des faquins, parce qu'ils étoient chamarés d'or ou d'argent ! Quelquefois, après m'être fait annoncer, on me venoit dire que mylord

lord étoit affairé, & ne pouvoit me parler ce jour-là. Je comprenois par ce message, que je ne le verrois point du tout: cependant quelquefois on me faisoit entrer, apparemment quand on étoit las de mon visage. Mais je n'y gagnois rien. Mylord se trouvoit *lié.* » *Lié!* Qu'est-ce que cela » veut dire, demanda ADAMS? "

Monsieur, répondit le gentilhomme, autrefois des seigneurs, qui se faisoient honneur de protéger les gens de lettres, voyant que le profit que les libraires leur donnoient pour leurs ouvrages, étoit trop léger pour les faire vivre, se mirent sur le pié de contribuer à leur subsistance par des souscriptions volontaires. C'est ainsi que Mrs *Pope*, *Row* & *Prior* se sont vus à leur aise, par le moyen des récompenses de leurs travaux, que le public leur a autrefois accordées. Enfin cette façon d'acquérir de l'argent parut si facile, que tous les barbouilleurs de papier se mirent sur le pié de publier leurs sottises de la même maniere. D'autres porterent leur effronterie, jusqu'à recevoir des souscriptions pour des ouvrages non encore commencés, & qu'ils n'avoient pas même dessein d'écrire. Par toutes ces voies, les souscriptions devinrent si fort à charge au public, qu'on chercha des moyens pour s'en dispenser. Ainsi ceux dont le discernement n'étoit pas assez juste pour distinguer les mauvais auteurs d'avec

les bons, inventerent un moyen pour s'excuser envers les uns & les autres: ce fut de prendre, par exemple, une guinée de quelqu'un de leurs amis, à condition de lui en rendre cent, plus ou moins, s'ils signoient pour un auteur, quel qu'il pût être. Les uns ont fait réellement ces marchés. D'autres prétendent les avoir faits pour se délivrer des importunités. La même chose se pratique à l'égard des billets de théatre, dont on n'étoit pas moins persécuté. Voilà ce qu'on appelle *être lié*.

„ L'expression est juste, répondit ADAMS, „ & même mystérieuse. Car un homme „ riche, qui se lie de cette façon, pour „ s'empêcher de faire du bien aux gens de „ mérite, devroit être réellement *lié*. " Pour revenir à notre sujet, reprit le gentilhomme, quelques Seigneurs, en très-petit nombre, à qui j'avois fait longtems ma cour, me donnerent chacun une guinée, mais d'un air si méprisant, & de si mauvaise grace, que le plus effronté mendiant *François* auroit rougi en recevant une aumône de la sorte. Me voilà bien payé, disois-je, d'un tems, qui, employé à labourer la terre, m'auroit autant profité, avec infiniment plus de satisfaction.

Deux mois se passerent ainsi, en me repaissant de l'espérance d'une bonne recette à la représentation. Mais un jour que j'allois trouver le soufleur, pour lui deman-

der le jour de la premiere répétition, il me rendit ma piece, en me disant que Messieurs les comédiens ne pouvoient la jouer cet hiver-là, mais que si je voulois la retoucher, on la représenteroit l'année suivante avec plaisir. Je l'arrachai de ses mains outré de colere, & j'allai me coucher dans un accès de fureur & de désespoir.

„ Vous auriez mieux fait de vous mettre en prieres, dit notre ministre; car „ le désespoir est un grand péché. " Ma rage étant passée, continua *Wilson*, je m'appliquai sérieusement à chercher le parti que je devois prendre dans une situation aussi triste que la mienne, sans argent, sans crédit, sans amis, & sans réputation. Après bien des projets, aussitôt détruits que formés, je pris la résolution de me loger près du *Temple*, & d'écrire au rôle pour les procureurs & avocats. Je me mis donc en devoir d'exécuter mon dessein, & j'allai trouver un procureur que j'avois employé autrefois, pour lui demander sa pratique. „ Au lieu de me l'accorder, il se mit à „ rire. Du diable, si je m'y fie, me dit- „ il! Vous écririez mes actes en vers; & „ au-lieu d'un factum, vous m'enverriez à „ l'audience, avec mon sac rempli de scenes de Théatre. " Les autres me répondirent sur le même ton, & je vis à mon grand regret, que *Plutus* lui-même avoit moins d'horreur d'un bel-esprit, que ces

ſuppôts de la chicane. Si j'entrois au caffé, j'entendois dire tout bas: Le voilà, c'eſt *Wilſon*. Cela ſe répétoit par tous ceux qui étoient préſens. Je ne ſais pas ſi vous l'avez remarqué; mais il y a une malignité dans les cœurs, qui, à moins d'être déracinée par l'éducation, les porte à prendre plaiſir à mortifier un homme qu'ils croient peu ſatisfait de la figure qu'il fait dans le monde. Cela ſe fait voir particulierement dans les aſſemblées publiques de ceux qui tiennent le milieu entre la petite nobleſſe & la baſſe bourgeoiſie, & qui ſont ſans contrédit les gens du monde qui penſent le plus de travers.

Pendant que je languiſſois dans mon taudis, ſans pouvoir trouver de quoi me nourrir (tant le nom d'Auteur m'étoit nuiſible) je fis connoiſſance avec un Libraire ſouple & arrogant, bas & fier, entreprenant, actif dans ſon vaſte commerce, ayant l'art de débiter les plus mauvais livres, & n'eſtimant les manuſcrits qu'au poids & au titre. Il me dit qu'un homme comme moi qui avoit du génie, devoit compoſer les ouvrages d'eſprit, & enrichir le public de livres qui m'enrichiroient moi-même: il ajouta que ſi je voulois m'engager avec lui, il me fourniroit de quoi vivre à mon aiſe. Un homme auſſi mal dans ſes affaires que je l'étois n'avoit point de choix à faire, & le mâtois le ſavoit. J'acceptai ſon offre ſur le

pié qu'il le voulut, par conſéquent le marché fut peu avantageux pour moi. Je me mis à tradúire ou à compiler de toutes mes forces, je ne me plaignois plus du manque d'ouvrage. Il m'en donna tant, qu'au bout de ſix mois je faillis à perdre la vue, & de plus, faute d'exercice, je tombai malade, & fus très-long-tems ſans pouvoir écrire. Le dernier de mes ouvrages ne fut pas goûté, & ma maladie interrompit la publication d'un autre; ce qui fut cauſe que mon libraire, qui me fit de mauvaiſes chicanes ſur mes honoraires, & m'en vola plus de la moitié (parce que je m'étois ſottement contenté de ſa parole), ne voulut plus m'employer. De plus il me décria parmi ſes confreres, comme un pareſſeux, comme un Auteur intéreſſé, & d'un talent médiocre.

Cependant, à force de travailler, j'avois amaſſé quelques guinées, & j'avois été en état d'acheter un billet de lotterie, dans l'eſpérance que la fortune me dédommageroit des injuſtices qu'elle m'avoit fait eſſuyer au jeu. Ce n'étoit cependant encore qu'un jeu de haſard, revêtu d'un autre nom. Cette emplette vuida ma bourſe; & pour mettre le comble à ma miſere, un huiſſier, à qui mon coquin de libraire avoit eu la méchanceté d'indiquer mon adreſſe, s'introduiſit un jour dans ma chambre, & m'arrêta, à la pourſuite de mon tailleur, pour trente-cinq guinées que je lui devois:

fomme immenfe pour moi, & dont perfonne ne voulut répondre pour me tirer de fes mains. Il me mena chez lui, où il m'enferma. Ainfi je me vis malade, aux arrêts, fans argent, fans amis, & fans aucune reffource. La vie m'étoit à charge..... „ Vous ne reftâtes pas dans cette » trifte fituation, interrompit ADAMS ? » Votre tailleur fans doute fe défifta de fa » pourfuite, dès qu'il eut fenti que vous » étiez infolvable ? « Il le favoit, reprit *Wilfon*, avant que de me faire arrêter, & il me connoiffoit trop pour me foupçonner d'avoir de l'argent, fans me mettre en devoir de payer mes dettes. Il m'avoit fervi plufieurs années, & avoit reçu de moi des fommes très-confidérables ; mais j'avois beau le rappeler tout cela, & même lui promettre, que s'il me permettoit de m'appliquer à mes affaires, je lui donnerois peu à peu fon argent, en ne me réfervant précifément que ce qu'il me falloit pour fubfifter. Il me répondit que fa patience étoit à bout ; que je le remettois toujours, enfin, qu'il avoit befoin d'argent, que l'affaire étoit entre les mains d'un procureur, & par conféquent que fi je ne payois ou ne donnois pas une caution valable, il falloit que j'allaffe en prifon fans miféricorde.

„ Sans miféricorde ! s'écria ADAMS, en » fe levant avec précipitation. Comment ce

» misérable osoit-il dire l'Oraison Dominicale, où le mot d'*offenses* est mis dans la traduction à la place de celui de *dettes*, qui est le mot original. J'ignore la raison de ce changement; mais je sais positivement, que si nous ne pardonnons pas à nos débiteurs insolvables, on ne nous pardonnera jamais nos dettes au jour du jugement &c. «

Dès qu'il eut fini, le gentilhomme reprit la parole, & continua ainsi. Pendant que j'étois dans ce cruel état, une de mes anciennes connoissances, qui savoit le numéro de mon billet, me vint dire, tout transporté de joie, que j'avois gagné trois mille guinées. „ Vous voilà donc tiré d'affaire, „ s'écria ADAMS? « Point du tout, reprit le gentilhomme, ceci n'étoit qu'un tour de la fortune pour m'accabler encore plus. J'avois cédé mon billet deux jours auparavant à un de mes parens, n'ayant pu l'engager à me donner seulement une guinée qu'à cette dure condition. Je fis confidence de mon malheur à celui qui m'en avoit appris la nouvelle. Mais loin de me plaindre, il se mit à me reprocher toutes les fautes que j'avois faites, avec une dureté sans égale. „ Vous êtes, me dit-il, un „ malheureux, que la fortune se plaît en „ vain à favoriser. Vous êtes ruiné sans „ ressource, & sans pouvoir espérer, ni „ pitié, ni assistance de vos amis, car ce

blables pour un peu de boue, dont le plus souvent ils n'ont pas besoin.

Je passois mes tristes jours dans ces réflexions, lorsqu'un jour, que j'étois plus accablé qu'à l'ordinaire, on me nomma assez haut : je levai la tête : un homme s'approcha de moi, me présenta très-respectueusement une lettre, & se retira sans que je prisse garde à lui, tant j'étois insensible à tout ce qui pouvoit m'arriver. J'ouvris la lettre. O ciel! Que devins-je, en lisant ces mots!

MONSIEUR,

„ Mon pere, à qui vous avez vendu
„ votre billet de lotterie, mourut le même
„ jour qu'elle fut tirée. Vous avez pu ap-
„ prendre qu'il m'a institué sa légataire uni-
„ verselle. Je suis trop touchée de vos
„ malheurs, pour profiter seule d'un don
„ que la fortune vous avoit destiné, &
„ dont votre triste situation vous a forcé
„ de vous défaire. Je vous prie d'accepter
„ cette bagatelle de

Votre très-humble Servante,

HENRIETTE.

Ma joie fut aussi grande que mon désespoir l'avoit été un moment auparavant. Et

de combien croyez-vous qu'étoit la somme qu'elle traitoit de bagatelle ? Pas moins de deux guinées peut-être, dit ADAMS ! Deux cent guinées, répondit le gentilhomme. Deux cent guinées ! Ah ciel, s'écria le ministre, quelle somme ! Tout autant, répondit l'autre. Mais cet argent, quoique ce fût un trésor pour moi, ne me fit pas la centieme partie autant de plaisir, que l'adorable source d'où il venoit. Cette généreuse fille étoit la plus belle personne d'*Angleterre ;* je l'adorois en secret depuis long-tems, sans lui avoir déclaré ma passion ; je la respectois trop pour m'offrir à elle dans un état si pauvre & si humiliant. Je baisai mille fois son billet, en versant des larmes de tendresse, de reconnoissance & de joie. Je mandai aussitôt mes créanciers, je les payai, & je sortis de ce séjour d'ennui, de tristesse & de douleur, avec cinquante guinées qui me restoient. Je me rendis aussitôt chez ma chere libératrice, pour lui rendre graces de son bienfait. Elle étoit à la campagne, & j'en fus bien aise, par la réflexion que je fis, que son absence me donnoit le tems de me faire habiller, avant de paroître à ses yeux. Elle revint au bout de trois jours : je volai chez elle, & je lui fis des remercimens proportionnés à ses bontés. Elle m'interrompit, en me priant de perdre jusqu'au souvenir d'une chose qui ne pouvoit se retracer à mon esprit sans rappeler des

idées fâcheuses. » Ce que j'ai fait, me dit-
» elle, est peu de chose à mes yeux, peut-
» être même beaucoup moins que je ne
» dois faire. Ainsi, pour peu que vous
» soyez dans le goût de vous appliquer à
» quelque négoce, où une somme plus con-
» sidérable vous seroit nécessaire, n'épar-
„ gnez ni ma bourse, ni mon crédit. «

Cette bonté polie, cette générosité, sa beauté, son amitié noble, sincere & si désintéressée, me mirent dans une espece d'extase. Si elle eût été la caducité & la laideur même, je ne pouvois que l'adorer. Quels furent donc mes sentimens, à la vue de tant de vertus & de charmes dans un objet déjà maître de mon cœur ! L'amour parut à mon ame orné de tout ce que la douceur, la beauté & la vertu ont de plus enchanteur. Ah ! monsieur, je m'oubliai dans cet instant, & fermant les yeux sur la distance que la fortune mettoit entre nous, sans réfléchir sur la témérité, l'ingratitude & l'insolence de mon procédé, emporté par les sentimens dont j'étois rempli, ou plutôt enivré de joie & d'amour, j'osai lui proposer, à elle qui m'avoit tant donné.... Quoi ? .... De se donner elle-même. Je pris sa main, & la baisai avec ardeur, & avec un transport mêlé de joie, de crainte, de tendresse & de honte, je levai les yeux sur elle, je la vis rougir. Elle voulut retirer sa main, les forces lui manquerent : un

tremblement nous ſaiſit l'un & l'autre. O amour ! c'eſt à toi à peindre une ſcene ſi touchante. Ni le pinceau d'*Appelle*, ni le crayon de *Racine* ou de *Voltaire*, ne ſont point capables d'un ſi parfait ouvrage. Ma paſſion l'emporta ſur le reſpect & l'admiration : je lâchai ſa main, & comme un furieux je fis un effort pour la ſaiſir dans mes bras. Elle recula bruſquement, en me diſant d'un air ſévere, qu'elle croyoit avoir mérité plus de reſpect. Je me jettai à ſes piés. „ Si je vous ai offenſée, mademoiſelle, lui dis-je, ma vie eſt à vous. Que j'expie la faute que j'ai faite, en mourant à vos piés, ou de telle autre façon que vous le ſouhaiterez ! Vous ne ſerez jamais ſi prête à punir, que moi à ſubir ma peine. Je déteſte l'inſolente penſée qui m'a pouſſé à vous faire cette inſulte. Oui, je ſuis un ingrat, qui ai conçu le deſir de ſacrifier votre bonheur au mien. Croyez, mademoiſelle, que je m'en repens ſincérement ; mais croyez auſſi que l'amour le plus ſincere eſt l'auteur de mon crime. Depuis longtems, mademoiſelle, je vous adore dans le ſilence & le déſeſpoir. Vos bontés m'ont ouvert la bouche malgré moi ; j'ai voulu exprimer ma reconnoiſſance, & l'excès de ma paſſion m'a trahi. Je vais vous dire un éternel adieu, vous ne me reverrez plus. Cependant accordez-moi, je vous ſupplie, la juſtice de croire que l'intérêt n'a aucune part à ce

que j'ai eu la hardieſſe de vous dire, & ſoyez perſuadée qu'il n'y a point de rang ſi haut, ni ſi glorieux, où la fortune puiſſe m'élever, qui me rende jamais heureux, ſi je n'ai pas le bonheur de le partager avec vous. Maudite ſoit la fortune!

„ Ne la maudiſſez point, interrompit-elle, avec un certain ton de voix, dont la douceur me pénétra. Ne vous plaignez point d'elle, puiſqu'elle m'eſt propice. Si votre bonheur dépend de moi, je vous ai déjà dit que je ſuis prête à vous donner tout ce que vous pouvez me demander, à condition que la raiſon & la bienſéance s'accorderont avec vos deſirs.

„ Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi la fortune fait jamais quelque choſe pour moi, ce ne ſera qu'en me mettant en état de contribuer à votre félicité; c'eſt ma ſeule ambition. Qu'elle vous favoriſe, qu'elle vous rende toujours heureuſe; je lui pardonne tous mes malheurs, dont votre généroſité vient d'arrêter le cours.

Vous avez raiſon de lui pardonner, ſi elle me rend heureuſe, me dit cette adorable perſonne en rougiſſant. Notre bonheur va devenir commun, il faut que j'avoue que votre paſſion n'eſt pas faite pour être cachée. Si ce que ma raiſon me permet de vous accorder n'eſt pas aſſez, laiſſons dormir la raiſon pour un moment, & n'écoutons que la vertu & l'amour „.

Ces mots prononcés avec une grace inexprimable, me transporterent hors de moi-même, mes sens se troublerent, je la saisis entre mes bras, je l'embrassai sans pouvoir prononcer une seule parole. Elle ne résista point, je la tins un instant dans cette extase. A la fin je lui dis, que le don de sa main étoit l'unique bien qui pût me satisfaire. Son silence & sa rougeur parlerent pour elle, car sa bouche ne s'ouvrit que pour m'ordonner de la laisser seule. J'obéis, & je revins bientôt après. Mais le souvenir de ces momens, qui me furent si chers, m'emporte; pardonnez moi, Monsieur, mon indiscrétion. " Point, point, répondit ADAMS en „ se frottant la bouche, votre récit m'a fait „ tant de plaisir, que je l'écouterois encore „ une fois très-volontiers. „ Hé bien donc, Monsieur, continua *Wilson*, au bout de huit jours elle me rendit le plus heureux de tous les hommes.

Quand j'eus le loisir d'examiner les biens de ma femme (ce qui ne se fit pas les premiers jours) je trouvai qu'elle possédoit six mille guinées tant en argent qu'en effets. Son pere avoit été marchand de vin en gros, & elle souhaita que je continuasse le même négoce. Je l'entrepris un peu trop légérement; car n'étant point initié dans ces mysteres de *Bacchus*, & me piquant d'une exacte probité, au lieu d'augmenter nos fonds, je les vis diminuer, & de plus

je perdis ma chalans. Les marchands mes confreres décrierent mes vins de *Bourgogne*, de *Champagne* & de *Bordeaux*, parce qu'ils n'étoient point assaisonnés comme ceux qu'ils avoient l'art de fabriquer. Je les vendois par conséquent un peu plus cher que les leurs, cependant je gagnois beaucoup moins. Je perdis donc l'espérance de faire fortune par ce négoce. D'ailleurs les visites familieres de plusieurs connoissances qui m'avoient abandonné dans mes infortunes, & qui me rechercherent dès qu'ils me virent à mon aise, me déplurent infiniment. L'expérience m'avoit appris que les plaisirs du monde ne sont que des puérilités, & les affaires, pour la plupart, des friponneries ; & que l'un & l'autre n'étoit que vanité. Les hommes de plaisir se damnent pour dépenser, & les hommes d'affaires pour acquérir.

Mon bonheur dépendoit entierement de ma chere épouse, que j'aimois avec une ardeur inexprimable, & j'en étois aimé de même. Je n'étois occupé que du soin de lui plaire, & de pourvoir aux besoins d'une famille croissante, car elle étoit enceinte de son second enfant. Je pris cette occasion pour lui proposer la retraite, qu'elle accepta volontiers, voyant que j'en avois extrêmement envie. Nous mîmes le reste de notre bien, qui étoit réduit à la moitié de ce que nous avions au commencement de notre

mariage, en argent comptant, dont une partie fut employée pour acheter cette petite terre, où nous nous retirâmes après ses couches, quittant un monde rempli de folie, de haine, d'envie, d'orgueil & d'ingratitude, pour jouir du doux repos de la sagesse, de l'amitié & de l'amour. Nous sommes ici depuis près de vingt ans avec très-peu de société, le voisinage nous regardant comme des sauvages. Le seigneur de la Paroisse me fait passer pour un misantrope, & le Vicaire pour un calviniste; l'un, parce que je ne chasse point à sa suite; & l'autre, parce que je n'ai pas la complaisance de m'enivrer avec lui.

" La fortune, dit ADAMS, vous a payé „ tout ce qu'elle vous devoit „. Monsieur, répondit *Wilson*, je rends graces au souverain Moteur de l'Univers, des aimables enfans que sa bonté m'a donnés. Cependant je sens que l'homme n'est pas fait pour jouir d'un bonheur sans mélange dans cette vie. Trois ans après ma retraite je perdis mon fils aîné. Ici il laissa échapper quelques larmes. Et ADAMS lui dit qu'il falloit se soumettre aux décrets de la Providence, avec d'autant plus de résignation que la mort est inévitable. Il faut sans doute s'y soumettre, repliqua le gentilhomme; & s'il étoit mort, je m'en consolerois bien facilement. Mais hélas! il fut enlevé de chez moi par des *Bohémiens*, sans que j'en aie eu depuis

la moindre nouvelle. Le pauvre enfant! il avoit la douceur & tous les agrémens de ſa mére. Il verſa quelques larmes en achevant ces mots, & le bon Miniſtre, qui ſympatiſoit toujours avec ſes amis en pareille occaſion, en fit autant, juſqu'à ce que le gentilhomme, après s'être remis, lui dit: Mon hiſtoire eſt finie; ſi elle vous a ennuyé, je vous prie de m'excuſer. A préſent nous boirons une autre bouteille, ſi vous le jugez à propos. Le Miniſtre accepta l'offre, & Mr. *Wilſon* deſcendit à ſa cave.

CHAPITRE IV.

Maniere de vivre de Mr. WILSON avec la tragique avanture du chien, & pluſieurs autres matieres importantes.

MONSIEUR *Wilſon* étant de retour avec la bouteille, lui & Mr. ADAMS garderent un profond ſilence pendant quelques minutes. Puis tout-à-coup le Miniſtre ſe leva. Non, dit-il, cela ne ſe peut. *Wilſon* lui demanda ce qu'il vouloit dire. " Je penſois, ,, lui répondit ADAMS, que le Roi *Théo-* ,, *dore* pourroit bien être votre fils, mais je ,, fais réflexion que ſon âge ne s'accorde ,, point avec celui de votre enfant. Cepen- ,, dant comme le Seigneur fait tout pour

„ le mieux, il vous le rendra peut-être un „ jour, dans la perſonne de quelque Duc, „ ou d'un Mylord tout au moins. Je le „ reconnoîtrois par-tout, repartit le gen- „ tilhomme; car il eſt marqué au côté gau- „ che d'une fraiſe, dont ſa mere eut envie „ étant groſſe de lui „.

Le ſoleil commençoit à ſe lever quand le gentilhomme propoſa au Miniſtre d'aller faire un tour dans le jardin, où JOSEPH, qui venoit de ſe frotter les yeux après un profond ſommeil de deux heures, les alla joindre. Ce petit jardin ſans ſtatues, ſans jets d'eau, ſans boulingrain, ſans parterre, n'étoit orné que d'une allée de noyers, qui conduiſoit à un cabinet de verdure, deſtiné pour ſervir de retraite à Mr. *Wilſon* & à ſa femme, qui s'y retiroient en été pour jouir de l'innocent plaiſir de contempler de-là les petits jeux de leurs enfans. La vanité n'avoit point d'autel dans cet enclos. Des fruits ſimples & choiſis ornoient les eſpaliers, tandis qu'à leurs piés on voyoit croître tout ce qu'on peut deſirer dans un jardin potager. ADAMS en admira l'arrangement & la fertilité. “ Vous avez apparemment un habile jardinier, dit-il au gentilhomme? Mon jardinier, répondit *Wilſon*, eſt devant vos yeux. C'eſt moi qui ai cultivé de mes propres mains tout ce que vous voyez. Tandis que je m'occupe à me procurer ce qui eſt néceſſaire pour ma table afin d'en jouir,

je fais provifion de fanté & d'appétit. Dans les faifons qui l'exigent je paffe ordinairement dans mon jardin fix heures par jour à travailler. Par ce moyen j'ai confervé ma fanté depuis vingt ans, fans le fecours d'aucun remede. Je viens ici dès le point du jour, pendant que ma femme habille fes enfans & nous prépare le déjeûné, après quoi nous ne nous quittons plus de la journée; car s'il fait mauvais tems, je rentre au logis; où s'il fait beau, elle vient me joindre dans le jardin. Je n'ai point honte de m'entretenir avec mon époufe, ni de me mêler dans les jeux de mes enfans. L'inquiéte inconftance des libertins, la ftupidité des gens d'affaires, & l'auftere gravité des favans leur font imaginer qu'ils ont une fupériorité au-deffus des femmes, qui leur défend de s'abaiffer jufqu'à elles. Pour moi, à dire vrai, je regarde ce mépris comme un effet plutôt de leur orgueil que de leur raifon. Je vous avoue que j'ai trouvé fort peu d'hommes capables de faire des remarques plus juftes, ni de s'exprimer avec plus d'agrément que ma femme. Je crois même que perfonne ne peut fe vanter d'avoir un ami plus fidele ni plus conftant; d'autant plus que l'amitié du beau fexe eft accompagnée d'une tendreffe délicate, & fcellée par des gages plus chers, que l'amitié la plus folide entre les hommes ne peut l'être. Car quelle union peut égaler celle qui eft cimen-

tée par les fruits d'une tendresse réciproque? Peut-être, Monsieur, que vous n'avez jamais été pere, & en ce cas il est impossible que vous puissiez concevoir le plaisir que je goûte à la vue de mes enfans. Vous me mépriseriez peut-être, & vous ririez, si vous me voyiez assis à terre, jouant avec mes cheres petites filles. Je vous regarderois avec respect dans cette situation, répondit ADAMS; je suis actuellement pere de six enfans, j'en ai eu onze, & je puis dire que je n'en ai jamais frappé un seul, qu'en qualité de précepteur. Alors même je ressentois la douleur que je leur faisois, plus qu'eux mêmes. Et à l'égard de ce que vous venez de dire des femmes, je regrette bien souvent que la mienne n'entende point le *Latin* & le *Grec* „.

Le gentilhomme répliqua en souriant, qu'il n'avoit pas prétendu insinuer que la sienne fût savante, autrement que dans les choses qui regardent le ménage. " Ma chere *Henriette*, dit-il, s'entend à merveille à faire des confitures & des liqueurs. Il n'y a que la biere, dont le soin me regarde. Et vous vous en acquittez à merveille, dit le Ministre, je n'en ai jamais bu de meilleure. Tout le reste, continua *Wilson*, roule sur elle. Nous avions autrefois une servante; mais depuis que mes filles sont en âge d'aider leur mere, elle les fait travailler. Je n'ai que peu de bien à leur donner, & nous ne vou-

lons pas qu'elles méprisent des hommes simples & laborieux, avec qui nous espérons les unir. Je souhaiterois qu'elles eussent en partage chacune un homme de mon humeur ; parce que je sais par expérience, qu'un bonheur tranquille ne peut subsister parmi les embarras du monde „.

Il continuoit de parler quand ses filles vinrent avec empressement lui demander la bénédiction. Elles parurent intimidées à l'aspect des deux étrangers ; mais l'aînée se rassura, & dit que sa chere mere & la jeune Demoiselle étoient levées, & qu'elles les attendoient pour déjeuner. Ils entrerent dans la salle, où ils trouverent la Dame avec *Fanny*. Mr. *Wilson* fut frappé de la beauté de cette jeune fille, qui lui parut toute autre que la veille, parce qu'elle s'étoit mise très-proprement. Car le coquin qui l'avoit volée, n'avoit pris que sa bourse ; son paquet lui étoit resté. Mais s'il fut étonné à la vue de tant de charmes, nos hôtes furent enchantés de voir la tendresse mutuelle qui se faisoit remarquer dans les procédés du mari & de la femme, & l'affection pleine de dignité qu'ils témoignoient à leurs filles, que celles-ci paroissoient reconnoître par chaque mot & par chaque mouvement. Une tendresse respectueuse étoit peinte dans leurs yeux. Le cœur droit & vertueux du Ministre nageoit dans la joie en contemplant cette aimable famille, qui

à son tour le combla de politesses, lui présentant tout ce qu'il y avoit dans la maison, de la meilleure grace du monde. Mais ce qui acheva de l'attendrir, fut de voir la dame quitter la table, pour donner d'un cordial qu'elle composoit elle-même pour les pauvres à un de ses voisins, qui en venoit demander pour un malade. Le mari à son tour s'en alla au jardin cueillir quelque plante, dont un autre malade avoit besoin. Car ce couple charitable ne savoit rien refuser aux nécessités de leurs freres.

Au milieu de ce déjeuné, où régnoit une gaieté sans dissipation, & une abondance sans prodigalité, ils entendirent le bruit d'un coup de fusil, & un moment près un petit épagneul, favori de l'aînée des Demoiselles, entra tout sanglant, & se coucha aux piés de sa maîtresse. La petite Demoiselle, qui n'avoit qu'onze ans, se mit à pleurer; & en même tems un voisin entra pour leur dire, que le fils de mylord venoit de tirer sur le chien, & qu'il avoit dit qu'il poursuivroit *wilson* en justice, puisqu'il étoit assez hardi pour garder chez lui un chien après la déclaration qu'il avoit faite de ne point souffrir de chiens dans la paroisse. La pauvre bête expira en caressant sa maîtresse, ce qui fit pleurer les trois sœurs & *Fanny*. Mr. *wilson* & son épouse essayoient de les consoler, quand ADAMS se saisissant de sa massue, voulut à toute force poursuivre l'assassin du

petit chien. JOSEPH l'ayant arrêté, il se vengea à coups de langue, l'appelant faquin avec emphase, & lui souhaitant cent coups d'étrivieres de sa propre main. Madame *Henriette* prit sa fille, qui tenoit encore son chien favori, & l'emporta dans ses bras hors de la salle.

Alors *wilson* leur dit, que c'étoit la seconde fois qu'on avoit tiré sur ce pauvre chien; qu'on l'avoit blessé la premiere fois par pure méchanceté, l'animal n'étant pas plus gros que le poing; & que de plus, depuis six ans que la petite le gardoit, il ne s'étoit jamais éloigné de dix toises de la porte. Il ajouta qu'il n'avoit désobligé Mylord en aucune façon, mais qu'il falloit toujours souffrir quelque chose des plus riches que soi. " Il est aussi absolu dans cette „ petite Paroisse, dit-il, que le Grand-» Turc dans ses vastes états. Il a tué tous » les chiens, & fait enlever tous les fusils » du voisinage; & pour comble d'injustice » il détruit le pays, en foulant les grains » & les légumes, sans aucun égard pour le » pauvre laboureur. Je voudrois bien le » trouver dans mon jardin, dit ADAMS. » Je lui pardonnerois néanmoins plus aisé-» ment, s'il avoit passé au travers de ma » chambre à cheval, que d'avoir fait une » action comme celle-ci ».

La gaieté de l'aimable compagnie fut donc ainsi interrompue par cet accident,

auquel des étrangers ne pouvoient remédier. La mere étoit occupée à consoler sa chere fille, qui ne pouvoit oublier sitôt le petit animal mort en la caressant. JOSEPH & *Fanny* ne demandoient qu'à se mettre en chemin, pour être plutôt en état de commencer les préliminaires de leurs noces. ADAMS cédant, quoiqu'à regret, à leurs prieres, prit congé de Mr. *Wilson* & de sa famille, en les remerciant de leur généreuse hospitalité. Il partit en déclarant que son hôte étoit un reste de ces sages & heureux mortels qui vivoient dans l'âge d'or.

CHAPITRE V.

Dispute entre ADAMS & JOSEPH au sujet des écoles. Découverte agréable qu'ils font.

NOS voyageurs, bien reposés & bien rafraîchis chez le gentilhomme *Wilson*, se mirent gaiement en chemin, & voyagerent plusieurs milles sans aucune avanture digne de remarque. Mais l'intervalle fut rempli par une dispute très-curieuse sur la nature des écoles, entre Mr. ADAMS & JOSEPH.

“ JOSEPH, dit ADAMS, avez-vous fait attention au récit que notre bon hôte a fait de ses avantures? J'ai écouté tout le com-

mencement, répondit JOSEPH. Et ne trouvez-vous pas, reprit l'autre, qu'il a été bien malheureux dans sa jeunesse ? Oui vraiment, repliqua JOSEPH. Hélas, mon enfant, continua le ministre en composant son visage, oui, je l'ai découverte la funeste source de tous ses malheurs. Une école publique, JOSEPH, une école publique! Voilà ce qui l'a plongé dans l'abîme du vice, dans la crapule, & dans l'infortune. Ces écoles publiques, ces colleges, sont les séminaires de Satan. Tous les scélérats que j'ai connus à l'université, avoient puisé leur libertinage dans cette source impure. Ah! je m'en souviens encore, les maudits garnemens! On les nommoit les écoliers du roi. Je n'en sais pas la raison à présent, mais c'étoient de grands misérables. Pour toi, JOSEPH, tu es bienheureux de n'avoir point été à ces écoles, car tu n'aurois jamais conservé ta vertu, comme tu l'as fait, si l'on t'y avoit élevé. Mon premier soin est de m'assurer du cœur d'un enfant, en lui insinuant les principes de la morale chrétienne; car je lui passerois plutôt d'être un âne toute sa vie, qu'un Athée ou un Calviniste. A quoi sert une science périssable, si on l'achette par la perte d'une ame immortelle? L'ame est l'essentiel. Mais c'est à quoi les maîtres des écoles publiques ne pensent point. J'en ai vû sortir de leurs mains à dix-huit ans, sans savoir seulement

leur catéchifme. Je les fouette plutôt pour cela, que pour aucune autre leçon. Croyez-moi, mon enfant, M. *Wilfon* doit tous fes malheurs à l'éducation qu'il a reçue dans une école publique.

Il ne me convient pas de difputer contre vous, répondit JOSEPH, particuliérement fur une matiere de cette nature; car vous avez la réputation de bien enfeigner vos écoliers, & mieux qu'aucun maître d'école de la province. Je le crois vraiment, reprit ADAMS, & fi l'on difoit de celle-ci & des deux voifines, on ne fe tromperoit gueres. Mais *gloria non eft mea.* Puifque vous me permettez de parler, continua JOSEPH, vous favez que mon défunt maître, le chevalier *Booby*, avoit été élevé dans une de ces grandes écoles. Cependant c'étoit l'homme le plus accompli de notre province, & je lui ai entendu dire, que s'il avoit cent garçons, il les feroit tous étudier dans la même école. Il ajoutoit, pour appuyer ce fentiment, qu'un enfant tiré d'une école publique, faifoit plus de progrès dans le monde en un an, qu'un autre n'en faifoit dans cinq années. Un enfant, difoit-il, à qui on donne une éducation publique, eft initié dans le monde (c'étoit fon expreffion, je m'en fouviens encore) avant même que d'y paroître; car les grandes écoles font des efpeces de fociétés, où un garçon qui a affez d'efprit pour faire des

obſervations, voit en raccourci ce qu'il doit s'attendre à rencontrer un jour dans le commerce du monde. *Hinc illæ lachrymæ*, répliqua ADAMS, c'eſt juſtement pour cette raiſon que je donne la préférence aux petites écoles. Je ſuis du ſentiment de Mr. *Adiſſon*, qui fait dire à *Juba* dans ſa belle tragédie de *Caton*, l'unique piece *Angloiſe* que j'aie jamais lue,

„ Si, pour ne rien valoir, il faut l'expérience,
„ Puiſſe *Juba* périr plongé dans l'ignorance.

Quel homme ſenſé y a-t-il dans l'univers pourſuivit-il, qui ne préférât la conſervation de l'innocence de ſon fils, à l'érudition la plus étendue? Au reſte, il peut s'inſtruire de toutes les ſciences dans des écoles particulieres. Soit dit ſans vanité (car je déteſte l'orgueil) ſachez que je ne m'eſtime inférieur à qui que ce ſoit, *nulli ſecundum*, dans le grand art d'enſeigner la jeuneſſe. Ainſi un enfant peut acquérir autant de ſcience dans la retraite, que dans l'école la plus fréquentée. Et avec tout le reſpect que je vous dois, repartit JOSEPH, autant de vice auſſi; témoins nos mylords & gentilshommes campagnards, qu'on a élevés de la façon du monde la plus retirée, & qui ſont cependant auſſi vicieux que s'ils euſſent été produits dans le grand monde dès leur enfance. Je me ſouviens du tems

que j'étois postillon. Je remarquai alors que les jeunes chevaux se trouvoient vicieux par nature. J'avois beau les corriger. Je crois que c'est à-peu-près de même parmi les hommes, & que si un enfant est pervers & scélérat par tempérament, il n'y a point d'école qui puisse le changer. Au contraire, si par nature il est vertueux, *Londres* même ne pourra le corrompre. D'ailleurs, le chevalier mon maître disoit, que la discipline est meilleure dans les grandes écoles que dans les petites.

Vous parlez avec trop de suffisance, interrompit ADAMS, aussi-bien que votre ancien maître. La discipline, dites-vous ! Quoi ! parce qu'un homme a trente ou quarante enfans par jour à corriger plus que son confrere, il garde une meilleure discipline ! voilà une belle conséquence. Je prétens moi qui vous parle, que si tous les précepteurs, depuis *Chiron* qui a élevé *Achille*, jusqu'aux pédagogues de notre siecle, eussent laissé leur regle & leur méthode par écrit, moi à la tête de six écoliers je garderois une discipline aussi exacte, que le plus fameux d'eux tous. Je ne dis rien, jeune-homme, je ne dis rien; mais si le chevalier *Booby* lui-même eût été élevé plus près de chez lui, sous la conduite de quelqu'un, que je ne veux point nommer, il n'en auroit que mieux valu. Mais son pere

voulut l'initier dans le monde, *Nemo sapit omnibus horis.*

JOSEPH le voyant un peu échauffé, lui demanda bien des excuses, en l'assurant qu'il n'avoit eu aucune intention de lui déplaîre. " Je le crois, mon enfant, lui dit ,, le ministre, je ne suis point fâché contre ,, toi, mais la discipline ,, ... Alors il se mit à nommer tous les pédagogues dont les anciens livres ont conservé la mémoire, se mettant au-dessus d'eux, comme le premier homme du monde pour instruire la jeunesse. A dire le vrai, c'étoit-là son foible; il croyoit un maître d'école le plus grand homme du monde, il se regardoit lui-même comme le plus habile dans cette profession.

M. ADAMS continuoit de parler sur ce sujet, lorsqu'ils se trouverent dans un endroit qui charmoit les yeux & tous les sens. C'étoit une espece d'amphitéâtre formé par une gradation d'arbres, aux piés desquels étoit un beau gazon, terminé par le confluent de trois petites rivieres. La nature y avoit répandu un agrément, que l'art n'auroit imité que foiblement : elle avoit formé en cet endroit un paysage, capable d'inspirer, sans le secours de l'amour, des idées romanesques à des personnes plus avancées en âge que n'étoient JOSEPH & *Fanny*.

Le soleil avoit fourni la moitié de sa car-

riere, quand nos voyageurs arriverent dans ce vallon enchanté. JOSEPH proposa à M. ADAMS de s'y reposer, pour goûter des mets que la libéralité de Madame *Wilson* leur avoit fournis pour leur halte. Le ministre y ayant consenti, ils s'assirent sur l'herbe, & tirerent de leur sac une poule froide & une bouteille de vin, avec quoi ils firent un repas excellent. Je ne dois pas encore omettre une piece d'or qu'ils trouverent dans leur sac. Le bon ministre voulut retourner sur ses pas pour la rendre à M. *Wilson*, s'imaginant qu'on l'avoit mise là par mégarde. Mais JOSEPH eut le bonheur de lui persuader, que M. *Wilson* l'avoit mise exprès pour les défrayer dans le reste de la route, ayant appris de lui-même l'embarras où il s'étoit trouvé dans le tems qu'il rencontra le généreux *Irlandois*. ADAMS dit là-dessus qu'il en étoit charmé pour l'emour de celui qui avoit fait une si bonne action, dont il recueilleroit la récompense dans le ciel. D'ailleurs il se consoloit par l'espérance de le rendre bientôt; parce que le gentilhomme étant dans l'intention de faire un voyage dans la province de *Sommerset*, il avoit promis au ministre de lui rendre une visite à son presbytere. Cette circonstance, qui nous a paru trop frivole pour en faire mention plutôt, se place naturellement ici, afin de flatter ceux qui aiment le caractere de *Wilson* autant que

nous, de la douce espérance de le revoir encore une fois. JOSEPH fit alors un beau discours sur la charité, que le lecteur trouvera dans le chapitre suivant, s'il est disposé à le lire.

CHAPITRE VI.

Réflexions morales de JOSEPH sur la charité. Avanture de la chasse.

« JE me suis souvent étonné, dit JOSEPH, de voir si rarement la charité mise en pratique parmi les hommes; car si la compassion qu'un homme doit naturellement prendre de la misere de son semblable, ne les y excite point, il me semble que leur vanité devroit les y porter. Rien ne peut engager un homme à bâtir une belle maison, à faire emplette de statues & de peintures, que le desir de s'attirer le respect & l'admiration de ceux parmi lesquels il est obligé de vivre. Pourquoi donc ne cherche-t-il pas aussi à se distinguer par sa charité? Car après tout, si quelqu'un relevoit une honnête famille tombée en décadence, ou donnoit dequoi à un négociant pour le rétablir dans ses affaires, ou tiroit un débiteur insolvable des prisons, ou enfin s'il faisoit quelque autre acte de charité semblable, ne

feroit-il pas plus estimé & plus révéré, que celui qui ne dépense que pour satisfaire son orgueil ou sa sensualité ? Non-seulement celui qui profiteroit du bienfait, mais tous ceux encore qui en entendroient parler, respecteroient bien plus celui qui auroit fait une telle action de générosité, que celui qui possede tant de choses magnifiques. Car si nous admirons ces choses, ce sont elles seules qui attirent nos regards, & nullement la personne qui a tant employé d'argent pour se les procurer. Au contraire, c'est l'architecte & le peintre que nous louons seulement, en admirant leurs ouvrages. Pour moi, quand j'étois derriere la chaise de Lady *Booby*, lorsqu'elle étoit à table, j'admirois les peintures magnifiques dont la salle étoit ornée, sans penser ni à son mari ni à elle, qui les avoient achetées à un si haut prix. Ainsi pensoient tous les autres; car j'ai remarqué souvent, que quand quelqu'un demandoit, *de qui sont ces tableaux ?* on ne répondoit jamais par le nom de mon maître, mais par *ceux de Paul Véronese, de Raphaël, du Titien, du Poussin*, qui étoient, à ce que je crois, les noms des peintres. Mais si l'on demandoit, qui est-ce qui a tiré un tel de prison ? qui est-ce qui a rétabli un tel dans son négoce, & habillé ses enfans ? La réponse seroit toute simple. D'ailleurs ces personnages opulens se trompent, s'ils croient s'attirer de l'honneur par

ce moyen. Car je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été avec Lady dans aucun endroit, où elle eût loué la maiſon & les meubles, qu'elle ne s'en moquât enſuite dès qu'elle ſe voyoit libre chez elle, & qu'elle ne critiquât tout ce qu'elle avoit paru admirer. J'ai entendu dire à mes confreres, que leurs maîtres & maîtreſſes en faiſoient de même. Mais à l'égard d'une action qui eſt bonne par elle-même, je défie qui que ce ſoit de la tourner en ridicule ; celui qui l'entreprendroit ſe feroit moquer de lui. Cependant il y a peu de perſonnes qui faſſent du bien aux autres, quoique tous s'accordent à faire l'éloge de ceux qui en font. Il eſt en vérité bien ſingulier, que tout le monde ſe mêle de louer la généroſité & la charité, ſans que perſonne s'empreſſe d'être généreux & charitable. La vertu a mille panégiriſtes, & n'a preſque point de ſectateurs. Tout le monde invective contre le vice, & tout le monde eſt vicieux. J'ignore la raiſon de tout ce que je viens de dire, mais la choſe eſt ainſi ; & tous ceux qui ont fréquenté les grands, comme j'ai fait depuis trois ans, vous diront la même choſe.

Eſt-ce que les grands ſont tous méchans, demanda *Fanny* ? Il y en a parmi eux qui ne le ſont point, répondit JOSEPH, car j'ai entendu quelques-uns des nôtres parler de la charité de leurs maîtres. M. *Pope*,

ce grand poëte, disoit un jour à table chez nous, qu'il y avoit un homme qui demeuroit à *Ross*, & un autre à *Bath*, qui s'appeloit M. M.... j'ai oublié son nom, mais il est tout du long dans son gros livre de vers. Ce gentilhomme a fait bâtir un beau château, que M. *Pope* admire. *On voit*, dit-il, *sa charité de plus loin que son château*, quoiqu'il soit bâti sur le haut d'une montagne; & elle lui fait bien plus d'honneur. Ce fut sa charité qui le fit mettre dans le livre de M. *Pope*, qui assura qu'il y placeroit tous ceux qui le mériteroient. Ainsi, comme il vit toujours avec les grands, s'il y en a quelques-uns de bons, il les connoît, & il les y enrégistrera quelque jour, s'ils le méritent. Mais il n'y a rien ajouté depuis long-tems „.

Le lecteur est peut-être surpris du silence de Mr. ADAMS durant ce discours, qui lui fournissoit tant de matiere pour exercer son éloquence. Mais la vérité est qu'il dormoit depuis que JOSEPH avoit commencé à parler: ce qui ne doit point nous surprendre, puisqu'un homme qui auroit veillé autant que lui, seroit excusable de dormir à une oraison funèbre.

JOSEPH, qui étoit demeuré dans la même attitude, la tête panchée d'un côté, & les yeux fixés à terre, les leva enfin sur Mr. ADAMS, & le voyant profondément endormi, se tourna du côté de *Fanny*. Il la

prit par la main, & commença un badinage des plus innocens, qu'elle n'auroit cependant pas souffert en présence d'aucun témoin. Pendant qu'ils s'amusoient d'une façon si charmante & que le ministre ronfloit, ils entendirent aboyer des chiens courans, & un moment après ils virent un lievre traverser le ruisseau à la nage & venir s'asseoir presqu'à leurs piés, pour éviter les chasseurs. *Fanny* fut enchantée du petit animal, qu'elle auroit volontiers pris dans ses bras, pour le garantir du malheur qui étoit prêt à l'accabler. L'espece la plus raisonnable de la création a de la peine à distinguer ceux qui lui veulent du bien, d'avec ses plus mortels ennemis. A plus forte raison un pauvre lievre est-il excusable d'avoir fui celle qui l'auroit protégé. Dès qu'il la vit, il repassa le ruisseau. Il étoit cependant si épuisé, qu'il tomba trois ou quatre fois en courant. La tendre *Fanny* invectiva contre la barbarie des hommes, qui tourmentent de la sorte une pauvre bête sans défense, seulement pour s'amuser.

Elle n'eut pas le tems de poursuivre ses réflexions, car la meute sortit du bois, avec une suite nombreuse d'animaux carnaciers à deux jambes, montés sur d'autres, qui quoiqu'ils en eussent quatre, ne laissoient pas d'être en cette occasion les plus raisonnables. Les chiens avoient déjà passé le ruis-

ſeau. Cinq hommes à cheval tenterent de les ſuivre. Trois y réuſſirent ; mais les deux autres tomberent de cheval dans l'eau, où leurs compagnons, & même leurs propres chevaux les abandonnerent pour ſuivre la chaſſe, tandis que ces deux infortunés faiſoient de vains efforts pour ſe tirer de l'eau & de la boue où ils étoient enfoncés. JOSEPH en eut pitié, & quittant ſa chere *Fanny* il courut à eux ; il les aida à ſe relever, & à monter ſur les bords du ruiſſeau ; mais ils n'eurent point le tems de le remercier. Ils ſe mirent auſſi-tôt à courir après la chaſſe, en criant à leurs compagnons d'arrêter leurs chevaux. Ce fut inutilement, les autres avoient autre choſe à faire.

Les chiens avoient preſqu'atteint le lievre, qui ne pouvant plus courir ſe traînoit parmi les broſſailles, tout près de *Fanny*. Le pauvre animal tomba ſous la dent cruelle de ſes ennemis, qui le mirent en pieces aux yeux de cette tendre fille. Elle n'avoit pu gagner ſur JOSEPH, qui étoit chaſſeur d'inclination, de faire aucun effort pour ſauver cette innocente victime, qui périſſoit, lui diſoit-il, ſuivant les loix de la chaſſe.

Le lievre fut pris à peu de diſtance d'ADAMS qui ronfloit encore, & les chiens en le déchirant, le traînerent ſi près de lui, qu'en le tirant ça & là, quelqu'un d'eux

prit apparemment ſa robe pour la peau du lievre, & ſe mit à la ſecouer. D'autres en firent autant à ſa perruque, qui étoit attachée avec un mouchoir ; deſorte qu'en la tirant, ils donnerent des ſecouſſes aſſez violentes au pauvre miniſtre, qui plus ſenſible au toucher qu'à l'ouïe ſe réveilla à tems. Alors dégageant ſa tête aux dépens de ſa perruque, qu'il laiſſa à la merci de ces animaux, il ſauta tout droit ſur ſes jambes, les uniques membres qui paroiſſoient en état de le retirer du danger. Un bon tiers de ſa robe reſta au pouvoir de l'ennemi. Pour lui il ſe mit à courir de toutes ſes forces. Mais cette fuite ne doit pas lui être reprochée, le nombre des aſſaillans, le genre du combat, & la ſurpriſe où il s'étoit éveillé, le juſtifient. Et ſi parmi mes lecteurs il ſe trouve quelqu'un d'une ſi grande valeur qu'il ne puiſſe excuſer une pareille fuite, je déclare (mais tout bas, & ſans deſſein d'offenſer les braves de ma nation) qu'il eſt un ignorant, qu'il n'a lu ni *Homere* ni *Virgile*, & qu'il n'a aucune connoiſſance ni d'*Hector* ni de *Turnus*. Il ignore même l'hiſtoire de pluſieurs héros de notre ſiecle, qui, quoique courageux comme des lions, & féroces comme des tigres, ont pris la fuite en certaines occaſions. Si ces perſonnes, dis-je, ſont bleſſées de Mr. ADAMS, elles ſeront au moins contentes de ce que nous allons dire de JOSEPH. Le

maître de la meute venoit d'arriver. Ce Seigneur aimoit le badinage le plus grossier & le plus indécent. Il se mit donc à crier de toute sa force, pour encourager ses chiens à poursuivre le ministre, jurant par tous les diables que c'étoit la plus belle bête qu'il eût chassée de long-tems. Il s'agitoit comme s'il avoit vu fuir devant lui tous les ennemis de la nation. En quoi il fut imité par sa digne compagnie.

Muse, qui présidez aux écrits des biographes de notre siecle, vous qui daignâtes inspirer le célebre *Gulliver*, qui guidâtes avec tant de soin le jugement de votre cher *Mallet*, qui rendîtes son style si net & si fort; vous, qui avez témoigné un si généreux mépris pour la grande *Histoire Romaine* en François, & pour la grande *vie de Cicéron;* vous enfin, qui, sans le secours de la moindre lueur d'érudition, avez forcé *Colly Cibber* de parler *Anglois* dans quelques pages de son livre: venez, muse, aidez moi dans cet instant critique.

JOSEPH voyant le danger où étoit Mr. ADAMS, arracha soudain au Mylord la massue dont son pere l'avoit autrefois armé comme un second *Rodrigue*, pour venger sa querelle. Cette massue étoit le chef-d'œuvre du plus grand artiste de l'*Angleterre* en ce genre. C'est lui qui fait les massues de tous nos petits-maîtres *Anglois*. On dit même qu'il en a fourni la superbe ville de

Paris, mais pour des uſages bien différens. A *Londres* elles ne ſervent que de parure ; ce ſont comme des joncs ou des cannes d'écaille de tortue. A *Paris* elles ſont conſacrées au meurtre, & l'on aſſure que des brigands nocturnes en ont aſſommé les honnêtes-gens : mais la vigilance des magiſtrats en a fait heureuſement paſſer la mode : ce qui ne doit plus effrayer nos *Anglois*, que le ſéjour de cette vaſte & charmante capitale attire dans ſes murs, pour s'y former à la politeſſe, & y puiſer le bon goût & la connoiſſance de tous les beaux-arts qu'on y cultive.

Dès que JOSEPH eut empoigné cette arme formidable, il vola comme le vent au ſecours de ſon ami. Il l'atteignit juſtement au moment qu'*Hector* ſe ſaiſiſſant de ſa robe venoit d'en emporter un des pans. Lecteur, nous aurions bien voulu faire ici une comparaiſon, mais deux raiſons nous en empêchent. Premiérement, parce que rien ne doit interrompre notre récit, qui devroit bien plutôt ſe précipiter dans cet endroit : cependant ſi nous voulions paſſer par deſſus cette conſidération, nous alléguerions bien des exemples pour nous ſervir d'excuſe. Secondement, nous n'en trouvons point d'aſſez juſtes, d'aſſez expreſſives, pour l'objet qu'il s'agit de peindre. Où prendrions-nous une comparaiſon naturelle, pour donner une idée parfaite du courage, de l'ardeur, de la force,

de l'agilité de notre héros ? Que ceux qui veulent peindre des lions, des léopards, ou des guerriers plus redoutables encore que ces animaux, relevent déformais leur peinture, par la comparaifon qu'ils en feront avec JOSEPH, qui eft lui-même au-deffus de toute comparaifon.

Hector tenoit la robe du miniftre, & arrêtoit fa courfe. Ce que voyant JOSEPH, il leva fa maffue, & lui déchargea un fi terrible coup fur la tête, que le chien tomba tout étourdi à fes piés. *Soliman* & *Spadille* fe faifirent alors du fur-tout, & l'auroient mis en pieces, fi JOSEPH n'avoit appliqué un coup fur le dos de *Soliman*, qui lui fit lâcher prife, & fuir en hurlant à pleine gorge. *Spadille*, le meilleur chien qui ait jamais battu la plaine, *Spadille* qui n'a jamais donné à faux, *Spadille* les délices de fon maître & l'exemple de la meute, fuccombe fous le bras de l'invincible JOSEPH. *Miro*, *Briffo* & *Tonnerre* ont le même fort. Alors l'indomptable *diamant* s'élance fur JOSEPH, & le mord à la jambe : il étoit d'une race invincible dreffée au combat, & avoit lui-même fait fouvent reculer les plus fiers taureaux. Ici *Diamant* reconnoît un vainqueur pour la premiere fois, c'étoit fait de lui, fi *Diane* elle-même, transformée en piqueur, n'eût fauvé fon favori.

A la fin le miniftre tourna la tête, & s'efcrima heureufement avec fon bâton de

pommier ſauvage, dont pluſieurs chiens ſentirent le poids. Mais *Céſar*, l'indomptable *Céſar*, s'élança ſur lui avec tant de force, qu'il le jetta par terre, mais JOSEPH qui ſurvint à l'inſtant, attaqua l'ennemi avec tant de vigueur & de courage, que le grand *Céſar* prit la fuite.

Le combat s'échauffoit, le ſang couloit, & la terre étoit jonchée de corps, ſinon morts, au moins eſtropiés, quand le piqueur éleva ſa voix pour rappeler ſes chiens.

Juſqu'ici ma muſe a ſoutenu la dignité d'un récit, qu'aucun poëte, hiſtorien, ou orateur juſqu'à moi n'a jamais entrepris, ce genre de combat leur étant inconnu. La muſe a fait ſon devoir, il eſt tems qu'elle reprenne haleine, & nous notre ſtyle ordinaire, pour pourſuivre notre hiſtoire.

Le mylord & ſes compagnons, qui d'abord s'étoient forts divertis de la fuite d'ADAMS, & de l'intrépidité de JOSEPH, & qui y avoient pris plus de plaiſir qu'à aucune autre choſe, ou qu'à aucun combat de coqs qu'ils euſſent vus, commencerent enfin à trembler pour les chiens. Il aſſembla donc ſes amis autour de lui pour lui ſervir d'eſcorte, & piqua des deux juſqu'à ce qu'il eût joint les combattans. Alors d'un ton de maître, il demanda à JOSEPH, qui l'avoit rendu aſſez inſolent pour maltraiter ſes

chiens à sa vue? JOSEPH lui répondit avec respect, mais d'une voix assurée, que ses chiens ayant attaqué son ami, il le défendroit au péril de sa vie contre la meute du plus grand seigneur du royaume, & qu'il périroit plutôt que de le voir maltraiter par quelque homme ou bête que ce pût être. A ces mots lui & JOSEPH manierent leurs armes, en signe de défi. Mais mylord & sa suite jugerent à propos de délibérer entr'eux avant que de se mettre en devoir de venger leurs quadrupedes alliés.

Dans l'instant qu'ils commençoient leur conseil de guerre, *Fanny*, qui méprisoit son propre péril à la vue du danger auquel elle croyoit JOSEPH exposé, les vint joindre. Mylord & sa suite furent si surpris à la vue de tant de charmes, qu'ils oublierent tous leurs projets de vengeance, pour ne songer qu'à elle. Tous leurs sens, à l'exception de celui de la vue, demeurerent suspendus. Ils étoient comme abîmés dans une extase d'admiration. Il n'y eut que le piqueur d'insensible à ses attraits, étant tout occupé à rappeler ses chiens à la vie; en quoi il réussit si bien, que deux seulement d'un ordre inférieur resterent sur le champ de bataille. « Nous voilà quites à bon marché, » s'écria-t-il: pour moi je ne blâme point » ces Messieurs: & pourquoi, diable! My- » lord s'avise-t-il de vouloir apprendre à

» ses chiens à chasser des Chrétiens ? c'est
» le moyen de les gâter ».

Mylord étant consolé du mal de ses chiens, peut-être par l'idée qu'il avoit en tête de s'en venger d'une façon à laquelle on ne s'attendoit pas, s'approcha d'ADAMS, & lui dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui s'étoit passé : il l'assura qu'il avoit fait tous ses efforts pour l'empêcher, dès qu'il eut appris le caractere dont il étoit revêtu. Ensuite il loua beaucoup le domestique, (prenant JOSEPH pour le valet du Ministre) de son affection & de sa bravoure ; & il conclut en priant Mr. ADAMS de venir dîner chez lui avec la jeune Demoiselle. ADAMS s'en défendit ; mais Mylord le pressa avec tant de politesse & de vivacité, qu'il fut enfin contraint d'accepter l'invitation. Il remit sa perruque & son chapeau, (ses autres dépouilles ayant été ramassées par JOSEPH) & suivit la troupe, qui marcha à pas lents jusqu'au château de Mylord qui n'étoit pas éloigné.

Durant le chemin ils se mirent à vanter les agrémens de l'aimable *Fanny*. Le lecteur m'excusera, si je ne lui rends point compte de tout ce qui se dit là-dessus, ni des badinages qu'ADAMS essuya en même tems. Quelques-uns dirent que jamais taureau ne s'étoit mieux présenté au combat, avec bien d'autres plaisanteries d'une pareille

délicateſſe, au grand contentement de Mylord, & de ſes imbécilles compagnons.

CHAPITRE VII.

Mauvaiſes plaiſanteries de Mylord & de ſa compagnie.

ILS arriverent au château dans le moment que le cuiſinier commençoit à s'impatienter. Alors une petite diſpute s'éleva au ſujet de *Fanny*, que Mylord, qui étoit garçon, vouloit faire manger à ſa table ; ce qu'elle refuſa abſolument. Le Miniſtre déclara auſſi qu'il ne vouloit pas ſouffrir qu'elle fût ſéparée de JOSEPH ; deſorte qu'elle s'en fut à la cuiſine avec lui, où les domeſtiques eurent ordre de le bien enivrer, pendant que Mylord ſe propoſoit de faire la même choſe à l'égard du Miniſtre; moyenant quoi il eſpéroit trouver le moyen d'exécuter un deſſein, que la vue de *Fanny* lui avoit inſpiré.

Il eſt néceſſaire de développer ici le caractere de Mylord & de ſes courtiſans, avant que de pouſſer plus loin notre narration. Il étoit très-riche, & âgé d'environ quarante ans: il avoit été élevé chez lui, ſous les yeux de ſa mere, & d'un précepteur, qui avoit reçu avec l'inveſtiture de ſa charge

la défenſe très-abſolue de le jamais corriger, ni de le gêner aucunement ſur ſes études; deſorte qu'il n'apprit preſque rien. Il ſe livra à la chaſſe dès ſa quinzieme année, ſa mere ayant eu la complaiſance de lui fournir tout ce qu'il falloit pour ſon équipage. Son Précepteur, qui ſe faiſoit un devoir de gagner l'amitié de ſon éleve, dans l'eſpérance de trouver un établiſſement par ce moyen, ſe rendit ſon émule dans tous ſes exercices, & ſon compagnon dans ſes débauches de vin, qu'il commença de fort bonne heure. Sa mere le voyant parvenu à l'âge de vingt ans, commença à craindre d'avoir manqué à ſon devoir dans l'éducation de ſon fils; elle s'imagina y ſuppléer en engageant Mylord à prendre un parti, qui ſelon elle devoit réparer tout le tems qu'il avoit perdu. Ce fut ce qu'on appelle vulgairement, voyager. Elle obtint ſon conſentement, à l'aide du précepteur, qui fut nommé pour lui ſervir de gouverneur. Dans trois ans il fit le tour de l'*Europe*, & revint à la fin avec un équipage à la *Françoiſe*, & une centaine de phraſes de la langue de chaque pays qu'il avoit traverſés, & une ample proviſion de vices étrangers, & de mépris pour ſon pays natal, ſur-tout pour le peu de façons qui nous reſtent des manieres ſimples, & de la probité de nos ancêtres. Sa mere s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Maître enfin de ſon bien & de ſes

actions, il s'appliqua à figurer dans le Parlement, où il paſſoit pour un homme accompli. Mais ce qui le diſtingua de tous ſes pareils, fut un goût décidé pour tout ce qu'il y a de ridicule, d'odieux, & de déteſté parmi les hommes; deſorte qu'il ne choiſiſſoit jamais pour ſon ami, que celui qui étoit l'objet du mépris des ſociétés. Quand il faiſoit quelqu'une de ces belles acquiſitions, il prenoit plaiſir à l'engager dans mille extravagances. Leur chef-d'œuvre étoit de tourner en ridicule les perſonnes les plus reſpectables. Ceux de cette eſpece que Mylord avoit alors à ſa ſuite, étoient un vieux caporal qui ſe diſoit officier reformé, un vil comédien, un poëte plus decrié pour ſon caractere que pour ſes vers, un empirique, un muſicien chaſſé de l'opéra, & un vieux maître à danſer *Allemand.*

On eut bientôt ſervi. Tandis que M. ADAMS diſoit le *Bénédicite*, le capitaine profita de l'occaſion pour lui retirer ſa chaiſe, deſorte qu'il tomba par terre en voulant s'aſſeoir. Voilà le premier tour d'eſprit. Le ſecond fut une digne invention du poëte, qui tandis qu'ADAMS ſaluoit reſpectueuſement Mylord, lui verſa une aſſiette de ſoupe dans ſes culottes. Il eſt vrai qu'il en fit de grandes excuſes, prétendant l'avoir fait par mégarde; ce qui joint aux réponſes douces & naïves du Miniſtre, donna un grand relief à l'auteur d'un jeu ſi ſpirituel. La troi-

ſieme plaiſanterie ſe fit par l'entremiſe d'un laquais, qui par ordre de mylord mêla de l'eſprit de genievre dans la biere qu'il préſenta à Mr. ADAMS, qui ne ſe laſſoit point d'exagérer la bonté de ce breuvage, au grand contentement de la compagnie. Ce bon miniſtre, de qui nous avons appris ces circonſtances, ne pouvoit ſe rappeler pluſieurs autres tours qu'on lui joua, & dont il fut long-tems la dupe. La bonté de ſon cœur ne lui permit de s'appercevoir de la malice de cette troupe extravagante, qu'à force de répétitions. Ainſi, ſans le ſecours d'un des domeſtiques qui ſervoit alors chez mylord, nous ſerions contraints de laiſſer cette narration très-imparfaite. Il ſe paſſa ſans doute bien d'autres événemens dignes de remarque avant la fin du repas, mais ils ne ſont point venus à ma connoiſſance.

Lorſque la nape fut levée, le poëte ſe mit à reciter un impromptu de ſa façon, & à la fin de ſon dernier vers il arracha la perruque du comédien; ce qui fut applaudi de tout l'auditoire. Le comédien, au lieu de lui rendre le change, ſe mit à étaler ſa ſcience, en répétant des morceaux de comédie qu'il accommodoit au ſujet, quand les traits ne paroiſſoient point aſſez piquans contre le clergé: car c'étoit ſur cela qu'il vouloit briller, à cauſe du miniſtre; & il y réuſſit tellement, qu'il ſe vit applaudi ce jour-là pour la premiere fois de ſa vie. Le

maître à danser se mit sur les rangs à son tour, & dit au ministre: *Fou l'être un homme pien fait par la dancire; je fois à fotre marchire que fous havre pris d'un pien grand maître. C'est fort icholie qualité pour un ministre, de pien dancre.* Il conclut son compliment en le priant de danser un menuet avec lui, ajoutant que sa robe tiendroit lieu de cotillon. Et sans attendre sa réponse, il tira une paire de gands jadis blancs de sa poche, pendant que le musicien accordoit son violon, & que la compagnie offroit de parier qu'ADAMS dansoit mieux que le maître. Mais sa modestie lui fit refuser la gageure, sous prétexte qu'il se tenoit pour vaincu, n'ayant jamais vu un homme, disoit-il, qui avoit l'air plus à la danse. Il s'avança ensuite pour le prendre par la main. Mais ADAMS la retira brusquement: & fermant le poing, il lui conseilla bien sérieusement de ne pas porter la raillerie si loin. A cette vue le maître à danser prit le parti de la retraite & recula assez loin, étudiant les mouvemens du ministre, qui tenoit les yeux fixés sur lui, pour épier le moment de le saisir au collet: ce que l'autre ayant apperçu, n'eut garde de l'approcher. Pendant cette scene muette, le capitaine trouva l'occasion d'attacher à la robe du pauvre ADAMS une petite fusée, & d'y mettre le feu: ce qui le surprit étrangement, n'ayant jamais vu de ces sortes de tours. Il crut qu'il

qu'il alloit ſauter tout de bon, & fit un bond de ſa chaiſe au milieu de la ſalle, où il ſauta ça & là comme un chevreau: ce qui cauſa un épanouïſſement de rate à tous les conviés, qui jurerent qu'il danſoit dans la perfection. Dès que la fuſée eut fait ſon effet, ADAMS ſe rapprocha de la table, où il ſe tint dans la poſture d'un homme qui ſe préparoit à haranguer. Ils s'écrierent tous: Ecoutons, écoutons. Ayant ainſi obtenu la permiſſion de parler, il commença de la ſorte, en adreſſant ſon diſcours au maître de la maiſon.

« Mylord, je ſuis fâché de voir qu'un homme à qui la providence a donné tant de richeſſes, & qu'elle a comblé de tant de faveurs, en faſſe un ſi mauvais uſage; car quoique je ne puiſſe vous accuſer de m'avoir inſulté vous-même, vous avez cependant pris plaiſir aux affronts qu'on m'a faits, ou pour mieux dire, qu'on a faits à vous-même. Vous m'avez convié, & par les loix de l'hoſpitalité votre protection m'eſt due. Un de ces Meſſieurs a jugé à propos d'exercer ſa veine poëtique à mes dépens. Tout ce que j'ai à dire là-deſſus, eſt que j'aime mieux être le ſujet, que l'auteur de ces vers. Il me mépriſe comme miniſtre; je ne crois pas que mon ordre ſoit mépriſable, ni moi non plus, puiſque je ne le déshonore point. Je ſuis pauvre, il eſt vrai; mais la pauvreté n'eſt point une tache, la

richesse l'est bien plus souvent. Un autre a récité quelques morceaux comiques où l'Ordre Ecclésiastique en général est insulté. Des pieces de théâtre de cette nature sont l'opprobre du gouvernement qui les souffre; & la nation qui les voit représenter, sera maudite. Pour les autres qu'ils fassent réflexion sur la façon dont ils ont traité un homme de mon âge & de mon caractere; & je crois qu'ils s'en repentiront. Vous m'avez trouvé, mylord, avec deux de mes paroissiens. Je ne prétens point parler de l'attaque de vos chiens: soit que l'insolence de votre piqueur y ait donné lieu, soit que le hasard seul y ait eu part, je l'ai oubliée. La pauvreté apparente où vous me voyez, vous a fait croire sans doute que votre invitation étoit une charité que vous me faisiez. Cependant nous avons sans vanité dequoi nous nourrir. (A ces mots il tira la demi-guinée qu'il avoit trouvée dans le panier, ensuite il continua son discours.) Vous m'avez fait asseoir à votre table, mylord; honneur que je n'ai aucunement ambitionné; mais quand je m'y suis placé par votre ordre, j'ai eu pour vous tout le respect qui vous est dû; ou si j'y ai manqué, ma volonté n'a eu aucune part à ma faute. Ainsi il est impossible que j'aie pu mériter tant d'insultes. Si on les a faites à mon ordre ou à ma pauvreté, (vous voyez pourtant que je ne suis point dans la misere,) la honte ne

rejaillit point sur moi ; & je prie le Seigneur de détourner de dessus votre tête la punition du grand péché que vous avez commis.,,

Un battement de mains suivit la conclusion de son discours. Quand le bruit fut cessé, mylord lui dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui s'étoit passé, à quoi il n'avoit eu aucune part. « Les vers, dit-il, comme » vous l'avez très-bien remarqué, sont si » mauvais, qu'il vous est facile d'y répon- » dre. Et pour la fusée, c'est une imperti- » nence du maître à danser, qui mériteroit » d'être assommé : & si vous jugez à propos » de vous battre contre lui, loin de me faire » aucune peine, je vous en saurai bon gré. » ADAMS lui répondit, que ce n'étoit point » à lui à le punir. Cependant, ajouta-t-il, » celui que vous venez de nommer, my- » lord, n'est point l'auteur de cette indigne » poliçonnerie ; je répons de son innocen- » ce, car j'avois les yeux sur lui dans le » tems qu'on l'a faite. Je pardonne au cou- » pable, & je lui souhaite plus de bon sens » & d'humanité.

Le capitaine en fronçant le sourcil, lui demanda d'un ton brutal. ,, Est-ce à moi ,, que votre discours s'adresse ? Dieu me ,, damne, j'ai autant d'humanité qu'un autre, ,, & si quelqu'un en doute, je lui couperai ,, la gorge, pour en convaincre la compa- ,, gnie. " (ADAMS répondit en souriant, qu'il avoit dit vrai par hasard.) ,, Si vous

„ n'étiez pas miniſtre, je vous ferois venir à „ une explication, mais votre ſoutane vous „ protege. Morbleu ! ſi un homme qui „ porte une épée m'en avoit dit autant, je „ lui aurois déjà arraché l'ame. Si vous „ vous aviſiez de me toucher, repartit „ ADAMS, ma ſoutane ne vous ſerviroit „ de rien. " Alors fermant ſon poing, il „ déclara hautement qu'il avoit mis à la raiſon bien d'autres gens que lui. Mylord fit tous ſes efforts pour les mettre aux mains, mais il perdit ſes peines. Le capitaine ſe contenta de dire qu'il étoit bien heureux d'être miniſtre; & buvant enſuite une raſade à la proſpérité de l'égliſe, il mit fin à la diſpute.

Le médecin, qui ſembloit le plus modéré, étoit le plus méchant d'eux tous. Il commença en ce moment une harangue, où il ſe mit à louer le diſcours du miniſtre, en blâmant très-fort ceux qui l'avoient inſulté; il fit l'éloge de la pauvreté apoſtolique, & conclut en recommandant à ADAMS de pardonner généreuſement à tous les coupables. M. ADAMS répondit, que tout étoit déjà pardonné, & dans le même inſtant il ſe verſa un grand verre de biere, ſa liqueur favorite, & but à la ſanté de la compagnie. Lui, le poëte & le capitaine, ſe donnerent mutuellement la main. Enſuite il remercia reſpectueuſement le médecin des égards qu'il lui avoit témoignés durant

toute la ſcene ; car il n'avoit pas ſourcillé, ſe contentant de rire intérieurement. Le grâve docteur *Galénique* continua de diſcourir contre les airs évaporés & les propos inutiles, diſant qu'il y avoit des plaiſirs proportionnés à tous les âges & à tous les caracteres, depuis le hochet juſqu'à la ſphere, depuis les châteaux de cartes juſqu'aux diſſections anatomiques, depuis les marionnettes juſqu'à la tragédie. » Les „ hommes, dit-il, ne ſe font jamais mieux „ connoître, que dans le choix de leurs „ amuſemens. Quand nous voyons un „ enfant mépriſer les toupies, les ſabots, „ les volans & autres fadaiſes, dont la plu- „ part s'occupent avec tant de plaiſir, pour „ s'appliquer à la lecture ou aux exercices „ des hommes faits, nous en concevons „ une haute idée. De même ſi nous voyons „ un homme parvenu à un certain âge s'a- „ muſer aux jeux de l'enfance, nous „ ne pouvons que le mépriſer. «

ADAMS loua beaucoup les réflexions du médecin, & ajouta que rien ne le ſurprenoit tant que de voir dans des auteurs dignes de foi, que *Scipion*, *Lélius*, & pluſieurs autres grands hommes, perdoient des heures entieres dans des amuſemens puériles. » J'ai chez moi, reprit le docteur, un „ manuſcrit grec, qui parle des divertiſſe- „ mens de *Socrate*. " Que je vous ſerois obligé, s'écria ADAMS, ſi vous aviez la

bonté de me le prêter ! „ Je vous l'enverrai, reprit le médecin ; je crois même que je me rappelle un passe-tems qui étoit de l'invention de ce sage philosophe, & qu'il aimoit plus qu'aucun autre. Il faisoit élever un trône, où étoient un roi & une reine avec leurs gardes & leur cour autour d'eux. Alors on introduisoit un ambassadeur : c'étoit le rôle de *Socrate* lui-même. Quand on l'avoit conduit aux piés du roi, il lui faisoit une harangue, remplie de beaux sentimens de vertu & de morale. Dès qu'il avoit fini, on le plaçoit sur le trône entre le roi & la reine, qui lui faisoient des présens dignes de la majesté royale. Voilà, je crois, le principal rôle. Peut-être ai-je oublié quelques bagatelles, car il y a bien du tems que je l'ai lu. „ Ce divertissement, dit ADAMS, étoit digne de ce célebre philosophe. Je voudrois que les grands de nos jours eussent quelque chose de semblable, pour leur tenir lieu de cartes & de dés, & de cent autres puérilités qui consument leur tems. La morale chrétienne, ajouta-t-il, fournit pour ces harangues une matiere bien plus sublime, qu'aucune de celles dont *Socrate* eût pu faire choix. «

Mylord se récria sur la justesse de cette remarque, & dit qu'il vouloit se donner ce plaisir la même soirée. Le docteur lui représenta qu'il n'y avoit aucun d'entr'eux, qui fût capable de faire une harangue sur

le champ. » Ainsi, dit-il, on ne peut faire „ la cérémonie qu'après que quelqu'un en „ aura composé & appris une par cœur ; à „ moins, continua-t-il, que M. le ministre „ n'ait quelque sermon sur lui. En avez-„ vous monsieur ? Oui, j'en ai un, répon-„ dit le bon ADAMS ; je ne voyage jamais „ sans cela, crainte d'accident. " Le docteur qui jouoit son rôle d'un sérieux capable de tromper un homme bien plus habile, l'engagea aisément à faire l'ambassadeur. ADAMS ne pouvoit rien refuser à son digne ami, car c'étoit ainsi qu'il nommoit le docteur. Ainsi Mylord ordonna que le trône fût élevé ; & à la fin de leur seconde bouteille, on vint lui annoncer que tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le lecteur sera peut-être surpris de l'habileté des domestiques, jusqu'à ce qu'il sache que le trône n'étoit autre chose qu'un grand tapis, étendu sur deux tabourets assez éloignés l'un de l'autre, pour qu'une grande cuve d'eau fût placée entre deux, sans qu'on pût s'en appercevoir. Le roi & la reine, c'est-à-dire, Mylord & le capitaine, se placerent sur les tabourets, ensuite le poëte & le docteur conduisirent l'ambassadeur aux piés de leurs majestés. Dès que son excellence eut lu son sermon jusqu'au bout, on le mena à sa place, où il ne fut assis qu'un instant. Car le roi & la reine se leverent aussitôt, & le tapis n'étant soutenu

que par leur poids, s'enfonça dès qu'ils furent levés, & plongea M. l'ambaſſadeur dans l'eau jusqu'au cou. Le capitaine s'échappa heureuſement. Mais le Mylord ayant deſcendu trop lentement, ADAMS l'empoigna & le tira dans la cuve; ce qui réjouït beaucoup les ſpectateurs, ſans qu'ils oſaſſent le témoigner. Quand il eut tourné & retourné Mylord tant qu'il voulut dans l'eau, il ſortit de ſon bain, dans l'intention d'en faire autant au docteur. Mais il s'étoit prudemment eſquivé.

ADAMS ne perdit point de tems; il prit ſon bâton, & alla retrouver ſes compagnons de voyage. Enſuite il déclara qu'il ne demeureroit pas plus longtems dans une maiſon comme celle-là, & partit ſans prendre congé de Mylord, dont il s'étoit vengé au-delà de ſes ſouhaits; parce que ce ſeigneur ayant négligé de ſe faire ſécher, eut un gros rhume qui penſa lui couter la vie.

CHAPITRE VIII.

Entretien de M. ADAMS *avec un prêtre Romain, sur la vanité des richesses.*

ADAMS & JOSEPH, outrés de colere de ce qui étoit arrivé dans ce château, en sortirent la massue à la main, & emmenerent *Fanny* avec eux, malgré les menaces & les prieres des domestiques, qui mirent tout, hors la force, en usage pour les retenir. Nos voyageurs marcherent très-vite, non dans l'appréhension d'être poursuivis, mais pour réchauffer M. ADAMS, & de peur qu'il ne s'enrhumât. Mylord, qui avoit bien instruit ses laquais sur ce qu'il souhaitoit d'eux à l'égard de *Fanny*, n'avoit aucune crainte qu'elle pût lui échapper. Ayant donc appris que l'oiseau s'étoit envolé de sa cage, il s'emporta jusqu'à la fureur, & fit prendre différens chemins à ses gens pour la suivre & la ramener, leur déclarant que s'ils ne le faisoient, il leur défendoit de reparoître devant lui. Le poëte, le comédien & le capitaine promirent & entreprirent de la retrouver. Le médecin & le maître à danser resterent auprès de Mylord.

La nuit étoit extraordinairement noire, quand nos voyageurs s'étoient mis en che-

min. Cependant ils marcherent ſi bien, qu'en peu d'heures ils arriverent à une hôtellerie, éloignée de ſept milles du château, où ils réſolurent de paſſer la nuit. Cette maiſon, qu'on auroit pu appeler un cabaret borgne, ſi l'enſeigne ne l'avoit annoncée hôtellerie, ne fourniſſoit rien que du pain, du fromage & de la biere; dont ils firent cependant un fort bon repas, car la faim eſt un cuiſinier *François*.

Ce repas frugal étant fini, Mr. ADAMS déclara que cette nourriture ſimple lui avoit fait plus de bien, que le ſuperbe diner du château de mylord. Enſuite il fit voir la folie du genre humain, qui ſacrifie juſqu'à l'eſpérance du bonheur éternel à la folle ambition de s'enrichir, tandis que ſi peu de choſe eſt néceſſaire à l'homme pour le ſuſtenter & le vêtir. „ Vous avez raiſon, Monſieur, répondit un homme qui étoit auprès du feu, & qui étoit voyageur auſſi-bien qu'ADAMS. Je ſuis étonné auſſi-bien que vous, de voir le genre-humain ſi attaché à l'argent; puiſque chaque jour l'expérience nous fait voir que les richeſſes ne peuvent nous procurer de ſatisfaction. Que peuvent-elles nous donner qui ſoit vraiment déſirable? Peuvent-elles rendre la difformité aimable, donner de la force au foible, ou de la ſanté au malade? Si les richeſſes avoient ce pouvoir, on ne verroit pas tant de viſages laids, ni tant d'hom-

mes mal faits parmi les grands. On ne verroit pas tant de cadavres traînés dans des équipages superbes. Tout l'or du *Pérou* ne peut transformer la laideur, jusqu'à lui donner les agrémens de cette aimable fille que j'ai devant les yeux. (En disant ces mots, il regardoit *Fanny*.) Il n'est point de fard qui puisse opérer un tel miracle. Quelle drogue assez efficace pourroit-on acheter, pour rendre à la caducité la vigueur dont jouit ce jeune-homme ? Les richesses nous accablent de soins, au-lieu de nous procurer du repos; elles nous attirent l'envie, & non la bienveillance. Peuvent-elles prolonger la vie de celui qui les possede ou même lui assurer la continuation de leur séjour dans ses coffres ? De quelle valeur sont-elles donc, puisqu'elles ne peuvent ni nous embellir, ni nous fortifier le corps, ni adoucir les amertumes de notre vie ? Pour l'esprit, elles lui sont plus nuisibles qu'utiles, puisqu'elles nous rendent vains & orgueilleux, & nous endurcissent le cœur. "

Donnez-moi la main, frere, s'écria ADAMS, vous êtes sans doute un ecclésiastique. " Non, répondit l'autre, qui étoit un prêtre de l'Eglise Romaine. Ceux qui suivent nos loix, ne s'étonneront point de ce désaveu. „ Soyez ce qu'il vous plaîra, poursuivit le ministre, vous venez d'exprimer les sentimens de mon cœur. Je suis

aſſuré que j'ai prêché plus de vingt fois tout ce que vous venez de dire ; car il m'a toujours paru plus aiſé pour un cable de paſſer par un trou d'éguille, que pour un riche d'entrer dans le ciel. Je dis un *cable*, parce que c'eſt le mot du texte, que nous avons mal rendu par celui de *chameau.* Votre propoſition, répondit le Romain, vous ſera accordée par tous les Théologiens, comme une vérité inconteſtable, & en même tems bien déplorable. Mais comme un bien qu'on n'enviſage que de loin, tout infini qu'il eſt, ne nous touche que foiblement, le plus grand ſervice qu'on pourroit rendre au genre-humain, (& je crois la choſe très-poſſible) feroit de le convaincre que les biens de ce monde même ne peuvent s'acquérir par les richeſſes. Cette doctrine, ſelon moi, ne peut être contredite : car elle eſt non ſeulement métaphyſiquement vraie, mais encore capable d'être démontrée mathématiquement. J'en ſuis en mon particulier ſi fortement convaincu, que je mépriſe ſouverainement les biens du monde. " ADAMS lui répondit par un très-long diſcours tiſſu de citations de tous les auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, & auxquels nous renvoyons le lecteur curieux.

Quand l'*Anglican* eut fini, le *Romain* recommença, & pourſuivit avec zele un diſcours, qu'il termina en priant Mr. ADAMS

de lui prêter dix-huit sols pour payer son écot, l'assurant que faute de le rembourser en espéces, il le feroit en prieres. Le bon ADAMS lui dit que dix-huit sols étoient trop peu pour le voyage qu'il alloit faire, & qu'il partageroit une demie guinée avec lui. En même tems il se mit en devoir de lui tenir parole : mais il eut beau chercher dans toutes ses poches, il n'y trouva rien; car la bonne compagnie avec qui il avoit diné, pour couronner le badinage, lui avoit dérobé un trésor qu'il leur avoit imprudemment montré avec une espece d'ostentation.

„ Je suis ruiné, dit ADAMS, je l'ai perdu assurément. Monsieur, comme je suis Chrétien, j'avois une demi guinée toute entiere dans ma poche ce matin, & à présent je n'ai pas un sol. Assurément le démon me l'a dérobée. Il n'est pas nécessaire, Monsieur, répondit le prêtre romain, de chercher une défaite; si vous n'avez pas envie de me prêter, je suis content. „ Je vous assure, mon cher Monsieur, s'écria ADAMS, que si j'avois sur moi une somme immense, dix pieces même, je les donnerois pour tirer un Chrétien de peine. Je suis plus mortifié de cet accident par rapport à vous que par rapport à moi même. Peut-on être plus malheureux? Parce que je n'ai point d'argent, on croit que je ne suis point Chrétien. » C'est moi qui

ſuis le plus malheureux, répondit l'autre, ſi vous êtes auſſi généreux que vous le dites. Un écu m'auroit conduit commodément juſqu'à mon gîte, qui n'eſt qu'à vingt milles d'ici, & où l'abondance m'attend. Je vous aſſure que je ne ſuis point accoutumé à voyager ainſi, mais je ne fais que d'arriver des pays d'outremer. Une tempête nous a forcés de jetter nos bagages dans la mer. Je me flate que l'hôte me fera crédit. Cependant je n'aime point à faire voir ma miſere à ces ſortes de gens, parce qu'ils ne mettent gueres de diſtinction entre un coquin & un pauvre. "

Il crut qu'il ſe tireroit mieux d'affaire en parlant tout de ſuite à l'hôte, étant réſolu de partir ſans délai malgré les ténebres. Il le fit donc appeler, & lui expoſa ſa ſituation. » Hélas, Monſieur, dit l'hôte, en ſe gratant » la tête, s'il eſt vrai que vous êtes ſans ſol » ni maille, il faut bien que je vous faſſe » crédit. J'aimerois pourtant mieux de l'ar» gent comptant, que la parole d'un duc. » Mais comme vous avez l'air d'un honnête» homme, je me fie à vous. "

Dès que le prêtre eut le dos tourné, l'hôte déclara que s'il l'avoit ſoupçonné d'être ſans argent, il ne lui auroit jamais tiré une goute de biere. » Je ne compte plus de le revoir, » ajouta-t-il; je croyois, de la façon dont » il parloit des richeſſes, qu'il avoit cent » guinées dans ſa poche. " ADAMS le reprit

de ses mauvais soupçons, qu'il lui dit être indignes d'un Chrétien. Ensuite, sans penser à la perte qu'il avoit faite, & sans considérer l'embarras où il se trouveroit lui-même le lendemain, il se coucha dans un mauvais lit, comme ses compagnons avoient fait quelques heures auparavant. Cependant la lassitude & la santé les firent mieux dormir, que bien d'autres sur le duvet & entre des rideaux de velours.

CHAPITRE IX.

Qui contient des Aventures sanglantes.

LE point du jour approchoit, quand le souvenir de sa chere *Fanny* réveilla JOSEPH. Tandis qu'il y rêvoit avec plaisir, on vint frapper à la porte du cabaret. Il se leva & ouvrit sa fenêtre pour demander qui c'étoit. Les personnes qui étoient en-bas, lui demanderent à leur tour s'il n'y avoit point d'étrangers dans la maison. Un autre de la bande ajouta à cette question, en s'informant s'il n'avoit point vu une jeune fille accompagnée de deux hommes. JOSEPH ne reconnut point la voix de ceux qui lui parloient. Cependant il commença à soupçonner que c'étoit à *Fanny* qu'on en vouloit, parce qu'un des domestiques du château lui

en avoit assez dit pour le faire tenir sur ses gardes. Ainsi il répondit que non. Un des valets qui connoissoit l'hôte, l'appela par son nom, & lui fit la même question, à laquelle celui-ci répondit, Oui. » Hà hà, » dit le valet, nous les tenons donc: allons, » Mr. l'hôte, ouvrez-nous la porte. "

Fanny, qui s'étoit aussi réveillée, entendant ce qui se disoit, s'habilla à la hâte, & s'en fut joindre JOSEPH, comme il achevoit sa toilette. Il l'embrassa tendrement, en la priant de ne rien craindre, puisqu'il étoit résolu de mourir en la défendant. „ Est-ce-là » le moyen, dit-elle, de me rassurer, que » de me dire que vous allez m'exposer à » perdre ce que j'ai de plus cher au mon- » de? " JOSEPH lui baisa respectueusement la main, en lui disant que la circonstance lui étoit bien favorable, puisqu'elle lui avoit attiré de sa part une déclaration, dont jusques-là elle n'avoit pas daigné l'honorer. En même tems il éveilla Mr. ADAMS, qui dormoit toujours malgré le bruit. Mais dès qu'il fut instruit du danger qui les menaçoit, sans faire attention que *Fanny* étoit dans la chambre, il sauta en bas du lit, & força cette modeste fille à tourner le dos.

Le ministre étant vêtu entierement, à l'exception de ses culottes qu'il oublia de mettre, & dont le défaut se trouvoit réparé par la longueur de ses vêtemens, il aida JOSEPH à baricader la porte, où nous les

laisserons en sentinelle pout voir ce qu'on faisoit en bas. La porte étant ouverte, le Capitaine, le Poëte, & le comédien, suivis de trois des laquais de Mylord, entrerent dans la maison, où ils dirent à l'hôte que deux hommes avoient enlevé une fille du château, & lui demanderent où elle étoit couchée. L'hôte qui les crut sur leur parole, les mena jusqu'à la porte de la chambre où *Fanny* avoit passé la nuit, & les y laissa. Le Capitaine & le poëte disputerent à qui entreroit le premier : le plus alerte l'emporta : ce fut le poëte, qui chercha sous le lit, dans les armoires, & jusques dans la cheminée, mais inutilement. Ils s'informerent où les hommes étoient couchés, & s'approcherent de la porte. Alors JOSEPH leur cria de se retirer, ou qu'il casseroit la tête à celui qui seroit assez hardi pour les insulter. Le capitaine demanda tout bas à l'hôte, s'ils avoient des armes à feu. Celui-ci dit qu'il ne le croyoit pas, & que même il étoit presque assuré du contraire ; parce qu'il les avoit entendus s'entredemander, quel parti il faudroit prendre si on les attaquoit : à quoi ils avoient répondu qu'ils se défendroient avec leur massue, & que Dieu favoriseroit la bonne cause. Cette réponse ayant satisfait le capitaine, il s'avança vers la porte, en disant qu'il aimoit l'odeur de la poudre, & qu'il se soucioit très-peu qu'ils eussent des armes ou non. Pour le Poëte, il descen-

dit l'escalier, déclarant qu'il étoit fait pour chanter les Héros, & non pour marcher sur leurs traces.

Le capitaine, à l'aide des laquais, eut bientôt enfoncé la porte, & trouvé l'ennemi rangé en bataille. Il dit très-poliment à Mr. ADAMS, que si lui & sa compagnie vouloient s'en retourner de bon gré au château, il n'y avoit point de faveur qui ne leur fût accordée; mais que s'ils refusoient les offres de Mylord, il avoit ordre de ramener la jeune fille de vive force; parce qu'à son air, on avoit tout lieu de croire que c'étoit quelque jeune Demoiselle, qu'ils venoient d'enlever à ses parens; qu'on voyoit bien d'ailleurs à ses manieres, qu'elle étoit d'un bien au dessus du leur. *Fanny* protesta avec un torrent de larmes, qu'elle n'étoit qu'une infortunée orpheline sans aucuns parens dans le Monde, & elle le supplia très-humblement de ne point attaquer ses amis, qui étoient résolus, lui dit-elle, de périr plutôt que de l'abandonner. Mr. ADAMS, dans des termes qui valoient des sermens, confirma tout ce qu'elle venoit de dire. Le capitaine répliqua qu'il n'avoit point de tems à perdre; & que les malheurs qui pourroient leur arriver, ne viendroient que de leur entêtement.

Aussi-tôt, sans perdre de tems, il essaya de passer derriere le Ministre, pour se saisir de *Fanny*. Celui-ci, en voulant l'en empê-

cher, reçut un coup d'un des laquais, qu'il rendit au Capitaine, sans se mettre en peine d'où il étoit venu; & il l'adressa si bien dans l'estomac du guerrier, qu'il recula, en chancelant, jusqu'à la muraille. Celui-ci faisant réflexion qu'une récidive pourroit devenir sérieuse, tira son couteau de chasse, s'approcha d'ADAMS, & s'apprêta à lui porter un coup. Mais JOSEPH dans l'instant lui déchargea un pot de grez sur la tête avec tout ce qui étoit dedans; le couteau de chasse lui tomba de la main, & il mesura la terre en se prosternant aux piés de son vainqueur, tandis que son sang, mêlé de la liqueur dont le pot étoit rempli, distilloit tout le long de son visage & de ses habits. ADAMS avoit eu sa part du pot de chambre; & pour l'achever, un des laquais lui avoit frotté la barbe avec un linge qui trempoit dans une cuve d'eau où l'on avoit mêlé de la suie de cheminée; dans l'intention de l'aveugler, & de le mettre par ce moyen hors d'état de se défendre. Mais le brave ministre lui riposta d'un coup de poing au travers du visage, & le coucha à ses pieds.

Jusqu'alors la fortune sembloit se déclarer pour nos voyageurs. Mais tout d'un coup, selon ses caprices ordinaires, elle changea de parti. L'hôte vint, & s'élançant dans la mêlée, il donna de sa tête dans la poitrine de JOSEPH, & le fit chanceler. Celui-ci se remit à l'instant, & releva si rudement le

menton du cabaretier, qu'il le mit à deux doigts d'une culbute. Il alloit redoubler, quand un grand coquin de laquais lui appliqua un coup de maſſue ſur le derriere de la tête avec tant de violence, qu'il l'étendit par terre ſans connoiſſance.

Fanny faiſoit retentir la maiſon de ſes cris, & ADAMS s'avançoit au ſecours : mais l'hôte & les trois laquais ſe jetterent ſur lui. Alors la bravoure ſuccomba ſous la multitude. ADAMS fut accablé, mais non vaincu. Si *Don-Quichotte* l'eut vu dans l'état où il étoit tout barbouillé de noir, ſe mettre ainſi contre quatre ennemis comme un autre *Alcide*, il l'eût pris pour un *More* enchanté.

Mais voici la ſcene tragique. Le capitaine s'étoit relevé, voyant JOSEPH étendu par terre, & ADAMS priſonnier. Il ſe ſaiſit de *Fanny*, qu'il traîna hors de la chambre, à l'aide du poëte & du comédien ; car ces deux meſſieurs ayant appris que leur parti triomphoit, avoient remonté à la chambre. La pauvre fille fit des lamentations capables d'adoucir les ſcélérats les plus endurcis, quand elle vit qu'on vouloit la ſéparer de JOSEPH. Mais ſes larmes & ſes prieres furent inutiles. Elle fut attachée ſur le cheval du comédien, que le capitaine monté ſur le ſien mena par la bride, entraînant cette belle infortunée, malgré tout ce qu'elle put dire pour l'attendrir. A peine même l'écoutoit-il, tant il étoit préoccupé du degré de faveur

dont il alloit jouïr, après avoir rendu un ſervice ſi important à ſon patron.

Les domeſtiques eurent ordre de bien lier ADAMS & JOSEPH, afin que mylord n'en fût point importuné pendant l'entretien qu'il devoit avoir avec *Fanny;* deſorte que par les conſeils du comédien, ils attacherent l'un & l'autre dos à dos à une colonne de lit, & prierent l'hôte de ne point les délier juſqu'à nouvel ordre, enſuite ils prirent le chemin du chateau.

CHAPITRE X.

Dialogue entre le poëte & le comédien.

AVANT de procéder au dénouement de la tragédie, nous oublierons un peu ADAMS & JOSEPH, à l'imitation des poëtes lyrico-dramatiques de notre ſiecle, qui, au milieu d'une piece interrompent une action ſérieuſe, & quelquefois intéreſſante, par un excellent ouvrage d'eſprit, que le vulgaire appelle ballet. On le repréſente en danſant, & non en chantant, parce que les perſonnes qui le font valoir, ont pour la plupart la faculté de leur entendement ſituée dans leurs talons, comme d'excellens joueurs d'inſtrumens l'ont dans leurs doigts, & ainſi de pluſieurs autres fameux artiſtes, & même

des personnes qui n'ont aucun talent. Car la nature n'a donné des têtes à certaines gens, que pour la bonne grace du corps, & seulement pour pouvoir porter un chapeau.

Le poëte & le comédien avoient commencé leur entretien pendant que les autres se battoient. Le premier continua de la sorte, quand le combat fut fini. " Comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure, dit-il, la raison pour laquelle vous avez si peu de bonnes pieces, est évidente. Vous n'encouragez point les auteurs. Ces messieurs ne veulent plus écrire. Non, Monsieur, ils n'écriront point, vous dis-je, sans espérance de profit & de réputation : l'un & l'autre sont les objets de leur ambition. Les ouvrages de théâtre sont comme des arbres : ils ne peuvent ni croître ni s'embellir sans nourriture, mais ils s'élevent & fleurissent dans une terre grasse. Les muses, ainsi que des vignes, ont besoin d'être cultivées. La cour & la ville ne savent ce qu'ils veulent ; on y aime mieux *Arlequin* que *Radamiste*, & l'opera comique l'emporte sur les théâtres sérieux. On a perdu absolument le discernement du noble & du sublime. A dire le vrai, je crois que les acteurs sont en partie cause de cette dépravation du goût, car ils sont aujourd'hui exécrables. Un homme a beau écrire comme un ange, ces misérables n'entendent rien à

leurs rôles, n'ont aucun talent, & défigurent toutes les pieces. La nature ne leur a donné ni voix, ni figure, ni esprit; & ils ont l'audace de vouloir plaire.

Doucement, dit le comédien à son tour. Je vous assure, Monsieur, que les acteurs sont assez bons pour les auteurs d'à présent. Ils approchent même beaucoup plus de la perfection de leur art. Je serois aujourd'hui moins surpris de voir un *Betterton* ou un *Booth* sur le théâtre, que de voir un *Shakespéar* ou un *Otway*. Je pourrois donc vous rétorquer votre argument, & vous dire que la raison pour laquelle les auteurs sont méprisés, c'est parce que leurs pieces ne valent rien.

Je ne dis pas le contraire, reprit le poëte, mais je suis surpris de vous voir prendre l'affirmative avec tant de chaleur. Vous ne pouvez pas vous croire intéressé dans notre dispute. Je crois que vous rendez trop de justice à mon discernement, pour vous imaginer que c'est à vous que j'en veux. Non, Monsieur, si nous avions six acteurs qui eussent le bonheur de vous ressembler, ils égaleroient les *Bettertons* & les *Sand-Fords* du dernier siecle. Car, sans flatterie, s'ils revenoient encor sur le théâtre, ils ne pourroient jamais jouer mieux leurs rôles que vous avez fait les vôtres. C'est un fait qu'on ne peut nier, & je l'ai entendu dire à toutes les personnes capables d'en juger fai-

nement. Vous me pardonnerez, ſi je vous en fais mon compliment. En effet, il eſt certain que pour les derniers rôles que je vous ai vu jouer, chacun l'emportoit ſur le précédent, c'étoient de nouvelles perfections chaque fois. Enfin vous avez ſurpaſſé mon attente, & porté votre génie audelà de ce que je croyois poſſible.

Vous êtes auſſi fort peu intéreſſé, Monſieur, dans ce que j'ai dit de nos auteurs dramatiques, répondit le comédien. Il y a dans votre piece des vers pompeux, hardis, inimitables, & dignes, je ne dis pas ſeulement du cothurne, mais de la trompette épique. *Shakeſpéar* lui-même n'a rien fait de mieux. Une rare délicateſſe de ſentiment, une diction toujours pure, & des expreſſions d'une nobleſſe à laquelle nos meſſieurs n'ont pas rendu juſtice. A dire le vrai, ils ſont ſi mauvais comédiens, ſi ignorans, ſi groſſiers, ſi ſots dans leurs jugemens, que je plains un auteur qui ſe trouve préſent au maſſacre de ſa piece par de tels bourreaux.

Cela n'arrive que rarement, répliqua le poëte; puiſque le plus ſouvent les pieces de théâtre ne ſont que des avortons, qui ne peuvent vivre. Nos comédies ſont des rapſodies ſans eſprit, ſans ſel, ſans liaiſon, ſans conduite; des jeux de mots, de l'inſipide métaphyſique, de fades plaiſanteries, ou bien un galimathias où le bon-ſens eſt

ridiculement

ridiculement facrifié à de prétendus bons-mots. Que je plains un acteur obligé d'étudier fon rôle dans de pareilles comédies. Par rapport aux tragédies, ce font des penfées guindées & obfcures, une action fans vraifemblance, fans conduite, fans mœurs. Avec une verfification pompeufe & quelques fituations bizarres, on croit être un *Sophocle*.

Si les vers font obfcurs dans le manufcrit, ils le font bien plus dans la bouche de l'acteur, reprit le comédien. J'en connois à peine un feul qui fache parler diftinctement. Comment voulez-vous qu'ils fachent ajufter les geftes & la voix au fujet qu'ils font chargés de faire valoir? Celui-ci en parlant à une reine, fe tient dans l'attitude d'un homme qui fait des armes. Celui-là n'a d'autre talent, que de favoir ouvrir de grands bras, avec un petit corps & une face de finge. Cet autre, avec une mine ignoble & une taille groffe & courte, croit fe rédimer par fes poûmons, & effacer fon camarade à voix graffe & pâteufe. Le diable m'emporte, fi le public n'eft encore mieux fervi par les auteurs que par les acteurs! Cependant je veux ménager mes confreres.

Vous êtes plus généreux que jufte, répondit l'auteur : je n'aime point à parler mal des ouvrages de qui que ce foit : mais de bonne-foi, dites-moi ce que *Betterton*

ou *Booth* eussent fait d'un galimathias tel que celui de *la Mariane de Fenton*, du *Philotas deBrowde*, ou de l'*Eurydice de Mallet;* enfin de tous les hurlemens insipides, que votre poëte, (comment l'appelez-vous, *Lillo* ou *Dillo*) a donnés au public sous le titre de tragédies?

Fort bien, interrompit le comédien. Mais que pensez-vous de deux drôles, comme *Quin & Délane*, ou de ce maître-fou, de ce grimacier *Cibber* le fils, de ce vilain animal de *Macklin*, ou de la bégueule *Mademoiselle Clive?* Que deviendroient dans la bouche de ces mauffades acteurs les *Shakespéars*, & *Otways*, & les *Lées?* Quelle grace ces gens-là peuvent-ils, je ne dis pas prêter, mais conserver à un ouvrage dramatique? Je voudrois bien leur entendre déclamer des vers harmonieux de *Lée*.

Attendez, attendez, s'écria le poëte: répétez de grace les vers tendres qui sont dans le troisieme acte de ma piece, ces vers admirables qui vous ont fait tant d'honneur. Je le ferois volontiers, répondit le comédien, si je ne les avois pas oubliés. A dire la vérité, reprit l'auteur, vous n'avez pas été parfait dans cette piece. Si vous aviez bien su votre rôle, on vous auroit applaudi plus qu'on n'a jamais fait aucun acteur. J'étois bien mortifié de vous voir manquer un applaudissement unanime. Si je m'en souviens bien, répartit le comédien, ce

fut l'endroit le plus ſiflé de votre piece. Ce fut votre maniere de jouer qui fut ſiflée, dit le poëte. Ma façon de jouer, interrompit l'autre! J'ai tort, reprit l'auteur, car vous n'avez point joué. Au lieu de jouer vous récitiez votre leçon, ainſi vous ne fûtes ſiflé que par rapport à votre mémoire.

Ou je me trompe, répondit le comédien, ou ce furent les coups de ſifflet qui me firent manquer. Tous les ſpectateurs convinrent que je vous avois rendu comme je le devois. Ne dites point que ce fut par ma faute que votre piece tomba. Je ne ſais pas ce que vous voulez dire avec votre chûte, repliqua le poëte. Vous ſavez bien, dit le comédien, qu'on n'a joué votre piece qu'une fois. Le parterre, répondit l'auteur, étoit prévenu contre moi : les miſérables qui le compoſent, m'étrangleroient volontiers; ce ne ſont que des tailleurs. Pourquoi les tailleurs vous en voudroient-ils, demanda le comédien? il me paroît que vous n'avez jamais eu beaucoup de commerce avec eux „.

Le poëte, dont la bile étoit échauffée, alloit répondre vivement, quand la ſcene fut interrompue par un accident. Si le lecteur eſt preſſé d'en apprendre les circonſtances, il n'a qu'à ſauter le chapitre ſuivant, qui n'eſt que le contraſte de celui-ci. Cependant il contient les matieres les plus graves

& les plus importantes du livre, étant composé d'un dialogue entre M. ADAMS & JOSEPH.

CHAPITRE XI.

Mr. ADAMS exhorte JOSEPH à supporter patiemment son affliction.

DÈS que JOSEPH fut revenu à lui, & qu'il fut assuré de l'enlèvement de sa chere *Fanny*, il se mit à pousser des gémissemens capables d'attendrir le cœur le plus farouche. JOSEPH, en prononçant ces mots, « Ah, ma chere *Fanny*, je ne te reverrai jamais ! » ne put s'empêcher de verser des larmes : enfin son désespoir étoit si grand, que nous essayerions vainement de l'exprimer.

Après bien des gémissemens & des soupirs, ADAMS lui parla de la sorte. « Je ne » blâme pas, mon cher enfant, ces premiers » mouvemens de votre passion. Quand des » malheurs inattendus nous surprennent, » il faut avoir plus de science que vous » n'en avez pour les supporter avec cons- » tance. Mais c'est le devoir d'un chrétien » d'appeler sa raison au secours le plutôt » qu'il lui est possible, afin qu'elle l'arme » de patience & de résignation. Consolez,

» vous, mon cher fils, consolez-vous.
» Je conviens que vous avez perdu la
» plus belle, la plus vertueuse, & la plus
» aimable des filles, qui vous aimoit ten-
» drement, & avec qui vous vous étiez
» promis de couler d'heureux jours dans
» la vertu & dans l'innocence. Vous es-
» périez voir naître d'elle de petits amours,
» qui auroient été la joie de votre jeu-
» nesse, & votre support dans un âge
» avancé. Vous l'avez perdue; & ce qui
» est encore plus affreux, vous savez
» qu'elle court risque de devenir la vic-
» time de l'impudicité & de la violence.
» Ces idées sont à la vérité le comble des
» horreurs.

» Je perds toute patience s'écria doulou-
» reusement JOSEPH. Que n'ai-je la liberté
» de faire agir mes mains, pour m'arracher
» les yeux & me déchirer moi-même? Si
» vous souhaitez d'en faire un si mauvais
» usage, reprit M. ADAMS, je suis bien-
» aise que vous en soyiez privé. J'ai mis
» votre malheur dans tout son jour. Mais il
» faut appeler la religion à votre aide. Sou-
» venez-vous que tout ce qui se fait dans
» le monde, arrive par la permission de la
» providence. Un chrétien doit s'y soumet-
» tre sans murmure. Nous ne nous sommes
» point fait nous-mêmes. L'Etre éternel
» qui nous a créés, veille sur nous, & nous
» conduit, sans que nous soyons en droit de

» nous plaindre des afflictions qu'il nous
» envoie. Une autre raison qui doit nous
» empêcher de nous affliger, est notre igno-
» rance en ce qui regarde l'avenir. Que sa-
» vons-nous si ce qui nous paroît un mal,
» ne nous conduit point à un bien? J'aurois
» dû vous faire remarquer que notre igno-
» rance va jusqu'à l'aveuglement. Ne sachant
» point à quoi un événement doit nous con-
» duire, nous ne pouvons savoir de quelle
» source il provient. Vous êtes homme, par
» conséquent pécheur; ceci est peut-être le
» châtiment de vos péchés. En ce cas c'est
» un bonheur, & le plus grand de tous les
» biens, puisque par-là le ciel est appaisé;
» car la colere céleste ne peut nous pour-
» suivre vainement. D'ailleurs l'impuissance
» de nous relever de nos malheurs par nous-
» mêmes, doit nous convaincre de l'absur-
» dité de nos emportemens. A qui résistons-
» nous? De qui est-ce que nous nous plai-
» gnons? C'est de celui dont nous ne pou-
» vons éviter les coups? Il n'est point de
» cuirasse assez forte pour nous en garantir
» ni d'antre assez profond pour nous cacher
» à sa justice. L'unique ressource de l'homme
» est dans sa soumission.

» Ah! Monsieur, interrompit JOSEPH,
» tout ce que vous dites-là est vrai & bien
» beau; & je vous écouterois jusqu'au soir
» avec plaisir, si je n'avois pas mon cœur
» pénétré de douleur. C'est justement, reprit

» ADAMS, ce qui doit vous engager à m'é-
» couter. Refuseriez-vous le secours d'un
» médecin dans une maladie, sous prétexte
» de vouloir bien vous mettre entre ses
» mains quand la santé vous seroit revenue?
» Les consolations doivent être administrées
» aux affligés, & non à ceux qui sont dans la
» joie.

» Mais vous ne m'avez rien dit de conso-
» lant encore, répliqua JOSEPH. Et qu'ai-
» je donc fait, interrompit le ministre? N'est-
» ce pas pour vous consoler, que je viens
» de vous instruire de votre devoir? Qu'ai-
» je à faire de toutes ces belles leçons,
» interrompit JOSEPH? Si vous voulez me
» consoler, dites-moi que ma chere *Fanny*
» me sera rendue...... Cela pourroit arri-
» ver, répondit froidement ADAMS, mais
» je ne puis vous en assurer. Il faut attendre
» la fin de tout ceci avec une soumission par-
» faite. Si elle vous est rendue, il faut la
» recevoir comme un présent du ciel, &
» remercier celui qui vous la rend, & qui a
» protégé son innocence. Si elle est perdue,
» il faut vous en consoler, & vous soumet-
» tre aux décrets de la providence, en lui
» rendant graces, même de ses châtimens.
» Si vous êtes sage & prudent, mon cher
» JOSEPH, vous attendrez, avec une parfaite
» conformité à la volonté du Seigneur, la
» fin de tout ce qui vient d'arriver. Soyez
» persuadé que les malheurs qui accablent

» les juftes, quelque grands qu'ils foient, » ne font que des chemins fecrets, par lef- » quels l'Etre fuprême les conduit à un bon- » heur parfait. C'eft notre devoir, c'eft » notre intérêt qui nous invite à la modé- » ration dans les grandes tribulations : & fi » nous refufons de nous foumettre, nous » devenons indignes d'être comptés pour » chrétiens, même pour hommes raifon- » nables ».

Il prononça ces derniers mots d'un ton fi févere & fi véhément, que JOSEPH en fut effrayé. « Ne vous fâchez point, Monfieur, » dit-il ; vous vous trompez, fi vous croyez » que je veuille difputer contre vous ; je fais » que c'eft mon devoir de faire tout ce que » vous dites. Et à quoi vous fert-il d'être » inftruit de votre devoir, reprit le miniftre, » fi vous ne le pratiquez pas ? Vos connoif- » fances agravent votre crime. Ah ! JOSEPH, » je vous croyois plus docile ». JOSEPH, lui répondit qu'il l'entendoit mal. « Vous » croyez, Monfieur, lui dit-il, que je m'ef- » force de nourrir mon chagrin ; mais fur » mon ame, je vous jure que non ». ADAMS le réprimanda pour avoir juré, & puis continua fon fermon fur le chagrin. « Tous les » fages, dit-il, tous les philofophes, même » parmi les payens, ont écrit contre ces » foibleffes, comme indignes de l'homme ». Il cita plufieurs auteurs tant facrés que profanes, particuliérement *Séneque* ; il cita auffi

le livre de la *Consolation*, qui, quoiqu'il ne soit pas de *Cicéron*, valoit selon lui presqu'autant que tous les ouvrages de ce grand orateur. Il conclut en exhortant JOSEPH à modérer son chagrin, crainte d'offenser l'Etre suprême, seul capable de lui rendre sa *Fanny*.

Cette raison, ou plutôt l'imagination que le retour de *Fanny* étoit une chose possible, fit plus d'effet sur JOSEPH que toute la rhétorique du ministre, & calma pour un instant se douleur. Mais lorsqu'il faisoit réflexion sur les dangers auxquels elle étoit exposée, son accès recommençoit, sans qu'il fût au pouvoir d'ADAMS de le modérer, quoiqu'il fît des efforts dont *Socrate* lui-même se feroit applaudi. Les sanglots & les gémissemens recommencerent de nouveau, tant de la part du ministre que de JOSEPH. A la fin ce dernier s'écria ;

(*) Si l'homme à des malheurs est exposé sans cesse
Il doit, en les sentant, les souffrir sans foiblesse.

« Quel galimathias est-ce-là, demanda » ADAMS ? Je l'ai retenu d'une tragédie que » j'ai vu jouer, répondit JOSEPH. Fi, s'écria » le ministre, ces pieces de théâtre n'apprennent que du paganisme ; je n'ai jamais cru

(*) Ces deux vers rendent le sens de ceux de l'Original.

» qu'un chrétien pût lire d'autres pieces de
» théâtre que *Caton*, & l'*Andrienne* qu'on
» a renouvellée de *Térence*. Il faut avouer
» qu'il y a dans cette derniere, des maximes
» aussi saines que dans des sermons. » Il faut
les laisser ici, pour courir après l'objet des
douleurs de JOSEPH.

CHAPITRE XII.

Autres avantures qui surprendront le lecteur.

LE capitaine, qui avoit enlevé *Fanny* de si grand matin, se hâtoit de la conduire au château. Non content de mépriser ses prieres & ses larmes durant le chemin, il l'insultoit encore par des propos insolens, qu'elle entendoit à peine, parce que c'étoit pour la premiere fois que ses oreilles étoient souillées de pareils discours. Cependant il changea de ton, & se mit à la flater, en lui étalant la gloire & l'abondance dont elle alloit jouïr chez un Seigneur qui avoit la volonté & le pouvoir de la rendre heureuse. « Dans peu,
» lui dit-il, vous me regarderez comme le
» meilleur de vos amis, puisque je suis l'ins-
» trument dont la fortune se sert pour vous
» élever au comble de la félicité. Allons,
» ajouta-t-il, soyez sage, & méprisez ce
» misérable à qui vous alliez vous sacrifier,

» si je n'étois venu vous arracher de ses » mains ; c'est votre ignorance qui vous a » fait faire un choix si indigne de vous.

» Je n'ai jamais aimé, répondit-elle, un » homme digne de mépris, ni un misérable. » Vous vous fâchez, Mademoiselle, reprit » le capitaine, de ce que je le traite de » misérable ; mais que peut-on dire autre » chose d'un laquais ? Je ne vous entens » pas, repliqua-t-elle ; celui dont vous me » parlez a été domestique, il est vrai, dans » la maison où je servois moi-même, ainsi » il n'est point indigne de moi. Croyez-» moi, repartit le capitaine, cédez de bonne » grace, vous ne pouvez vous échapper : » la résistance est inutile, & mylord vous » aimera bien plus, si vous vous donnez à » lui, que s'il est obligé de vous y con-» traindre ».

A ces mots, *Fanny* se mit à crier au secours, car il faisoit déjà jour ; mais ne voyant personne, elle leva les yeux au ciel, pour implorer l'assistance du souverain protecteur de l'innocence. Le capitaine la menaça de lui fermer la bouche, si elle ne cessoit de crier. Elle fut donc forcée de se taire, & prononça seulement trois ou quatre fois le nom de JOSEPH, en versant un torrent de larmes ; mais tout-à-coup la vue d'un cavalier qui venoit vers eux, lui rendit l'usage de la parole. Elle l'appela malgré les menaces du capitaine, & implora

ſon ſecours pour la tirer des mains de ſon raviſſeur. L'homme s'arrêta. Mais le capitaine lui dit que c'étoit ſa femme, qu'il venoit d'enlever d'entre les bras de ſon amant pour la ramener chez lui. Le cavalier le crut ſur ſa parole, & lui ſouhaitant un bon voyage, s'éloigna au trot. Quand il fut loin, le capitaine maltraita beaucoup la pauvre *Fanny*, en lui jurant qu'il lui mettroit un baillon dans la bouche pour la punir de ſa déſobéiſſance. Ce qu'il auroit exécuté, s'il n'avoit dans le moment fait la rencontre de deux hommes armés de bons piſtolets, à qui elle demanda encore du ſecours. Le capitaine leur répéta la même hiſtoire, dont il avoit amuſé le premier. « Morbleu qu'elle » eſt jolie ! s'écrie un de ces hommes, le » drole avoit le goût fin ; que n'étois-je à » ſa place ! Son camarade, au lieu de lui » répondre, s'écria à ſon tour. Parbleu je » la connois ! n'êtes-vous pas *Françoiſe* » *Goodwille ?* Oui, oui, c'eſt moi, répon- » dit-elle. Ah ! *Jean*, c'eſt donc vous que » le ciel m'envoie, pour me tirer des mains » de cet infame, qui m'emmene malgré » moi pour me déshonorer. Au nom de » Dieu tirez-moi de ſes mains ». Le capitaine crut l'emporter à force de poûmons ; mais ces hommes étant bien armés, & le caroſſe qu'ils eſcortoient arrivant à propos, il vit à ſon grand regret, que la force & la ruſe lui devenoient inutiles, deſorte qu'il

ne pensa plus qu'à se tirer d'affaire. La personne qui étoit dans le carosse, le fit arrêter, & examina le cas d'un air d'autorité. La déposition de *Fanny*, fortifiée du témoignage du laquais dont elle étoit connue, fut écoutée. On se saisit du capitaine, qu'on mena en triomphe, garotté sur son cheval, à la suite du carosse où l'on fit monter *Fanny*. Ce Seigneur d'importance, qui étoit ainsi voituré, n'étoit autre que M. *Pierre Ponce*, intendant de Lady *Booby*, qui devançoit sa maîtresse de quelques milles, & qui, dans le fond de l'ame, après son argent & celui d'autrui, n'aimoit rien tant qu'une jolie fille.

Le carosse arriva à l'hôtellerie, qui étoit située sur leur chemin, dans le tems que le poëte & le comédien s'entretenoient, & que M. ADAMS & JOSEPH disputoient ensemble, liés comme nous les avons laissés. *Fanny* descendit à la porte, & vola plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'à la chambre où étoit son cher JOSEPH. Lecteurs, figurez-vous la joie que ressentirent alors ces deux amans; il faut avoir aimé pour le comprendre.

M. *Ponce*, qui avoit appris par *Fanny* que M. ADAMS étoit-là, s'arrêta pour recevoir ses hommages; car celui-ci étant un cagot, ADAMS le révéroit, parce qu'il prenoit le masque pour le visage, & il rendoit à cet hypocrite le respect qu'il croyoit dû au vrai mérite; ce que l'autre attribuoit

méchamment à la vénération dont il croyoit le miniſtre pénétré, non pour ſa perſonne, mais pour ſa bourſe: ce qui le rendoit ſi fort ſon ami, qu'une fois qu'ADAMS fut actionné pour une petite dette, il lui prêta cent francs, pour l'empêcher d'aller en priſon, ſans en exiger d'autre ſureté qu'un contrat dans les formes, par lequel le miniſtre lui donnoit hypotheque ſur tous ſes meubles.

Il ſeroit difficile de dépeindre la figure du pauvre ADAMS. Il s'étoit habillé ſi à la hâte, qu'on le trouva ſans bas ni culotte; ſa perruque retournée, la coiffe de dehors étoit attachée ſur ſa tête avec un mouchoir de ſoie rouge. Sa robe déchirée pendoit ſous ſon ſurtout, & on appercevoit quelques lambeaux d'une chemiſe aſſez ſale. Son viſage conſervoit les couleurs que le torchon y avoit empreintes. Cette figure, que *Fanny* venoit de tirer des cordes qui la tenoient captive, en s'offrant aux yeux de Mr. *Pierre Ponce*, dérangea toute ſa gravité; cependant il lui dit de s'aller nettoyer, ne voulant pas lui permettre de lui rendre ſes hommages dans un état ſi indécent.

Le Poëte & le Comédien voyant le Capitaine lié, crurent que la prudence exigeoit d'eux de pourvoir à leur propre conſervation; & une retraite précipitée leur parut le plus ſûr moyen de ſe tirer du péril. Ils monterent tous deux ſur le che-

val du Poëte qui leur étoit resté, & partirent avec toute la diligence possible.

L'hôte, qui connoissoit Mr. *Ponce* & les livrées de Lady *Booby*, fut fort surpris de ce changement. Sa femme, qui venoit de se lever, ayant appris toute l'histoire, le consola, en l'appelant bête, animal &c. » Que ne m'as-tu demandé conseil, insensé » que tu es, lui dit-elle. Tu ne cesseras » jamais de faire des sottises, que moi & » mes enfans ne soyions ruinés. "

Quand *Ponce* eut fini de déjeuner de quelques provisions qu'il avoit dans son carosse, & qu'ADAMS se fut ajusté le mieux qu'il lui fut possible, cet homme d'importance commanda que le captif fût conduit à son tribunal; mais les laquais, nation peu vindicative, satisfaits de la vengeance que JOSEPH avoit pris de lui (car il lui avoit donné un coup de bâton) & le croyant suffisamment puni, l'avoient relâché ; & il étoit parti en menaçant JOSEPH d'un châtiment dont il ne se mit jamais en peine.

Cependant l'hôtesse se présenta devant Mr. *Ponce*, & après une centaine de révérences, elle s'expliqua en ces termes. » J'espere, Monsieur, que pour l'amour de moi & de mes enfans, votre Grandeur pardonnera à mon mari, qui n'a point d'esprit. S'il devoit payer sa sottise tout seul, je ne le plaindrois pas. Mais je suis

une pauvre femme avec trois enfans, qui ne sont point capables de gagner leur vie. Si le pere va en prison, il faut que la Paroisse nourrisse les enfans. Ainsi j'espere que votre Grandeur pardonnera à mon sot mari, en ma considération. Je répons qu'il l'a fait sans malice. C'est dans le fond un bon homme. J'ai eu trois enfans de lui en moins de trois ans, & il y en a un quatrieme en chemin. » Elle auroit continué encore une heure, si *Ponce* n'avoit arrêté le torrent, en lui disant qu'il n'avoit que faire de ses excuses, ni de son mari. ADAMS & les autres l'ayant assurée que tout étoit pardonné, elle fit une profonde révérence & se retira.

Mr. *Ponce* vouloit que *Fanny* reprît sa place dans son carosse, mais elle aima mieux monter en croupe derrière JOSEPH, sur un cheval qu'un laquais de Ladi lui avoit prêté. Mais quand ce fier coursier fut sorti de l'écurie, on vit avec étonnement que c'étoit celui-là même qu'ADAMS avoit laissé à l'hôtellerie, que les laquais reconnurent, & qu'ils avoient ramené par amitié. JOSEPH ne voulut point le monter, tandis que Mr. ADAMS iroit à pié. Mr. ADAMS vouloit aller à pié, & faire monter JOSEPH & *Fanny* à cheval. Mais Mr. *Ponce*, qui désespéroit de pouvoir avoir *Fanny* dans son carosse, termina le différend, en offrant une place au Ministre.

Cet honneur fut reçu avec des actions de graces & de grandes révérences de la part d'ADAMS, & en même tems accepté : il déclara néanmoins dans la suite, qu'il n'étoit monté dans le carosse que par complaisance, préférant la lenteur *pédestre* à la promtitude du *véhicule roulant.*

CHAPITRE XIII.

Dialogue entre Mr. ABRAHAM ADAMS *& Mr.* PIERRE PONCE.

LA voiture n'avoit pas roulé bien loin, que Mr. ADAMS fit remarquer à Mr. l'Intendant le beau tems qu'il faisoit. » Oui, répliqua *Ponce*, le tems est beau, & le pays aussi. Je le trouverois tel, répondit le Ministre, si je n'avois pas traversé les dunes depuis peu; il me semble que c'est la plus belle vue qu'il puisse y avoir au Monde. Quel paysage charmant! Je ne me soucie guères d'un paysage, repartit l'Intendant; je n'ai jamais regardé avec plaisir que les terres qui sont à moi. Vous pouvez donc, répartit ADAMS, vous régaler de la vue de plusieurs beaux pays dont vous êtes le propriétaire & le maître. J'ai peu de chose, reprit *Ponce*, mais je m'en contente; je fais beaucoup avec

peu. Ah ! mon cher Mr. ADAMS, j'ai bien de la peine à vivre. Les richesses, répondit le Ministre, ne sont des bénédictions qu'autant qu'elles sont accompagnées de la charité, & que celui qui les possede, les répand sur les Pauvres. Votre idée de la Charité & la mienne sont un peu différentes, répartit l'Intendant. Ce terme, comme on l'entend ordinairement, exprime une qualité qui peut convenir à un Ecclésiastique. Mais pour nous autres gens du monde, elle ne nous convient point. Je ne prétens pas non plus insinuer que tous les Ecclésiastiques la possedent. Ma définition de la Charité, répondit ADAMS, me la fait regarder comme une disposition généreuse qui nous porte à soulager les Misérables. Il y a bien quelque chose dans cette définition qui me plait, répartit *Ponce*. Une disposition, dites-vous ? Oui, vous avez raison; la Charité consiste en effet dans la disposition plutôt que dans l'action. Mais Mr. ADAMS, qui sont ces Misérables que nous devons soulager ? Les misères des hommes ne consistent que dans leur imagination déréglée. Croyez-moi, ce seroit plutôt une extravagance, qu'une action louable, si l'on se mettoit dans la tête de vouloir les soulager. Comment, Monsieur, s'écria le Ministre, vous voudriez faire passer la faim, la soif, le froid & la nudité, pour des maux imaginaires, ainsi que

cent autres malheurs auxquels les Pauvres ſont expoſés? » Un homme, à votre avis, répliqua *Ponce*, peut-il ſe plaindre de la diſette, dans un pays où il trouve de bonnes herbes dans chaque prairie? peut-il ſe plaindre de la ſoif, tandis qu'il eſt environné de fontaines & de rivieres? Le froid & la nudité ſont encore des maux imaginaires, que le luxe & la coutume ont ſottement réaliſés. Pourquoi un homme a-t-il beſoin d'un habit, plutôt qu'un cheval, ou un autre animal? Il y a même des Nations entieres qui en ignorent l'uſage. Mais vous qui n'avez aucune expérience du Monde, vous ne ſavez pas toutes ces choſes-là. Pardonnez-moi, Monſieur, répondit ADAMS, j'ai lu que les *Gymnoſophiſtes*. . . . . Laiſſons-là vos pédanteries, interrompit brusquement *Ponce*. Je vous ſoutiens que le plus grand abus qu'il y ait dans nos loix & dans nos mœurs, eſt la proviſion qu'on fait tous les ans pour les Pauvres, ſi nous exceptons celle qui donne ſottement dequoi vivre à une autre claſſe auſſi pernicieuſe, En vérité je ne poſſède pas un pouce de terre qui ne ſoit mis à contribution pour tous ces coquins. Je crois qu'à la fin je ſerai obligé d'aller demander l'aumône moi-même. "

Ponce continua de la ſorte. » Pour vous, Mr. ADAMS, vous êtes peut-être de ceux qui croient que je ſuis tout argent; car il

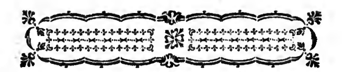
y a des gens qui s'imaginent que je regorge de richesses, & que mon habit est doublé d'*Actions* sur la *Compagnie des Indes.* On se trompe bien, je vous en répons. Je ne suis point riche, Mr. ADAMS, il s'en faut bien; j'ai bien de la peine à me soutenir dans le monde. J'ai fait trop d'acquisitions. Plût au Ciel que j'eusse gardé mon argent! mais je suis trop porté à le dépenser; & je crains bien que mon héritier ne trouve mes affaires tout-à-fait dérangées après ma mort. Il aura lieu de se plaindre que j'ai trop aimé les terres, & que j'ai eu trop de mépris pour l'argent. Après tout, mon cher Mr. ADAMS, où aurois-je puisé ces trésors, à moins que je ne les eusse volés? A dire le vrai, répondit ADAMS, j'ai toujours pensé comme vous, & j'ai souvent été surpris de la hardiesse de ceux qui parlent tant de vos richesses, parce que la chose est réellement impossible. Car enfin vous n'avez jamais exercé d'autre profession que celle d'Intendant de Maisons de Seigneurs, & vous m'avez dit vous-même que vos biens étoient des acquisitions que vous aviez faites. Est-il donc croyable que vous ayiez amassé des trésors immenses?

A combien montent les richesses que le Public me donne, demanda *Ponce?* J'ai entendu des gens, répondit ADAMS, assurer que vous aviez plus de quarante mille

pistoles." A ces mots *Ponce* fronça les sourcils : ce qu'ADAMS ayant remarqué il lui dit : „ Monsieur, souvenez - vous que ce n'est que de l'opinion d'autrui que je vous parle ; pour moi, j'ai toujours soutenu le contraire, car je ne crois pas que vous en aiez la moitié. Mr. ADAMS, répondit l'Intendant, je ne voudrois pas encore leur vendre mon bien pour le double de la somme que vous avez dite ; & pour ce qui est de votre opinion & de la leur, je m'en moque. Je ne suis point pauvre, quoique vous vouliez me faire passer pour tel, afin de me rendre méprisable ; car la pauvreté est la chose du monde la plus ridicule & la plus méprisée. Je connois mes envieux ; mais, Dieu merci, je suis trop au dessus d'eux pour les craindre. Il est vrai que mon bien est en acquets, & que je ne l'ai pas reçu de mes pères comme le Lord *Booby ;* mais j'ai vu des héritiers de ces grands noms courir le pays avec des robes sales & déchirées, & quêter un malheureux Bénéfice pour subsister : oui, oui, Mr. ADAMS, de vrais gueux, & des figures viles, aussi basses que la vôtre, qu'un homme comme moi se garderoit bien de placer à côté de lui dans son carosse, quoique vous y soyiez actuellement, à moins qu'il ne fût doué d'une bonté d'ame pareille à la mienne. Je ne fais non plus de cas de votre carosse que d'un fétu, répartit

ADAMS, & si j'avois cru que vous eussiez été capable de m'insulter ainsi, j'aurois marché à pié jusqu'au bout du Monde, plutôt que d'y prendre place. Mais, Monsieur, je vais vous débarasser de ma vile figure. " Comme il parloit encore, il ouvrit la portiere & s'élança déhors, sans faire arrêter le carosse. Mr. *Ponce* lui jetta son chapeau, qu'il avoit oublié dans sa colere. JOSEPH & *Fanny* s'arrêterent pour l'attendre. Il les eut bientôt rejoints, & dans moins d'une heure ils arriverent tous ensemble au village *Booby*.





AVANTURES DE JOSEPH ANDREWS.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de Lady BOOBY *au château de* BOOBY, *& celle des autres voyageurs au village de même nom.*

L'EQUIPAGE où étoit Lady *Booby* arriva à l'entrée du village en même tems que nos voyageurs. La vue de JOSEPH la fit rougir, mais cette rougeur se changea presque dans l'instant même en une pâleur extrême. Elle fut reçue de ses vassaux avec de grandes démonstrations de joie; ces pauvres gens étoient tous charmés de revoir leur dame, qui amenoit à sa suite la paix & l'abondance. Car si la cour est nécessaire à *Londres* pour faire fleurir le commerce, à plus forte raison

le seigneur du village est-il nécessaire aux habitans, qui souvent meurent de faim pendant qu'il dépense ses revenus à la ville : ils renaissent dès qu'il revient chez lui, parce qu'il occupe les forts & nourrit les foibles.

L'intérêt pouvoit bien avoir part aux démonstrations de joie que Lady inspira par son heureux retour. Mais celle que les paroissiens firent paroître à la vue d'ADAMS, ne fut point équivoque. Ils s'assemblerent autour de lui, comme des enfans respectueux accourent vers un pere tendre & bienfaisant, en lui faisant mille protestations de leur sincere attachement. Le ministre n'y fut point insensible. Il les caressa tous, les appela ses chers enfans, & les embrassa tendrement, sans oublier les absens dont il s'informa, tandis qu'on voyoit briller dans ses yeux la satisfaction d'une ame qui fait consister sa félicité dans celle de ses inférieurs. JOSEPH & *Fanny* eurent leur tour, chacun s'empressoit pour les embrasser. Enfin, jamais on ne revit trois personnes avec plus d'allégresse ; &, pour leur rendre justice, il faut convenir qu'on ne voit que très-rarement des personnes aussi dignes d'être universellement aimées.

ADAMS amena ses compagnons de voyage chez lui, où il les obligea d'accepter un petit repas, & où il trouva sa femme & ses enfans en joie & en santé. Nous le laisserons assis à table prenant ce repas simple, &

& nous nous transporterons au château de Lady *Booby*. La passion que JOSEPH lui avoit inspirée, ne s'étoit point éteinte par le congé qu'elle lui avoit donné. Le trait qui l'avoit percée étoit trop enfoncé dans son cœur pour pouvoir l'arracher facilement. Son image, qu'elle ne pouvoit en effacer, troubloit son repos, & se présentoit à elle jusques dans son sommeil. Des songes fâcheux la troublerent la nuit de son départ. Elle se reveilla en sursaut, & ses yeux se fixerent d'abord sur l'endroit où elle l'avoit vu le jour précédent; ce qui le représenta encore plus vivement à son esprit. Ses froideurs, dont elle se souvenoit, n'eurent point la force de le rendre odieux: elle l'excusa, en les attribuant à sa timidité, à sa jeunesse, à son respect, & à sa religion.

La réflexion, loin de la soulager, ne fit qu'augmenter ses peines; puisqu'elle lui fit envisager JOSEPH comme perdu pour toujours, par sa propre faute. Elle l'avoit chassé de chez elle avec une espece d'opprobre, tandis que tout son crime n'étoit peut-être que sa crainte & sa modestie. Cependant l'orgueil, qui est la passion dominante chez la plupart des femmes, lui fit envisager la bassesse de ses sentimens. Les charmes de l'objet s'évanouirent tout d'un coup: le mépris succéda à l'estime, & la haine sembla prendre la place de l'amour. Une fois l'idée lui vint qu'il avoit du degoût pour

elle ; mais ne pouvant la ſupporter, elle s'efforça de la détruire. Enfin le ſel de la vengeance aſſaiſonna ſa paſſion : elle ſe le repréſenta dans la plus affreuſe miſere ; & la ſeule imagination du plaiſir qu'elle ſe promettoit en le voyant dans cet état, lui arracha un ſourire amer, compoſé de joie, de mépris, & de colere.

Se croyant maîtreſſe abſolue de toutes ſes facultés, elle ſonna ; la fidele *Slipſlop* ne ſe fit point attendre. Lady ſe leva, & s'étant miſe auſſitôt à ſa toilette. « *Slipſlop* dit-elle, ſuis-je obéie ? a-t-on chaſſé ce garçon ? J'ai déjà dit à Madame, répondit *Slipſlop*, qu'il étoit parti hier au ſoir. Et comment a-t-il pris cela, demanda Lady ? D'une maniere qui a affecté de compaſſion & de triſteſſe toute la maiſon, répliqua *Slipſlop*. On ne lui devoit que peu de choſe, parce que le pauvre garçon donnoit la moitié de ſes gages à ſon pere ; deſorte qu'ayant dépoſé ſa livrée ſelon vos ordres, il ne lui reſtoit que ſa chemiſe. Et à dire le vrai, Madame, c'étoit une figure bien touchante dans cet état. Le pauvre garçon étoit nud, & n'avoit pas dequoi ménager la décence. Il auroit fallu le voir mourir de froid, ſi un de ſes camarades n'avoit eu pitié de lui, en lui prêtant un antique habit. Quand on lui a dit que vous aviez refuſé le certificat de ſon ſervice, il a ſoupiré du fond de ſon cœur, & nous a dit qu'il ne ſavoit pas quel

crime il avoit commis ; que vous étiez cependant une très-bonne maîtresse : il a ajouté qu'il prieroit Dieu pour vous toute sa vie, quoiqu'on l'eût mis mal dans votre esprit. Pour moi, continua-t-elle, je suis bien fâchée qu'il soit sorti ; car je crois bien sincérement qu'il n'y avoit pas dans l'hôtel un meilleur suppôt, ni un garçon plus fidele. Pourquoi m'avez-vous donc tant pressée de le renvoyer, demanda la dame ? Qui ? moi, Madame ? s'écria *Slipslop*. Vous êtes trop juste pour m'en accuser. N'ai-je pas fait mon possible pour vous en empêcher ? Mais j'ai vu que vous étiez en colere ; & ce n'est pas à nous autres domestiques supérieurs, à nous mêler des affaires de cette conséquence. Et qui est-ce donc qui m'a si fort irritée repartit Lady, si ce n'est vous-même avec vos contes, que je ne doute point que vous n'ayiez inventés ? JOSEPH peut vous remercier de son malheur, & moi d'avoir perdu un bon domestique fort mal à propos, un garçon qui peut-être valoit mieux que tous tant que vous êtes. Quelle bonté d'ame ! Donner la moitié de ses gages pour soulager la misere de son pere ! Que ne me l'avez-vous dit plutôt, sans me laisser renvoyer un si bon enfant, dépourvu de certificat ! Mais j'entrevois votre politique, en me portant des plaintes contre lui. Vous étiez jalouse de mes filles. Moi, jalouse ? interrompit *Slipslop*. Je m'estime trop pour vou-

loir d'un misérable laquais pour amant. Sans vanité les maîtres ne sont pas trop bons ».

La dame se mit en colere à ces mots, & chassa *Slipslop* de sa présence. Elle se retira en haussant les épaules, & répliquant entre ses dents. « Jalouse! vraiment c'est bien » moi qui suis jalouse. En tout cas je ne » suis pas la seule qui l'est ». Lady l'avoit bien entendue, cependant elle n'en fit pas semblant. Mais cela donna occasion à un combat intérieur, si ressemblant à celui que nous venons de dépeindre, que nous le passerons sous silence, crainte de tomber dans des redites inutiles. La pauvre Lady eut tout lieu de douter de sa victoire; & ce doute accablant lui fit prendre une résolution plus ordinaire que prudente, qui fut de se retirer à la campagne. Elle y envoya *Slipslop* dès le lendemain, ne pouvant se résoudre à la chasser. Le lecteur a été déjà instruit de l'arrivée de la suivante, de celle de *Ponce*, & des autres; c'est de l'arrivée de Lady dont il s'agit à présent.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, Lady, au grand étonnement de toute la paroisse, alla à l'Eglise, où elle fut à peine entrée qu'elle apperçut JOSEPH. Quand l'office fut fini, Mr. ADAMS publia les bans de JOSEPH ANDREWS, & de FRANÇOISE GOODVILLE dite Fanny ou Fanchon, *tous deux de la paroisse &c.* Si Lady changea de couleur en entendant cette premiere publi-

cation, c'eſt ce que nous n'avons pu apprendre, parce que ſa place à l'égliſe étoit conſtruite de façon qu'on ne pouvoit le remarquer : mais il eſt certain qu'elle ſe leva un quart d'heure après, & ſe tournant du côté des femmes, elle les examina l'une après l'autre avec des yeux pleins de colere ; ce qui leur fit craindre qu'elle ne fût irritée contre quelqu'une d'elles.

De retour au château, elle dit à *Slipſlop* qu'elle ne pouvoit s'imaginer pour quelle raiſon JOSEPH ſe trouvoit domicilié dans la paroiſſe. Pour la ſatisfaire là-deſſus, *Slipſlop* lui conta, autant qu'elle jugea convenable, tout ce qui s'étoit paſſé pendant le voyage, depuis la rencontre qu'elle avoit faite de lui & d'ADAMS, juſqu'à leur ſéparation. Elle l'inſtruiſit autant qu'il fallut ſur le ſujet de *Fanny*. Lady ordonna qu'on avertit Mr. ADAMS de venir lui parler, & elle lui fit ſavoir ſes volontés de la maniere que nous allons voir.



CHAPITRE II.

Entretien de Lady BOOBY *& de Monsieur* ADAMS.

DÈS que Mr. ADAMS parut devant Lady. « Je suis bien surprise, Monsieur, lui dit-elle, que, sans vous souvenir de ce que vous devez à ma famille, vous preniez plaisir à m'offenser, en protégeant un garçon que j'ai chassé de chez moi pour sa mauvaise conduite: d'ailleurs convient-il à un homme de votre caractere de courir le pays avec un fainéant & une petite paysane? Pour ce qui est de la fille, je n'en ai pas entendu dire de mal; au contraire, *Slipslop* m'a dit qu'elle servoit ici autrefois, & qu'on en étoit assez content; elle pourroit même être bonne à quelque chose dans la suite. Mais pour ce qui est de les marier ensemble, c'est une extravagance, dont je vous avoue que je ne vous crois pas capable. C'est le vrai moyen de les perdre tous deux. Je vous proteste, Madame, répondit le vicaire, que je n'ai jamais entendu dire le moindre mal de Mr. JOSEPH. Si j'avois ouï parler de lui désavantageusement, je l'aurois corrigé; car je ne souffre point que ceux qui sont sous ma direction, fassent du mal sans les en avertir. Pour la fille, j'ai aussi bonne opinion

d'elle que votre grandeur. Elle eſt d'une humeur ſi douce, d'une vertu ſi pure, & d'un caractere ſi parfait, que nous ſommes tous enchantés d'elle; &, à l'égard de ſa beauté, quoique je ne faſſe pas grand cas d'un ſi foible avantage, je puis vous aſſurer que c'eſt la plus belle créature qu'on ait jamais vue dans cette paroiſſe. Vous êtes bien impertinent, Mr. le Vicaire, interrompit Lady, de me tenir des propos auſſi fades. Il convient bien à un Miniſtre de prendre garde à la beauté des filles. Vous êtes un juge excellent ſans doute. Un homme qui n'eſt jamais ſorti de cette paroiſſe, ſe connoître en beauté, quel ridicule! De la beauté, vraiment! une payſane être une beauté! Cette Vénus ſans doute peuplera la paroiſſe d'une race de beautés. Enfin ſachez, Mr. ADAMS, que nous n'avons déjà que trop de pauvres, & je ne veux point du tout permettre qu'on en augmente le nombre. Votre grandeur ſe fâche contre moi un peu ſans raiſon, répartit le Miniſtre. Il y a long-tems que ces deux jeunes gens deſirent la conſommation, mais je les en ai empêchés. Je puis dire avec vérité, que je ſuis l'unique qui auroit pu leur perſuader d'attendre la cérémonie. Mais je ſuis à préſent obligé de prêter mon miniſtere à Mr. JOSEPH, qui, du conſentement de *Fanny*, donné en ma préſence, a requis la publication des bans. Oh je n'en doute

point, répondit Lady, qu'elle ait consenti. On m'a dit qu'elle est folle des hommes. C'est là apparemment une de ses bonnes qualités, mais ils auront à requérir l'un & l'autre. Je vous défens de publier le second ban sans mon ordre. Madame, repartit ADAMS, je les surseoirai, si quelqu'un y met juridiquement opposition, & me la signifie; car cela est nécessaire pour que je puisse les refuser. Je vous en ai donné une raison suffisante, répliqua Lady. Ce JOSEPH est un misérable, & je ne veux point qu'il me couve un nid de gueux dans la paroisse. Avec la soumission & tout le respect que je vous dois, répondit Mr. ADAMS, votre grandeur me permettra de lui dire que le procureur, Mr. *La Mouche*, m'a dit que celui qui sert un an dans la paroisse, a droit de s'y établir. *La Mouche*, dit Lady, est un visionnaire & un faquin, de se mêler de ce qui me regarde. Je vous dis encore une fois, que je ne veux plus de ces embarras-là; ainsi je vous prie de ne point passer outre. Madame, repliqua ADAMS, je vous obéirai en tout ce qui est licite; mais la pauvreté des contractans n'a jamais été regardée comme un empêchement qui dût les priver du mariage. Les loix sont trop justes pour les maltraiter jusqu'à ce point. Les pauvres sont privés de la plupart des douceurs de la vie par leur pauvreté. Ce seroit être bien barbare, que de vouloir encore leur inter-

dire les innocens plaisirs d'un amour légitime, & de leur enlever les privileges dont la nature a gratifié les animaux mêmes. Puisque vous vous méconnoissez, s'écria la dame, jusqu'à me perdre le respect en me tenant des discours si libres, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Je vous défens de publier les bans, & si vous osez désobéir, je prierai le docteur votre maître de vous mettre dehors. Oui, Monsieur, voilà le parti que je prendrai, sans m'embarrasser ni de votre femme, ni de vos enfans. Alors vous pourrez aller demander votre pain, avec la Vénus dont vous faites tant de cas. Je ne sais, répartit Mr. ADAMS, ce que votre grandeur veut dire par les termes de *maître*, & de *mettre dehors*. Je sers un maître souverain qui ne m'abandonnera jamais pour avoir fait mon devoir; & si le docteur, c'est-à-dire Mr. notre recteur, juge à propos de changer de vicaire, j'espere que Dieu me pourvoira d'une autre place. Au pis aller nous avons des mains, nous travaillerons, & je ne doute point de la bénédiction du Ciel. Tandis que j'ai la conscience nette, je ne crains personne. Je ne sais à quoi j'ai pensé, dit Lady, quand je me suis abaissée jusqu'à vous parler. Je vois que vous êtes leur complice, ainsi vous n'avez qu'à vous en aller. Je vais ordonner qu'on ne vous laisse plus entrer au château, je ne veux point que ma porte soit ouverte à des

Ministres qui courent le pays avec des beautés. Madame, repartit ADAMS, vous pouvez vous épargner cette peine, je n'entre chez personne sans leur aveu. Cependant je suis persuadé, que quand vous aurez considéré cette affaire avec plus de sang froid, vous louerez plutôt que vous ne blâmerez la conduite de votre très-humble serviteur. Ensuite, après bien des révérences, il lui dit adieu.

CHAPITRE III.

Entretien de Lady BOOBY avec le procureur LA MOUCHE.

APRÈS le dîner, Lady envoya chercher M. *La Mouche*, qu'elle gronda violemment, de ce qu'il se donnoit les airs de se mêler de ses domestiques. Il le nia fortement, & il avoit raison; tout son crime étant d'avoir dit à M. ADAMS, que les domestiques avoient droit de s'établir dans les paroisses où ils avoient servi un an; ce qui est réellement selon les loix. „ Je ne prétens point, dit „ Lady, qu'aucun de ceux que je renvoie „ de mon service, vienne s'établir ici. Si „ c'est-là tout ce que vous savez du droit, „ je ferai venir un autre procureur. Quand „ vous en feriez venir cent répondit *La*

„ *Mouche*, ils ne pourroient, Madame, „ non plus que moi, changer la nature „ des loix. Tout ce que nous pouvons en „ pareil cas, eſt de les éluder; & je ſaurai „ faire cela auſſi-bien qu'un autre, dès qu'il „ ſera queſtion de vous obéir. D'ailleurs „ votre grandeur a pu ſe tromper en pre- „ nant la choſe du mauvais côté. Il eſt vrai „ que j'ai dit qu'un homme qui avoit ſervi „ un an, s'étoit acquis un établiſſement. „ Or, il y a une diſtinction à faire entre „ un établiſſement de droit, & un établiſ- „ ſement de fait. L'établiſſement de droit „ eſt préférable à l'autre, c'eſt celui que „ j'ai ſoutenu. Admettons, s'il vous plaît, „ cet établiſſement de droit; il lui eſt inu- „ tile, s'il n'a l'autre auſſi pour lui. Or, „ il n'eſt point établi de fait, par conſé- „ quent il n'eſt pas habitant: s'il n'eſt pas „ habitant, il ne doit point être marié ici. „ M. ADAMS m'a dit votre volonté là- „ deſſus, & vos raiſons qui ſont très-vala- „ bles, c'eſt afin que nous n'ayons point „ une augmentation de pauvres: nous n'en „ avons déjà que trop, on devroit envoyer „ tout cela aux iſles. Si nous prouvons qu'il „ n'eſt pas établi de fait, la choſe change „ de face. Ce que j'ai dit à M. ADAMS, „ n'étoit donc qu'en ſuppoſant qu'il l'étoit: „ & s'il étoit ainſi, je craindrois..... Je „ n'ai que faire de vos droits & de vos faits, „ ni de toutes vos ſubtilités, interrompit

„ la Dame, je n'entens rien à ce galimatias : vous êtes un impertinent de vous „ donner les airs de décider dans cette „ paroiſſe, on vous apprendra à vous taire „ je vous le promets, & vous tiendrai parole plutôt que vous ne le voudriez. Mais „ pour la fille, je ſuis réſolue de la chaſſer d'ici. Qu'elle ſoit auſſi belle qu'elle „ voudra, je ne prétens point que mes „ terres leur paient contribution. Belle ! „ Oh vraiment votre grandeur veut ſe „ divertir, répliqua *La Mouche*. M. ADAMS „ m'a fait ſon portrait, reprit la Dame, „ comme ſi elle étoit une Déeſſe ; mais vous, „ qui avez vu le monde, dites-moi un peu „ quelle eſpece c'eſt. La plus ſotte guenon „ que j'aie vue, répartit le procureur ; votre „ grandeur ne l'a donc jamais regardée ? „ Ah la vilaine ! la laide. N'importe, reprit „ Lady ; vous ſavez, notre ami, que ces „ laides ſont des enfans auſſi-bien que les „ belles ; ainſi il faut abſolument empêcher „ ce mariage. Vous avez raiſon, Madame : „ car l'opération de la cérémonie juridique des épouſailles, avec la lettre de „ la loi, transformeroit le droit en fait. „ Quand un homme eſt marié, il eſt établi de fait, & par conſéquent il ceſſe dès „ ce moment-là d'être regardé comme un „ ambulant, ou, ſelon l'idiome vulgaire, „ comme un vagabond. Je verrai Mr. „ ADAMS, & je me fais fort de le gagner,

„ La perte de ſon caſuel lui tient peut-être
„ au cœur. Je lèverai moi-même cet obſta-
„ cle, alors il n'aura plus d'objection à
„ nous faire. Non, il eſt impoſſible que
„ cela ſoit autrement : il faut que ce ſoit le
„ caſuel qui lui faſſe peine, & votre gran-
„ deur doit le lui pardonner : tout homme
„ qui a une profeſſion, eſt jaloux de ſes
„ honoraires. Pour cette affaire-ci, en cas
„ que votre grandeur veuille m'y em-
„ ployer, je ſuis aſſuré d'y réuſſir. Les
„ loix de ce royaume ont trop de ſageſſe,
„ pour ſe prêter en faveur d'un laquais,
„ contre une Dame qui a autant de ri-
„ cheſſes & de nobleſſe que vous. Nous
„ avons une carte ſure à jouer, c'eſt de
„ le mener devant le commiſſaire *Tête-de-*
„ *fer*, qui l'enverra en priſon ſur le champ,
„ en votre conſidération. Pour ce qui eſt
„ de ſa laidron, nous en ferons délivrés
„ dès que le garçon ſera coffré. Faites
„ comme vous voudrez, Monſieur, répon-
„ dit Lady : cependant je voudrois être
„ débarraſſée d'elle, car *Slipſlop* m'a conté
„ de ſes tours. Je déteſte les coquines : &
„ quoique vous m'aſſuriez qu'elle eſt laide,
„ vous ſavez que ces créatures effrontées
„ trouvent ſouvent des hommes qui en veu-
„ lent. Ainſi, pour empêcher que nous
„ n'ayions une race de gueux à nourrir,
„ faites-la dénicher d'ici. Rien n'eſt plus
„ raiſonnable, reprit le procureur. Cepen-

„ dant je crains que les loix ne vous manquent au besoin. Mais le commissaire y „ suppléera de son mieux pour vous obliger. C'est une bénédiction pour ce pays, „ que cet homme-là. Il nous a soulagé de „ bien des mendians, que les loix ne pouvoient attaquer. Je connois des commissaires imbécilles, qui font tout autant de „ façon pour mettre les gens en prison, „ & pour les y faire fouetter, que nos „ juges en font pour les faire pendre. Mais „ lui, il y en envoie quelquefois une douzaine à la fois : il semble qu'il nage alors „ dans la joie. Dès qu'ils y sont entrés, „ ils n'en sortent que bien rarement ; la „ disette & les mauvais traitemens les ont „ bientôt consumés „. Une visite interrompit cette conversation. Lady s'en alla pour faire les honneurs de chez elle, & *La Mouche* fit sa révérence, en promettant un bon succès.

Ce *La Mouche* étoit de ces gens qui s'érigent en procureurs, de ces avocats sans étude, & sans connoissance du droit, qui, au mépris de *Thémis*, se mêlent de tout, font naître des procès, brouillent les familles, & prêtent leur inique ministere à l'oppression & à la chicane. Ce sont des pestes publiques, qui avilissent la robe qu'ils portent, & la font détester, en la faisant servir à de si indignes usages. La passion dont Lady étoit prévenue contre JOSEPH, la fit donc con-

descendre, ou plutôt se rabaisser jusqu'à complotter avec un misérable procureur, à qui elle n'auroit pas daigné parler sans cela. Sa jalousie lui fit lâcher aussi plusieurs mots, qui confirmerent les soupçons que *Slipslop*, à qui ce procureur faisoit l'amour, lui avoit donnés des raisons qui portoient Lady à persécuter avec tant d'opiniâtreté la pauvre petite *Fanny*. Ce qui fit que ce fourbe insigne débita tant de faussetés d'elle, que le lecteur s'en scandaliseroit avec raison, s'il n'étoit instruit de cette particularité.

CHAPITRE IV.

Arrivée de M. BOOBY & de PAMÉLA son Epouse.

LADY passa la nuit dans des inquiétudes mortelles; son cœur étoit alternativement déchiré par l'amour, la haine, la jalousie, & la vengeance, sans qu'aucune de ces différentes passions pût vaincre l'autre.

Le mardi étant un jour de fête, elle fut à l'église, où elle eut la mortification inattendue d'ouïr M. le Vicaire publier à haute voix le second ban. Par bonheur il ne prêcha point ce jour-là; desorte qu'elle eut la

facilité de s'en retourner tout de ſuite au château, exhaler un venin qu'elle avoit retenu près de cinq minutes, par un effort preſque ſurnaturel. Elle paſſa bruſquement au travers de l'auditoire, qui n'étoit alors composé que de Mr. ADAMS, ſon clerc, ſa femme, & JOSEPH qui portoit ſon livre. En entrant dans ſon appartement, *Slipslop* l'aborda, en criant, Ah Madame! « *La* » *Mouche* a fait arrêter JOSEPH & *Fanny*, » pour les mener devant le commiſſaire. » Toute la paroiſſe eſt en allarmes; ils di- » ſent qu'on va les faire pendre; ce n'eſt » que pleurs par-tout. Apparemment qu'ils » l'ont mérité, répondit froidement Lady. » Pourquoi me rompez-vous la tête au ſujet » de ces miſérables? Mais Madame, reprit » *Slipslop*, n'eſt-ce pas dommage qu'un ſi » beau jeune homme ſoit expoſé à mourir » d'une mort virulente? J'eſpere que les » juges auront de la commiſération pour » ſa jeuneſſe. Pour *Fanny*, il n'importe ce » qu'elle devienne; car ſi JOSEPH a fait du » mal, c'eſt elle qui l'a interverti : les » hommes ne font de grandes méchance- » tés, que quand ils ſont métempſycoſés » par ces créatures, qui ſont la dégradation » de notre ſexe ». Après un moment de réflexion, Lady fut auſſi frappée de cette nouvelle que *Slipslop* : car quoiqu'elle eût tout fait pour ſe délivrer de *Fanny*, elle penſoit tout autrement à l'égard de JOSEPH.

Elle étoit abſorbée dans les réflexions les plus triſtes, quand elle fut tirée de cet état, par le bruit d'un équipage qui entra dans l'avant-cour du château. Alors un laquais vint lui annoncer ſon neveu, M. *Booby*, avec PAMELA ſon épouſe. Elle ordonna auſſitôt qu'on les fît entrer dans ſon appartement, & en les attendant elle compoſa ſon viſage le mieux qu'elle put, étant un peu moins embarraſſée que de coutume, parce qu'elle voyoit les nôces de JOSEPH reculées, & qu'elle ſe flatoit qu'en gagnant du tems, *La Mouche* viendroit à bout de les rompre tout-à-fait.

Cependant Lady crut que ſon laquais s'étoit trompé, en lui annonçant monſieur & madame *Booby*, car elle ignoroit encore le mariage. Mais quelle fut ſa ſurpriſe ! quand ſon neveu lui préſente ſa femme, en lui diſant : ma tante, voici mon épouſe, l'aimable PAMELA, dont vous avez ſans doute entendu parler. Lady, toute fiere qu'elle étoit, la reçut avec beaucoup de politeſſe, & lui témoigna même de l'amitié. Peut-être que PAMELA fut redevable de cette bonne réception aux ſentimens de Lady pour JOSEPH. C'étoit une conduite conſéquente. Au milieu de leur entretien, un laquais vint dire quelque choſe à l'oreille de M. *Booby*, qui demanda alors à ſa tante la permiſſion de s'abſenter quelques momens, & à l'inſtant il ſortit.

CHAPITRE V.

Cause & effets de la sortie de M. BOOBY.

MONSIEUR BOOBY & sa charmante femme s'étoient à peine assis, qu'un de leurs laquais demanda à ceux de la maison des nouvelles de M. JOSEPH, de qui, disoit-il, madame est fort en peine; car elle n'a point entendu parler de lui depuis son départ de chez Lady. On ne tarda guere à lui conter l'avanture qui venoit de lui arriver. Celui-ci alla aussitôt en avertir son maître, qui partit sur le champ, bien résolu de rendre un frere à PAMELA, avant même qu'elle eût appris sa disgrace.

Le commissaire, qui ne demeuroit qu'à un mille du château, étoit connu de M. *Booby*, dont les terres étoient contiguës à celles de cette espece de magistrat. Il alla droit chez lui, où il arriva dans le moment que le commissaire mettoit la derniere main à l'œuvre. M. *Booby* s'étant fait annoncer, on lui répondit que le commissaire étoit occupé à signer la condamnation d'un homme & d'une femme qu'il alloit faire écrouer dans les prisons, & que dès qu'il auroit fini il se rendroit auprès de lui. Cette réponse fit comprendre à M. *Booby* qu'il étoit tems d'agir: il entra donc sans façon

dans la salle où se tenoit ce ridicule tribunal, & après les premiers complimens, il demanda de quel crime ces deux jeunes personnes étoient coupables ; car c'étoit réellement JOSEPH & *Fanny* qu'il alloit envoyer en prison. Ce n'est qu'une bagatelle, répondit le commissaire ; aussi je ne les ai condamnés qu'à un mois de prison avec la correction ordinaire tous les jours. Mais encore, qu'ont-ils fait pour mériter ce châtiment, demanda M. *Booby* ? Une petite friponnerie, répondit le commissaire, comme qui diroit un larcin ; le fouet les corrigera. *Fanny*, qui s'étoit consolée de tout, dans l'idée de jouïr, dans la prison même, de la compagnie de son cher amant, pensa s'évanouïr aux paroles que le commissaire venoit de prononcer. Hélas ! où auroit-il trouvé un bourreau assez cruel pour exécuter la sentence. „ J'ignore en-„ core, reprit M. *Booby*, dequoi il est ques-„ tion : le fait, s'il vous plaît, c'est cela „ que je voudrois savoir. Lisez monsieur, „ lisez, il est écrit sur ce papier, " dit le commissaire, en lui présentant un papier grifonné de sa propre main, car son Clerc étoit absent. M. *Booby* lut ce qui suit.

Dépoſition de THOMAS MANCEAU, *laboureur, faite devant moi, un des commiſſaires du roi pour la province de* Sommerſet.

„ LE dépoſant dit. Et en premier lieu ledit *Thomas Manceau* fait ſerment pour lui-même, diſant que le 20 octobre il a vu & apperçu JOSEPH ANDREWS & *Françoiſe Goodville*, qui ſe promenoient dans un certain verger de pommiers, du domaine & appartenance de *Robert la Mouche;* que ladite F*rançoiſe Goodville* s'eſt avancée du côté d'un noiſettier, en foulant l'herbe ſous ſes piés, au grand dommage dudit *Robert la Mouche;* ce que voyant ledit JOSEPH ANDREWS, il a quitté le ſentier battu pour la ſuivre, & a tiré de plus un couteau de ſa poche, avec lequel il a coupé une baguette du noiſettier, qu'il a donnée ſur le champ à F*rançoiſe Goodville*, ce qui a été agréé d'elle: ainſi elle eſt la receleuſe, & complice dudit larcin. De plus, ledit *Robert la Mouche* dit avoir ſaiſi dans les mains de ladite F*rançoiſe Goodville* une baguette, qu'il croit être ſienne, & à lui appartenante, &c.

„ Ah ciel! s'écria M. B*ooby*, quoi, monſieur, vous écrouerez deux jeunes gens dans une priſon pour être fouettés, parce qu'en ſe promenant ils ont coupé une ba-

guette de noisettier. Je prétends leur faire grace encore, répondit le commissaire; car si j'avois écrit à la place d'une baguette, que c'étoit un jeune arbre, ils seroient pendus tous deux. Ecoutez, s'il vous plaît, ajouta-t-il, en tirant M. *Booby* à l'écart; je ne suis pas accoutumé à cette sévérité; mais madame votre tante, Lady *Booby*, veut les chasser de sa paroisse; ainsi j'ai fait avertir le chasse-gueux par *la Mouche*, que c'est ma volonté qu'il les laisse s'évader, en les conduisant en prison à la ville. Ils étoient prêts à s'épouser. Lady n'a pas eu d'autre moyen pour les empêcher. J'aurai soin de satisfaire ma tante, repliqua *Booby*. JOSEPH n'est pas fait pour être à charge à sa paroisse, ni à personne. Si vous voulez m'obliger vous les remettrez entre mes mains, au lieu de les envoyer en prison. Oui-dà, répondit le commissaire, de tout mon cœur: je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez. " Nos deux criminels furent donc remis entre les mains de leur protecteur, l'ordre du commissaire fut déchiré, le chasse-gueux renvoyé, le procureur condamné à se taire, & les prisonniers rendirent graces à leur libérateur, avec une joie plus aisée à comprendre qu'à décrire. JOSEPH connoissoit M. *Booby*, mais non pour son beau-frere, ignorant le mariage de sa sœur. Il fut donc bien surpris de voir entrer chez le commissaire, un laquais chargé d'un porte-

manteau, & d'entendre ce gentilhomme demander une chambre où il pût se retirer avec JOSEPH. Le commissaire ayant fait ouvrir une salle, M. B*ooby* y entra, en disant à JOSEPH de le suivre. On tira du porte-manteau un habit & du linge, & on dit à JOSEPH de s'habiller, & que ces vêtemens étoient pour lui. Aussitôt il retourna auprès du commissaire, laissant JOSEPH dans un étonnement inconcevable. Le commissaire s'entretenoit avec F*anny*, qui étoit entrée chez lui. Son chapeau de paille baissé sur ses yeux, pour cacher son visage & ses pleurs, l'avoit empêché de voir des charmes qui eussent rendu l'arrivée de M. B*ooby* inutile, du moins pour elle, si ce commissaire eût pu l'envisager. Il ne l'eut pas plutôt regardée, qu'il fit mille imprécations contre lui-même, d'avoir jamais conçu la pensée de la mettre en prison pour y être fouettée. Il y eût volontiers envoyé sa propre femme à sa place, si à ce prix la charmante F*anny* eût consenti d'occuper la sienne. Ses yeux étant charmés, son cœur conçut des desirs, & sa tête des projets. Il profita donc de quelques instans que M. B*ooby* le laissa libre avec elle, pour dire à cette fille, combien il étoit mortifié de l'avoir traitée si durement avant de la connoître; ajoutant que puisque Lady B*ooby* ne la vouloit pas souffrir dans sa paroisse, il lui offroit une place chez lui, où elle pour-

roit vivre en repos ſous ſa protection..... *Fanny* le remercia très-reſpectueuſement, & lui dit que ſi JOSEPH y conſentoit, elle accepteroit ſon offre: elle ajouta que Lady leur en vouloit ſans ſujet, & qu'elle croyoit que mademoiſelle *Slipslop* étoit la cauſe de cette perſécution.

Le retour de M. *Booby* interrompit cet entretien, & le commiſſaire plutôt par jalouſie que par reſpect, envoya *Fanny* à la cuiſine; ce que M. *Booby* permit, afin d'éviter une explication qu'il n'eût pu éviter, s'il ſe fût oppoſé à ſa retraite. Après quelques momens d'entretien ſur diverſes choſes aſſez indifférentes, JOSEPH ſe préſenta à eux avec une épée, un habit bleu bordé d'or & une veſte d'écarlate galonnée. Le commiſſaire fut fort ſurpris de cette métamorphoſe, & encore plus lorſqu'il vit M. *Booby* faire monter JOSEPH & *Fanny* dans ſon caroſſe. On prit congé de lui, & on ſe rendit au château.

Ils n'avoient fait que très-peu de chemin, quand M. *Booby*, voyant un homme empreſſé à courir dans les champs, demanda à JOSEPH s'il le connoiſſoit. „ Je n'ai jamais vu, dit-il, faire de pareilles enjambées. Monſieur, s'écria JOSEPH, c'eſt notre bon vicaire ADAMS. Hélas oui, ajouta *Fanny*! Le bon homme croit que nous ſommes encore dans la peine. Dieu le béniſſe, reprit JOSEPH, il n'a pas ſon ſemblable dans

l'univers. Eſt-il donc ſi honnête homme ; demanda M. *Booby* ? appelez-le, JOSEPH, nous le ramenerons avec nous. „ Le cocher arrêta ſes chevaux, & JOSEPH appela M. ADAMS, qui reconnoiſſant ſa voix, s'avança près du caroſſe. M. *Booby*, qui ſe contraignit pour ne point rire, tant ſa figure étoit comique, le pria de prendre place dans la voiture. Il s'en défendit longtems, peut-être par le ſouvenir du caroſſe de M. *Pierre Ponce ;* cependant il fallut céder aux preſſantes ſollicitations de M. *Booby*. Ce fut alors que ce gentilhomme inſtruiſit JOSEPH de ſon mariage avec PAMELA ; ce qu'il avoit déjà appris du laquais qui l'avoit aidé à s'habiller. M. *Booby* peignit ſon bonheur dans la poſſeſſion d'une ſi charmante épouſe, & ajouta que tous ceux qui lui appartenoient, lui étoient chers. JOSEPH lui témoigna ſa reconnoiſſance, le plus vivement qu'il lui fut poſſible. Mais M. ADAMS l'interrompit par un cri de joie. Il venoit de s'appercevoir de l'habit magnifique de JOSEPH : ce qui lui fit verſer des larmes, & claquer de ſes doigts, comme un extravagant.

Quand ils furent arrivés au château, M. *Booby* leur dit le reſte dans le veſtibule, juſqu'à ce qu'il eût le tems de prévenir Lady, qu'il trouva s'entretenant avec PAMELA. Il lui dit, qu'il avoit à l'entretenir en particulier : ils paſſerent donc l'un & l'autre

l'autre dans un cabinet, où il lui parla en ces termes. „ Madame, lui dit-il, j'ai résolu d'avouer & de considérer tous les parens de la vertueuse & charmante personne que j'ai eu le bonheur d'épouser, comme mes parens propres. J'aurai à ceux-ci des obligations infinies, s'ils veulent bien en faire autant. Son frere JOSEPH, il est vrai, a été votre domestique, mais il est aujourd'hui mon beau-frere; & j'ai la consolation de voir que ni son caractere, ni sa figure, n'ont rien qui doive me faire rougir, en lui donnant ce nom. Il est là-bas vêtu en cavalier, & sur le pié que je prétends qu'il paroisse dans le monde. Vous me comblerez de joie, si vous voulez bien l'admettre à votre table, où mon épouse le verra avec plaisir, quoiqu'elle n'ose le témoigner. "

Ce coup de fortune passoit l'espérance de Lady: elle fut si transportée de joie, qu'elle répondit avec un peu d'imprudence: „ Mon cher neveu, il est facile de me persuader de faire tout ce qui peut flatter JOSEPH ANDREWS. Qu'est-ce que je dis? ajouta-t-elle, en s'interrompant, je suis folle. Je veux dire, que je suis prête à faire tout ce qui peut vous faire plaisir. Puisqu'il a l'honneur d'être votre beau-frere, je ne refuse point de le reconnoître & de le recevoir sur ce pié-là. " M. *Booby* la remercia de sa complaisance & de sa politesse. „ Mais,

madame, reprit-il, j'ai encore une grace à vous demander. Il y a une jeune perſonne avec lui..... Mon neveu, s'écria Lady ſans vouloir l'entendre, il ne faut point abuſer de ma facilité. Quoi! parce que je veux bien recevoir votre beau-frere à ma table, vous voudriez encore que je mangeaſſe avec toutes les petites gredines du pays. Vous ne la connoiſſez point, ma chere tante, repartit M. *Booby* : c'eſt la plus aimable fille que vous ayez jamais vue. Sa figure a été formée par les graces. Sa vertu, ſa douceur, ſon air noble..... Je ne m'embarraſſe point de ſa figure, ni de ſon air, interrompit Lady. Cela eſt inutile, je ne la ſouffrirai point à ma table. La priere que vous me faites, mon neveu, eſt une injure. "

M. *Booby*, qui ſavoit qu'elle étoit ferme dans ſes réſolutions, lui fit des excuſes, & promit de ne lui en plus parler. Lady & lui ſe ſéparerent, elle pour aller rejoindre PAMELA, & lui pour dire à JOSEPH le ſuccès de ſa négociation. „ Je vais vous „ mener auprès de votre ſœur, lui dit-il; „ mais pour *Fanny*, je ne puis rien obte- „ nir. " JOSEPH le pria de permettre qu'il ne vît ſa ſœur qu'en particulier, afin de revenir auprès de ſa chere maîtreſſe. Mais M. *Booby*, qui ſavoit le plaiſir que PAMELA reſſentiroit à la vue de ſon frere, ne voulut point y conſentir. „ Vous êtes aſſuré, lui

dit-il, que votre *Fanny* eſt en ſureté & en bonne main ; vous ne vous en éloignez que pour peu de tems, ou plutôt vous ne vous en éloignez point, puiſque vous la rejoindrez quand il vous plaira. Cependant je me flate que vous reſterez ſans ennui auprès d'une ſœur qu'il y a ſi longtems que vous n'avez vue, & qui vous aime ſi tendrement. „ JOSEPH, qui aimoit véritablement ſa ſœur, céda aux remontrances de M. *Booby*, & après avoir mis *Fanny*, (qui étoit charmée de n'être point forcée de paroître devant Lady) entre les mains de M. ADAMS, il ſuivit M. *Booby* à l'appartement où étoient les dames, tandis que *Fanny* avec le miniſtre prit le chemin de ſon preſbytere.

CHAPITRE VI.

JOSEPH ANDREWS *couche au château : Dialogue entre Lady* BOOBY *&* SLIPSLOP *ſa ſuivante.*

L'ENTREVUE de PAMELA & de JOSEPH ſe paſſa en témoignages réciproques de tendreſſe & de joie, accompagnées de larmes, que M. *Booby* vit avec plaiſir couler de leurs yeux, & ſa tante avec dépit. Ces innocentes careſſes augmenterent ſa paſſion,

déjà réveillée par l'air galant que JOSEPH avoit ſous ſon nouvel ajuſtement. Sa force, ſa grace, & tous ſes charmes lui parurent dans un nouveau degré. Afin de juger de ſon eſprit, dont elle ignoroit la vivacité, faute de s'être aſſez abaiſſée pour l'entretenir familiérement, elle ſe joignit à M. *Booby* ſon neveu, & à PAMELA, pour le prier de leur conter ſes avantures; ce qu'il fit de très-bonne grace. Elle en fut peu contente par rapport aux traits qui pouvoient concerner *Fanny*, dont M. *Booby* lui vantoit la beauté & les agrémens; ce qui l'aigriſſoit encore contre cette charmante fille. „ Je m'étonne, madame, dit-elle, en s'adreſſant à PAMELA, que mon neveu, qui prétend vous avoir épouſée par inclination, s'aviſe de vous entretenir de la beauté d'une autre. Pour moi, j'avoue que j'aurois de la peine à le ſoutenir, ſi la choſe me regardoit; j'en ſerois jalouſe. Vous avez raiſon, madame, répondit PAMELA, mais il faut avoir de l'indulgence pour M. *Booby*: ſes yeux ſont ſujets à ſe méprendre à l'égard de notre ſexe, il y trouve quelquefois plus de charmes qu'il n'y en a. “ A ces mots, les dames fixerent leur vue ſur une grande glace qui étoit devant elles, & Lady continua, en diſant que les hommes étoient fort ſujets à ſe tromper ſur la beauté. Puis ſans regarder que leurs propres viſages, elle s'exhalerent en complimens réciproques.

Quand l'heure de se coucher fut venue, Lady dit à JOSEPH, qu'elle lui avoit fait préparer un lit. (Le lecteur aura la bonté de se souvenir que désormais nous ajouterons le titre *Monsieur* en parlant de JOSEPH, puisqu'il peut à présent y prétendre avec autant de raison que bien d'autres, en vertu d'un droit incontestable, consistant dans son habillement.) M. JOSEPH s'excusa de son mieux, sans oser cependant refuser de coucher au château, quoiqu'il eût bien mieux aimé aller rejoindre F*anny* chez M. ADAMS. Mais Lady persista à le vouloir retenir, sous prétexte qu'il ne trouveroit point dans le village une maison qui fût propre à loger un homme du rang auquel il étoit destiné. PAMELA & son mari se mirent de la partie, & il fallut abandonner l'espérance de revoir *Fanny* jusqu'au lendemain. Cependant cette tendre amante l'attendît jusqu'à minuit, avec M. ADAMS & sa famille, qui eurent la complaisance de veiller avec elle. A la fin elle se coucha, non pour dormir, mais pour rêver à celui qui causoit toutes ses peines & tous ses plaisirs.

M. JOSEPH se leva de bonne heure pour l'aller trouver. Elle entendit sa voix, & s'étant habillée à la hâte, elle descendit dans la salle où il étoit. Ils passerent deux heures ensemble avec un plaisir inexprimable; & avec la permission de M. ADAMS, ils fixe-

rent leurs nôces au lundi ſuivant. Après avoir pris cette réſolution, M. JOSEPH retourna au château, ſelon ſa parole, pour y déjeuner avec ſa ſœur.

Il eſt tems de retourner à Lady, pour inſtruire le lecteur de ce qui ſe paſſa chez elle le ſoir, lorſqu'elle ſe fut retirée dans ſa chambre. Que penſez-vous, *Slipslop*, demanda-t-elle en entrant dans ſa chambre, de cette merveille que mon neveu a épouſée? *Slipslop*, qui ne ſavoit ſur quel ton elle devoit répondre, ne répliqua que par un *plaît-il, madame*. Je vous demande, répéta Lady, ce que vous penſez de cette petite poupée, qu'on veut que je nomme ma niece? *Slipslop*, inſtruite autant qu'il falloit par l'épithete & par le ton, ſe mit à déchirer PAMELA. Elle la défigura ſi bien, que ſon mari même ne l'auroit pas reconnue. Lady l'aida dans ce pieux ouvrage, & conclut ſon panégyrique par ces mots. Vous lui rendez juſtice, *Slipslop*: cependant toute laide qu'elle eſt, c'eſt une ange en comparaiſon de F*anny*. *Slipslop* quitta alors PAMELA pour mettre en pieces F*anny*, ce qu'elle fit d'une façon barbare; & elle conclut en priant madame de lui dire, ſi elle avoit jamais vu aucun de ces gens de la lie du peuple, qui ne ſe reſſentît de ſa baſſe origine. „ J'ai vu une ſeule exception, dit Lady. Vous devinez qui je veux dire. Non en vérité, répondit la ſuivante.

C'eſt un jeune homme, reprit ſa maîtreſſe...... Vous avez aujourd'hui l'eſprit étrangement bouché. Oh! que vous avez bien raiſon, répondit *Slipslop*, il y a une modification à cet *apopthème*, & une exception à cet axiome, actuellement dans le château. N'eſt-il pas vrai, reprit Lady? Il a un air ſi noble, qu'un prince pourroit l'avouer pour ſon fils. Ses manieres feroient honte en vérité à nos gens de cour. Il n'emprunte de ſa naiſſance qu'une complaiſance parfaite, qui le fait céder en tout à ſes ſupérieurs, ſans cependant aucune trace de ſervile ſoumiſſion. Toutes ſes actions n'expriment que le reſpect & la reconnoiſſance, & n'inſpirent que l'amour.... Enfin ſa vertu, ſa piété à l'égard de ſes parens, la ſincérité qui regne dans ſes paroles, ſa fidele amitié, ſon courage, la bonté de ſon cœur..... Ah, *Slipslop*, que n'eſt-il gentilhomme, pour le bonheur de quelque dame douée d'un égal mérite! C'eſt bien dommage en vérité, répondit *Slipslop*. Il eſt certain, continua Lady, qu'une femme qui penſeroit à lui, deviendroit mépriſable, malgré toutes les qualités du corps & de l'eſprit que nous venons de remarquer. Pour moi je me déteſterois ſi j'étois capable d'une telle ſottiſe. Sans doute, madame, dit la ſuivante. Et pourquoi *ſans doute*, s'il vous plaît? Je vois que vous êtes l'écho de chaque perſonne qui vous parle. Ne mé-

rite-t-il pas mieux la tendresse & l'attachement d'une femme sensée qu'un noble campagnard, qu'un libertin de la cour, ou qu'un ridicule petit-maître ? Cependant c'est toujours à quelqu'une de ces trois especes que nous sommes forcées de nous sacrifier, pour éviter la critique du monde & la colere de nos parens. Il faut nous donner à l'objet de notre mépris, & mépriser ceux qui méritent notre estime. Coutume, bienséance, honneur, tyrans impitoyables ! vous voulez qu'on s'immole, & qu'on préfere la naissance, le bien, le rang, au mérite, & aux dons les plus précieux de la nature. En vérité, s'écria *Slipslop*, qui voyoit de quel côté venoit le vent, si j'avois été grande dame, je me serois moquée de la coutume. Voyez-vous, madame, pour votre rang, qui n'est pas peu de chose, je ne voudrois pas me gêner comme vous faites. Je ne parle point de moi, répondit Lady : je supposois le cas qu'une fille de condition eût du goût pour ce jeune homme-là, faute d'avoir vu le monde. Quoi ? moi ? Tu ne me soupçonnes pas assurément..... Non, madame, certainement, dit la suivante. Quoi, *non*, reprit Lady, & à propos de quoi répondez-vous avant qu'on ait achevé de parler ? Il faut avouer qu'il est charmant. Mais non, *Slipslop*, mon tems est passé ; les hommes ne me touchent plus ; j'ai perdu un mari qui...... Tu le sais, à

quoi bon le rappeler, puisque mon unique ressource est dans l'oubli ? Allons *Slipslop*, conte-moi quelqu'une de tes sornettes pour me distraire, conte-moi quelque chose de M. ANDREWS. Hé bien, dit la suivante, M. JOSEPH ANDREWS est le plus bel homme que j'aie vu de ma vie; & si j'étois duchesse, il ne resteroit pas longtems comme il est. Vous direz tout ce qu'il vous plaira de la coutume & de la bienséance; mais je sais bien moi, que de tous les jeunes seigneurs qui venoient chez vous à *Londres*, il n'y en a pas un seul que je voulusse mettre en comparaison avec M. JOSEPH. Ce ne sont que des freluquets; j'aimerois mieux, Dieu me pardonne, être la femme de notre M. ADAMS, que d'aucun de ces colifichets. Je m'embarrasserois bien de ce que le monde diroit de moi, si j'étois dans les bras d'un homme que j'aimerois. Il y a des gens qui critiquent les autres, parce qu'ils possedent un bien que ces mêmes gens *appètent*. Desorte donc, dit Lady, que si tu étois femme de condition, tu n'hésiterois pas d'épouser M. JOSEPH ANDREWS ? Pas un instant, répondit *Slipslop*, s'il vouloit de moi. Bête, animal, s'écria la dame, s'il vouloit d'une femme de condition! Est-ce que la chose est douteuse ? Je ne le croirois pas, répondit la suivante, si *Fanny* étoit plus éloignée de lui. Pour moi, si j'étois à votre place, ayant tant soit peu de goût

pour M. JOSEPH ANDREWS, je la ferois chasser de la paroisse. *La Mouche* feroit bientôt cette affaire-là, si vous vouliez lui en parler.

Ce que *Slipslop* venoit de dire, déconcerta sa maîtresse. Elle craignoit que *La Mouche* ne l'eût trahie, ou qu'elle ne se fût trahie elle-même. Après quelques momens de silence, s'étant un peu remise, elle parla en ces termes. » Je suis étonnée, *Slipslop*, de la liberté que vous vous donnez, en parlant comme vous venez de faire. Prétendez-vous insinuer que c'est moi qui ai suscité *La Mouche* contre cette fille, par rapport à JOSEPH ? Ah! Madame, s'écria la suivante effrayée, me soupçonnez-vous d'inventer des impertinences comme celles-là ? Je ne vous crois pas assez hardie pour oser le faire, répliqua Lady. Ma conduite a été trop réguliere, pour que la malice même y trouve à mordre. Je ne me suis jamais comportée de façon à donner prise à la médisance, & je n'ai pas suivi l'exemple de plusieurs femmes que vous connoissez, en prenant des libertés indécentes ! même avec mon époux. Mais le cher homme qui n'est plus dans ce monde (ici elle sanglotta), s'il étoit encore vivant, (ce mot entraîna quelques larmes) ne pourroit me reprocher une seule action tendre, ou même passionnée à à son égard, pendant tout le tems que nous avons vécu ensemble. Il ne m'a jamais em-

brassée, que je ne lui aie bien témoigné qu'il me faisoit de la peine. Je suis sure quepour cet effet il n'a jamais cru que je l'aimois. Depuis sa mort, tu le sais toi-même, quoiqu'il y ait six semaines (un jour seulement de moins), je n'ai reçu aucune visite jusqu'au moment que mon fou de neveu s'est avisé de me venir voir avec sa poupée. Jusques là je m'étois bornée à un certain nombre d'amis choisis. Cependant tant de circonspection ne me garantit peut-être pas d'un soupçon offensant. On peut me croire livrée à une passion que je méprise, & pour qui ? pour un jeune-homme de la lie du peuple, pour un garçon qui a porté ma livrée. Je n'entens rien dans tout ceci, Madame, je vous assure, interrompit *Slipslop*. Je vous crois, reprit la Dame; cette façon délicate de penser n'existe que dans un cœur pétri d'une matiere plus noble que le tien. Tu es une créature d'une espéce inférieure. La race d'ANDREWS & la tienne sont de niveau : tu es un insecte organisé sous la forme d'une femme. Je vous assure, Madame, repliqua la suivante, piquée de ce discours, que je ne suis non plus insecte, qu'organisée, ou du moins que je ne le suis pas plus qu'une autre. Vous parlez vraiment comme si les domestiques étoient faits de toute autre chose que les gens de qualité. Mais, Madame, les domestiques sont Chrétiens aussi-bien que leurs maîtres, ils sont

comme eux faits de chair & de ſang, & Mr. ANDREWS en eſt une bonne preuve. N'eſt-il pas auſſi beau qu'un mylord? Par conſéquent ſon ſang eſt auſſi bon. Pour moi je crois que mes *corpuſcules* ne ſont pas plus groſſiers que ceux des autres: & ſi Mr. ANDREWS étoit mon amant, je ne rougirois point de dire publiquement qu'il eſt gentilhomme; car tous ceux qui l'ont vu dans ſon bel habit, diſent qu'il a l'air d'un duc. Lui groſſier! Non, je ne puis ſouffrir d'entendre parler ſi mal de lui, puiſqu'il ne parle jamais mal des autres. Sa groſſiereté ne git aſſurément pas dans ſon humeur, car il eſt doux & très-poli; ni dans ſa peau, car elle eſt unie comme une glace, & blanche comme celle d'un poulet. Si j'étois Mademoiſelle ANDREWS, avec mille écus de rente, je ne voudrois pas changer avec une reine. Une femme qui ne ſe contenteroit pas d'un amant tel que lui, mériteroit de n'en avoir aucun de toute ſa vie, puiſqu'il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuſe. Ah, que ne ſuis-je une grande Dame, pour l'élever ſi haut que perſonne n'oſât lui reprocher ſa naiſſance! " En achevant ces mots, elle prit les bougies, & demanda à Lady, ſi elle avoit affaire d'elle. Non, répondit la Dame, qui étoit au lit dès le commencement de cet entretien. Va te coucher, tu es la plus plaiſante fille du monde avec tes folles imaginations.

CHAPITRE VII.

Réflexions judicieuſes, qu'on défie de trouver dans les Romans François. Conſeils ſalutaires que Mr. BOOBY donne à ſon beau-frere. Avanture de FANNY avec un Petit-Maître.

UNE habitude contractée depuis longtems a tant de pouvoir ſur l'homme, qu'il n'y a preſque rien d'extraordinaire qu'on ne puiſſe croire, quand c'eſt un effet de cette habitude. Un avare, qui s'eſt accoutumé à voler le public, qui parvient enfin juſqu'au point de ſe filouter lui-même, & de voler ce qu'il met dans un endroit pour le cacher dans un autre, & prend plaiſir à cette extravagante occupation, eſt une choſe poſſible, & même probable. De-même ceux qui ſont faits à tromper le public par un extérieur d'honnête-homme, à force d'en impoſer aux autres, ſe perſuadent à la fin qu'ils poſſedent toutes les qualités dont ils faſcinent les yeux des autres. Pour appliquer cette obſervation, il eſt bon de ſavoir, que la paſſion qu'on nomme amour, donne de l'exercice à tous les talens & à toutes les facultés du beau-ſexe: & que les Dames, quand elles aiment, ſont tant ſoit peu inclinées à la fourberie. Et pouvons-nous nous

en plaindre, si nous réfléchissons que cette charmante partie de la création est dès sa naissance instruite dans le grand art de feindre ? Dès que la petite fille commence à bégayer, on lui défend la familiarité avec les enfans de l'autre sexe. Ensuite on commence à lui dire, que le garçon est un animal dangereux, dont il faut se garder, que bien loin de jouer avec lui, ou de le caresser, il faut qu'elle le chasse d'auprès d'elle, s'il s'avise de l'approcher de trop près. Quand elle est devenue grande, on lui insinue adroitement, que si elle a aucune liaison d'amitié avec lui, les autres filles la regarderont comme une infame, & la chasseront de leur société. Ces premieres impressions, fortifiées par leur gouvernante & par leurs compagnes, leur inspirent tant d'horreur pour ce monstre, qu'à quinze ans elles l'évitent comme un fléau, en se targuant d'une antipathie vertueuse, qu'elles jurent de conserver toute leur vie. Elles le croient alors, & se flattent de la chimérique espérance de passer leurs jours sans tomber entre les pattes du monstre, à l'exemple de quelque vieille Vestale leur tante où leur cousine. Mais quand elles ont passé le troisieme lustre, & qu'elles commencent à considérer l'avenir, elles pensent avec chagrin que vu le grand nombre de ces monstres qui les environnent, qui fourmillent dans le monde, & qui se présentent sans cesse à elles

ſous différentes figures & ſous des noms divers, il leur ſera comme impoſſible de s'en garantir. Lorſque le dit monſtre ſe met à leur pourſuite (ce qui n'arrive gueres qu'après qu'elles ont paſſé la ſeconde année climatérique) elles voient alors la témérité de leurs projets, & ſongent à d'autres voies pour ſe garantir du danger. Elles prennent alors le parti de ſe rendre aimables à ſes yeux, & de lui plaire, afin de lui ôter par ce moyen l'envie de leur nuire. Elles y réuſſiſſent, mais en s'apprivoiſant avec lui, elles perdent l'idée de ſa férocité, & ſe haſardent à lui parler; le trouvant tout autre qu'on le leur avoit dépeint, elles ſe plaiſent à faire des épreuves de ſa douceur, de ſa tendreſſe, & de ſa complaiſance, juſqu'à ce qu'elles paſſent, par une foibleſſe attachée à la nature humaine, d'un excès à un autre, avec la même promtitude qu'un oiſeau vole de branche en branche. Enfin l'amour prend la place que la crainte occupoit auparavant. Mais comme l'enfant qu'on éleve dans la frayeur de ces riens, qu'on nomme ſpectres, retient juſqu'à la mort une eſpece de crainte de ces êtres imaginaires, malgré la conviction de leur impoſſibilité; de-même les filles, quoique convaincues par leur propre expérience que l'animal eſt fort traitable, ne laiſſent pas de le traiter toujours comme un animal à fuir, & de l'éviter, pour ſe garantir de la critique de leurs compa-

gnes, qu'elles entendent déclamer contre lui; desorte que plus elles l'aiment, plus elles crient haut, afin d'éblouir le public, & de lui persuader qu'elles ont une entiere aversion pour lui. En voulant ainsi tromper les autres, elles parviennent à la fin à se tromper elles-mêmes, & croient souvent qu'elles haïssent à la mort celui qu'elles aiment avec la plus vive passion. Lady *Booby* étoit dans ce cas. Au commencement elle avoit aimé JOSEPH sans le savoir; & dans la suite, s'étant apperçue de son amour, elle crut l'aimer bien moins qu'elle ne l'aimoit en effet. Depuis l'arrivée de PAMÉLA chez elle (ce qui l'avoit fait paroître à ses yeux sous une figure honnête), elle avoit conçu, sans le savoir, un dessein, que l'amour lui eût encore déguisé longtems, si un songe ne lui eût dévoilé le mystere.

Dès qu'elle fut en état d'être vue, elle fit appeler son neveu, & lui ayant fait de grands complimens sur son choix. ,, Vous voyez, continua-t-elle, par la complaisance que j'ai eue pour vous, en admettant JOSEPH à ma table, que je regarde les ANDREWS, non seulement comme vos parens, mais presque comme les miens, puisque vous vous êtes allié avec eux. Vous avez raison de vouloir les élever le plus que vous pourrez. Ainsi vous devriez dissuader JOSEPH de son mariage; parce que cela ne

peut qu'étendre la bassesse & la pauvreté de sa famille. Au lieu qu'en lui achetant quelque emploi honorable, vous le mettrez en état de profiter des dons que la nature lui a prodigués, pour se procurer quelque parti avantageux. "

Mr. *Booby* goûta cet avis, & à son retour dans l'appartement de PAMÉLA, où il trouva JOSEPH, il lui parla en ces termes. ,, La tendresse, mon cher JOSEPH, que je ressens pour PAMÉLA mon épouse, s'étend à son frere, & à toute sa famille, que je considere autant que s'ils étoient mes égaux. Je crois que vous en êtes convaincu. Pardonnez donc à mon amitié, qui m'oblige à vous parler sur un sujet qui peut vous faire quelque peine: mais votre propre intérêt le demande; & si mon amitié vous est chere, je vous conjure, ou plutôt j'exige que vous rompiez vos engagemens avec une fille qui ne vous convient point, étant mon beau-frere. Je prévois la répugnance que vous aurez à m'accorder cette preuve d'amitié, mais par la suite vous me remercierez de ma sévérité. J'avoue que votre maîtresse est charmante, mais la beauté toute nue ne suffit pas pour faire un mariage heureux. Je vous assure, Monsieur, répondit JOSEPH, que c'est la moindre des perfections de cette aimable fille; car je ne connois aucune vertu dont elle ne soit douée. Pour ses vertus, reprit Mr. *Booby*, vous ne pouvez en être

le juge; mais vous trouverez parmi les femmes d'un plus haut rang dequoi vous en consoler. Je me propose de vous mettre en état de les connoître, à moins que votre obstination ne vous porte à vous engager malgré moi dans un mariage qui me déplairoit beaucoup, & qui chagrineroit extrêmement vos parens, en leur ôtant la douce espérance de vous voir faire une figure avantageuse dans le monde. Je ne puis croire, repliqua JOSEPH, que mes parens soient en droit de sacrifier mon bonheur à leur ambition. D'ailleurs que diroit-on de moi, si l'élévation de ma sœur me remplissoit d'un orgueil assez sauvage pour me faire mépriser mes égaux? Non, Monsieur, ajouta-t-il, je ne romprois pas avec ma chere *Fanny*, quand même je serois en état de l'élever aussi haut que vous avez fait ma sœur. Votre sœur & moi, répondit Mr. *Booby*, nous vous sommes obligés de la comparaison. Cependant votre *Fanny* ne doit pas assurément être comparée à PAMÉLA, ne possédant ni ses charmes, ni son esprit. Mais puisque vous me rappelez ce que j'ai fait en faveur de PAMÉLA, sachez que mon rang & ma fortune m'ont laissé la liberté de faire un choix. Ç'auroit été une foiblesse de me refuser cette satisfaction; mais c'est une extravagance dans un homme de votre sorte, de vouloir pareillement vous satisfaire. Ma fortune me laisse la même liberté, repliqua JOSEPH,

J'adore *Fanny*, ellle m'aime; j'ai des bras & des forces pour cultiver la terre, afin de la foutenir felon l'état où elle eft née, & dont elle eft contente. Ah! mon cher frere, s'écria PAMÉLA, vous avez tort, & Monfieur a raifon. Papa & maman feront bien fâchés de voir que vous voulez abaiffer notre famille, après ce que mon cher maître a fait pour l'élever. Vous feriez bien mieux d'implorer la grace divine contre votre paffion, que de la nourrir au préjudice de votre gloire; & . . . . Vous badinez ma fœur, dit JOSEPH en l'interrompant. Que prétendez-vous dire avec votre grace divine, & ma gloire? *Fanny* eft notre égale apparemment. Elle étoit autrefois la mienne, répondit grâvement fa fœur; mais je ne fuis plus PAMÉLA ANDREWS: je fuis la femme d'un gentilhomme, & comme telle, d'un rang bien audeffus du fien. J'efpere, avec l'affiftance de la grace, me préferver de l'orgueil, & ne jamais me méconnoître. " On vint alors les avertir que le déjeuné étoit prêt. Ainfi finit la converfation, fans qu'aucun d'eux en fut fatisfait.

Pendant ce tems-là *Fanny* étoit à fe promener dans une avenue du château, où elle attendoit JOSEPH, qui lui avoit promis de l'y joindre, dès qu'il pourroit fe dérober de la compagnie. Elle avoit vécu aux dépens d'ADAMS depuis fon retour au village, étant fans argent; ce qui l'embarraffoit extrême-

ment, & la jetta dans une trifte rêverie, dont elle fut tirée par un jeune-homme à cheval, qui lui demanda fi c'étoit-là le château de *Booby*. Il le favoit bien, mais il fit femblant d'en douter, pour avoir occafion de lui parler, afin de voir fi fon vifage répondoit à la délicateffe de fa taille. Il en fut fi frappé, dès qu'elle eut levé les yeux fur lui, qu'il fe jetta à bas de fon cheval, en proteftant qu'il n'avoit jamais rien vu de fi beau, & qu'il vouloit l'embraffer. Elle le pria de ne la pas infulter, & lui accorda cependant avec politeffe la légere faveur qu'il avoit demandée; mais voyant qu'il vouloit quelque chofe de plus, elle le repouffa fi rudement, qu'il lâcha prife quoiqu'il la tînt dans fes bras. Ce jeune homme, qui n'étoit rien moins qu'un *Hercule*, tout hors d'haleine d'avoir luté contr'elle, remonta à cheval, & ayant laiffé ordre à fon valet de chambre de refter avec elle, pour lui offrir de l'entretenir à *Londres*, & de lui donner un équipage fi elle vouloit fe donner à lui, il lui fouhaita le bon jour, & s'avança vers le château.

Son agent, habile négociateur de *Cythere*, employa tout fon art fans pouvoir réuffir. A la fin le miniftre abandonna les intérets de fon maître pour les fiens, & lui propofa de l'époufer. « Quoique je fois valet de » chambre, lui dit-il, j'ai du bien, je vous » l'offre, il ne tient qu'à vous d'en être la

» maîtresse sans blesser votre vertu. Car je » suis prêt à vous épouser, si vous voulez » m'accepter pour époux ». Elle répondit que non-seulement lui, mais son maître, ou le plus riche seigneur du royaume, l'en prieroient envain. Voyant que la flaterie étoit inutile, ce malheureux, échauffé par la vue de tant de charmes, l'attaqua autrement, mais avec bien plus d'insolence & de vigueur que son maître. Dans le fond la beauté de cette fille auroit tenté le plus austere des anciens philosophes, ou le dévot le moins suspect de notre siecle. *Fanny* se défendant courageusement étoit presqu'épuisée, quand le bon génie des vertueux amans envoya son héros, son cher JOSEPH, à son secours. A la vue d'un combat où il étoit si intéressé, plus promt que l'éclair, il s'élance sur le ravisseur, dans le tems qu'il lui arrachoit son fichu, & il lui assène un coup de poing à l'endroit du cou où un nœud coulant auroit été fort bien placé; ce qui le fit chanceler. Cependant ce misérable quitta *Fanny* pour se venger; mais avant que de porter son coup, il en reçut un second, qui auroit été peut-être le dernier qu'il auroit reçu de sa vie, s'il s'étoit adressé, selon l'intention de JOSEPH, au milieu de la poitrine; mais le valet de chambre en voulant le parer, leva la main de son ennemi; desorte que le coup étant seulement appliqué sur le visage, ne lui fit

ſauter que trois dents. Réſolu de ne point ménager ſon antagoniſte, & irrité par la douleur, l'intrépide valet de chambre adreſſa un coup formidable à JOSEPH, qui le para, & qui en même tems riſpoſta avec tant de bonheur, qu'il coucha ſon ennemi ſans mouvement ſur le champ de bataille. Ce coup décida la victoire, cependant JOSEPH ſaignoit beaucoup du nez.

Fanny voyant ſon ſang couler, appela le ciel & la terre à ſon ſecours; mais JOSEPH arrêta ſes cris, en l'aſſurant qu'il n'étoit point bleſſé. Elle ſe jetta tout de ſuite à genoux, pour remercier le ciel, non-ſeulement de ce qu'il avoit fait JOSEPH l'inſtrument de ſa délivrance, mais auſſi de ce que la victoire qu'il venoit de remporter ne lui coûtoit pas plus cher. Elle alloit lui eſſuyer le viſage, quand elle vit le raviſſeur qui ſe levoit de terre. JOSEPH ſe tournant vers lui : « As-tu ton » compte? lui dit-il. Oui, répondit l'autre, » car je crois que je me ſuis battu contre le » diable : ſi j'avois ſu que cette fille eût un » ſi bon champion, je me ſerois bien gardé » de l'attaquer ».

Quand le combat fut fini par la retraite du vaincu, *Fanny* pria inſtamment JOSEPH de retourner avec elle chez M. ADAMS, pour ne la plus quitter. Cette propoſition lui étoit trop agréable pour qu'il la refuſât, ſuppoſé qu'il eût été dans ce moment-là maître de ſa langue. Le lecteur doit ſe ſouvenir que

le raviſſeur avoit arraché le fichu de F*anny*, deſorte que ſa gorge étant à découvert, charma tous les ſens de ſon amant & le rendit immobile. Il a proteſté depuis devant pluſieurs perſonnes, que cet original ſurpaſſoit toutes les ſtatues qu'il avoit jamais vues, étant en effet plus propre à charmer un ſculpteur, qu'à lui inſpirer le deſſein de l'imiter. Cette fille modeſte, que le plus ardent été n'avoit jamais forcée de découvrir ſa gorge, (ce qui occaſionnoit peut-être la blancheur éblouiſſante de cette partie de ſa peau) étoit reſtée fort long-tems la gorge nue en préſence de ſon amant. La crainte dont elle avoit été ſaiſie à la vue d'un ſang ſi précieux qu'elle voyoit couler, l'avoit empêchée de faire réflexion ſur elle-même; juſqu'à ce que le voyant immobile devant elle, & les yeux fixés ſur ſon ſein, elle ſe ſouvint que ſon fichu n'y étoit plus. Un rouge vif, effet de ſa pudeur, ſe répandit à l'inſtant ſur ſon front, & gagna même ſa gorge qu'elle couvrit auſſi-tôt. JOSEPH voyant qu'elle ſouffroit, ſe priva d'un ſi cher objet, en détournant les yeux, de peur d'augmenter ſon trouble. Jugez, lecteur, ſi ſa paſſion étoit digne d'être appelée un véritable amour.

F*anny* guérie de ſa honte, & JOSEPH du chagrin de l'avoir cauſée, ils ſe mirent l'un & l'autre en marche vers le Presbytere, & pendant le chemin elle renouvella la priere

qu'elle lui avoit déjà faite ; ce qui lui fut accordé avec une joie parfaite, par celui qui y gagnoit plus qu'elle.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre Monsieur & Madame ADAMS, JOSEPH & FANNY.

DANS l'instant qu'ils frapperent à la porte du presbytere, le ministre & sa femme venoient de finir un assez long entretien, dont nos deux amans étoient le sujet. Madame ADAMS avoit l'intérêt de ses enfans si fort à cœur, qu'elle croyoit licites & même louables toutes les manieres de leur faire du bien. Elle espéroit depuis plusieurs années, que sa fille aînée auroit un jour l'honneur de succéder à la charge que Mademoiselle *Slipslop* occupoit, & de faire, par la protection de Lady *Booby*, son second fils commis à la visite des caves. Des espérances si flatteuses lui tenoient au cœur, & elle enrageoit de voir la droiture inflexible de son scrupuleux mari sur le point de les détruire, en irritant Lady par l'appui qu'il donnoit à *Fanny*. « Tout honnête-homme, lui-disoit-elle, doit avoir soin de sa famille, préférablement à toute autre considération. Vous avez six enfans à pourvoir ; voilà de

l'ouvrage autant qu'il vous en faut, sans vous embrouiller la tête des affaires d'autrui. Vous ne cessez de nous rebattre les oreilles, quand vous êtes dans votre chaire, de la soumission qu'il faut avoir pour les supérieurs; ne devriez-vous pas rougir de nous donner un exemple du contraire? Si Lady a tort, tans pis pour elle, son péché ne nous nuira ni dans ce monde, ni dans l'autre. *Fanny* a été élevée chez elle; qui d'elle ou de vous doit mieux la connoître? Si elle s'étoit bien conduite tandis qu'elle étoit au château, Lady ne la haïroit pas tant. Vous êtes porté pour elle, parce qu'elle est jolie. Mais les jolies filles souvent ne valent rien; celui qui les a faites, a fait aussi les laides: & quand une femme a de la vertu, peu importe de quelle figure elle est. Ainsi, pour peu que vous soyiez sage, vous ferez ce que Lady vous demande, en refusant de publier le troisieme ban „.

Tous ces argumens furent perdus. Le ministre, qui persistoit dans la résolution de faire son devoir sans s'embarrasser des conséquences, alloit lui répondre, si elle l'eût permis. Mais cette femme, qui croyoit son mari assez privilégié, de ce qu'il pouvoit parler pendant deux heures consécutives tous les dimanches sans qu'elle osât le contredire, vouloit qu'il ne parlât chez lui que quand elle seroit lasse de parler. Selon

les apparences, elle auroit poursuivi son sermon, si JOSEPH & *Fanny* ne fussent alors entrés dans la salle, où la table étoit mise, avec un plat de choux au lard pour le déjeuné. Madame ADAMS les salua froidement. Des gens plus rafinés y auroient fait attention : mais son air chagrin ne fut remarqué de personne; car la cordialité de son mari attiroit les respects, la reconnoissance, & toute l'attention de nos deux amans. M. ADAMS les pria de se mettre à table, puis il descendit à sa cave, pour tirer un broc d'une liqueur très-rafraîchissante, qu'il appeloit de la biere, quoique ce ne fût qu'une eau colorée. On lui en avoit la même obligation que si c'eût été d'excellente biere, puisque c'étoit la meilleure boisson qu'il eût. JOSEPH lui rendit compte de la conversation qu'il venoit d'avoir avec M. *Boobi* & sa sœur PAMÉLA, touchant *Fanni;* ensuite il lui conta l'avanture du valet de chambre, en ajoutant qu'il ne pouvoit qu'appréhender quelque suite fâcheuse pour elle, s'il ne lui étoit pas uni au plutôt. " Permettez-moi, Monsieur, ajouta-t-il, d'aller chercher une dispense du troisieme ban, j'emprunterai l'argent nécessaire pour l'obtenir. Vous savez comme je pense à ce sujet, répondit M. ADAMS : dans quelques jours une dispense vous sera inutile. Mais, mon cher JOSEPH, je crains que votre impatience n'ait plus de part à votre dessein, que vos

prétendues appréhensions. Comme ce dessein tire son origine de l'un ou de l'autre, il faut que je vous fasse l'analyse de tous les deux, chacun selon son rang. Pour le premier motif, nommément l'impatience, sachez, mon cher fils, que si vous ne prenez cette vierge pour épouse, que dans la vue de satisfaire votre appétit charnel, vous péchez grièvement. Le mariage fut institué pour un usage plus noble, comme vous l'apprendrez par un sermon que j'ai composé pour le jour que vous devez être uni avec elle. Je vous aime tant, que si vous êtes sage, je vous ferai présent du sermon, où je démontre que ne l'on doit avoir aucun égard au sang ou à la chair dans ces occasions. Je prens mon texte dans l'évangile de *Saint Mathieu* V, 28, où l'on trouve ces mots, *si un homme regarde une femme pour la convoiter*, &c. En vérité tous ces appétits & toutes ces convoitises doivent être déracinés, ou au moins réprimés, avant que le vase mérite d'être consacré. Se marier avec des vues si criminelles, est une prostitution d'une cérémonie toute sainte & toute chrétienne; prostitution qui attire toujours la colere céleste sur ceux qui s'en rendent coupables. Si l'empressement que vous témoignez vient de l'impatience, vous devez donc la réprimer. Pour votre crainte, dont je fais mon second point, elle est criminelle aussi, parce qu'elle est une preuve

que vous n'avez point la confiance qu'un chrétien doit avoir en celui qui veille fans ceffe fur nous, & qui conduit tout ce qui nous regarde à une bonne fin, tant que nous fommes foumis à fes volontés. Il nous protégera contre nos ennemis, & fera avorter tous leurs deffeins, fi nous mettons notre confiance en lui : peut-être même qu'il changera leur cœur. Au lieu de prendre des précautions, ou de recourir à des moyens illicites pour nous garantir d'un malheur, nous devons plutôt nous mettre en prieres, bien furs d'obtenir ce qui nous eft le plus utile. Si un accident nous arrive, il ne faut point fe livrer au défefpoir, mais nous foumettre aux décrets de la providence ; & ne jamais nous attacher à rien dans ce monde affez fortement, pour ne le pouvoir quitter fans regret. Vous êtes jeune & fans expérience, je fuis plus âgé & j'ai beaucoup vu. Toutes les paffions pouffées à l'excès font des crimes ; l'amour même, s'il n'eft fubordonné au devoir, nous le fait oublier. Si *Abraham* avoit aimé *Ifaac* jufqu'à refufer de le facrifier, ne le blâmerions-nous pas ? Je fais, mon cher JOSEPH, que vous êtes doué d'excellentes qualités, c'eft pourquoi je vous aime ; mais votre ame eft commife à mes foins, il faut que j'en réponde. Ainfi je ne puis en confcience vous voir faire une faute, fans vous en avertir. Vous vous abandonnez trop à votre paffion ; deforte

que si Dieu vous ôtoit *Fanny*, je crains fort que vous ne puissiez la lui céder de bonne volonté. Cependant, croyez-moi, un chrétien ne doit jamais s'attacher tellement à quoique ce soit, ni à aucun objet quel qu'il puisse être, que si la providence l'en prive, il ne puisse se la voir enlever sans murmure, sans plainte, sans chagrin ; parce qu'il doit se conformer en tout à la volonté du Seigneur, sans ressentir la moindre altération dans son ame „.

M. ADAMS fut interrompu au milieu de son discours, par un voisin qui vint lui dire, que son second fils étoit noyé. A cette nouvelle M. ADAMS garda un morne silence pendant quelques instans, puis il se mit à faire des hurlemens épouvantables. JOSEPH, touché de cet accident, se mit à lui dire la plupart des choses qu'il avoit retenues du sermon qu'il venoit de lui faire. Le vicaire étoit ennemi des passions, & ne prêchoit jamais sans exagérer la facilité qu'on trouve à les vaincre, par les secours de la grace & de la raison. Mais il n'entendoit plus alors la voix de l'évangile, & il trahissoit sa propre morale. " Mon fils, mon fils, s'écria-t-il, en interrompant JOSEPH, n'entreprenez point ce qui est impossible. Si c'étoit quelqu'autre de mes enfans, je le supporterois patiemment ; mais celui-ci, l'unique consolation de ma vieillesse, mon bijou,

l'espoir de mes cheveux gris! ..... Pauvre enfant, on t'arrache à la vie avant que tu en aies joui! Ah! le cher ange, le meilleur naturel, le caractere le plus doux, aimable enfant, qui ne m'a jamais offensé! Ce matin, je lui ai donné la premiere leçon de *Quæ genus*, &c. Voilà son livre: hélas! mon fils, tu n'en as plus besoin. Il eût été un homme savant, une lumiere de l'église. Tant d'esprit & tant de bonté ne se sont jamais rencontrés dans un enfant si jeune...... Ah qu'il étoit beau! s'écria la mere qui revenoit d'un évanouïssement entre les bras de *Fanni*. Mon pauvre cher *Jannot*, je ne te reverrai plus! Ah jamais, je ne dois le revoir mon aimable *Jannot*, ajouta le pere! Pardonnez-moi, interrompit JOSEPH, vous le reverrez; mais dans une meilleure place, où vous ne vous séparerez plus ,,.

Le ministre n'entendit point ce que JOSEPH disoit, ou du moins il n'y fit pas attention, puisqu'il continua ses gémissemens plus fort qu'auparavant. A la fin il demanda où étoit le corps de ce cher enfant. Je veux le voir, dit-il, en s'avançant vers la porte; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'il vit son fils courir vers lui en bonne santé, quoique fort mouillé. Celui qui avoit donné une allarme si fâcheuse, étoit apparemment de ces gens qui se plaisent à porter de mauvaises nouvelles. Ayant vu l'enfant tomber dans la riviere, il eut plus d'empressement pour

en informer son pere, que pour l secourir. Il fut tiré de l'eau par ce même porte-balle *Irlandois* qui avoit payé pour M. ADAMS chez l'hôte peu charitable. La joie du pauvre ministre devint aussi extravagante, que son chagrin l'avoit été quelques instans auparavant. Il embrassa mille fois ce cher enfant, dansant & sautant comme un insensé, & le tenant entre ses bras. Mais dès qu'il reconnut l'*Irlandois*, il lâcha son fils pour l'aller accabler de caresses, sur-tout quand il eut appris le nouveau service qu'il venoit de lui rendre. Que ces embrassemens étoient sinceres & délicieux! Ils ne ressembloient pas à ces démonstrations d'amitié & de bienveillance que se donnent réciproquement des gens de cour, qui voudroient s'étouffer en s'embrassant, s'il étoit possible: ce n'étoient pas non plus de ces caresses politiques & intéressées, que l'on fait à quelqu'un dont on attend des bienfaits ou des services. Tels ne sont pas assurément les complimens qu'un cadet fait à son aîné sur la naissance d'un fils. ADAMS & le pauvre *Irlandois* s'embrasserent avec une joie vive & pure, inconnue aux cœurs corrompus du siede.

Quand tout fut calme, ADAMS tira JOSEPH à l'écart, pour finir son exhortation. « Non, JOSEPH, lui dit-il, il faut te rendre maître de tes passions, si tu veux être heureux. Il est plus facile, à ce que je vois,

interrompit le judicieux JOSEPH, de conseiller que de pratiquer. Vous n'avez point paru être le maître de vous-même, soit à la nouvelle de la mort de votre fils, soit quand vous avez été ensuite détrompé. Mon garçon, reprit ADAMS en haussant le ton, il ne t'appartient point d'enseigner mes cheveux gris. Tu ignores ce que c'est que la tendresse paternelle, attens que tu sois pere pour en juger. Nul homme n'est obligé de faire l'impossible; & la mort d'un enfant est un de ces grands malheurs, où il est permis de s'affliger sans modération. Et si j'aime ma maîtresse, reprit JOSEPH, autant que vous aimez votre fils, sa perte doit m'affliger également. Cet amour-là est frivole, repartit ADAMS, il tient de la chair. Il est permis d'aimer sa femme, répondit JOSEPH, & de l'aimer de toute son ame. Un homme doit aimer sa femme sans doute, repliqua le ministre, mais il doit l'aimer avec prudence & modération. Je pécherai donc indubitablement, répartit JOSEPH; car je l'aimerai sûrement avec une passion qui ne s'accordera jamais avec la modération. Vous parlez comme un enfant, & même comme un imbécille, dit ADAMS...... Non, c'est vous-même qui parlez comme un sot, interrompit Madame ADAMS, qui écoutoit à la porte. Assurément, mon ami, vous ne voudriez pas nous faire accroire qu'un homme puisse trop aimer sa femme. Si je croyois

que vous euffiez fait un fermon là-deffus, je le chercherois par toute la maifon pour le jetter au feu. Pour moi, fi je n'avois été perfuadée que vous m'aimiez autant que vous pouviez, je vous aurois haï & méprifé. Voilà une belle doctrine vraiment que vous prêchez-là? Eft-ce qu'une femme n'eft pas en droit d'exiger de fon mari tout autant d'amour qu'il eft capable d'en avoir? Ce n'eft qu'un malheureux pêcheur, s'il refufe de le lui prouver. Ne promet-il pas de l'aimer, de la chérir, & de la confoler, avec je ne fais quoi encore de plus? Je m'en fouviens encore, comme fi j'avois été mariée hier au foir, & je ne veux jamais l'oublier. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, ajouta-t-elle, eft que vous prêchez contre votre propre pratique? car vous m'avez toujours chérie & aimée tant que vous avez pu. Pourquoi mettre de la méchanceté dans la tête de ce jeune-homme? Ne le croyez pas, M. JOSEPH, aimez votre femme de toute votre ame & de tout votre corps ". Un coup violent dont la porte retentit en ce moment, fufpendit ce flux de paroles, & annonça la fcene qui fuit.

CHAPITRE IX.

Visite rendue par Lady BOOBY *& sa compagnie à M.* ADAMS.

MYLORD F*anfreluche*, en arrivant au château, avoit conté devant Lady B*ooby*, qu'il avoit rencontré une charmante fille dans l'avenue, & avoit vanté tellement sa beauté, que Lady, qui reconnut F*anny* au portrait que Mylord en fit, le soupçonna d'en être devenu amoureux; ce qui lui fit imaginer le dessein de lui procurer l'occasion de la revoir, dans l'espérance que les beaux habits & les présens de Mylord pourroient lui faire abandonner JOSEPH. Pour réussir elle proposa une partie de promenade avant que de se mettre à table, & elle conduisit insensiblement la compagnie du côté de la maison d'ADAMS. Voulez-vous, leur dit-elle, que je vous fasse voir un ménage des plus bizarres, un vieux fou de ministre, qui avec quatre ou cinq cent francs de revenu, fait vivre une femme & six enfans? Je vous assure aussi, ajouta-t-elle en riant, que dans toute la paroisse il n'y a pas une famille aussi déguenillée. On accepta la proposition, & Mylord avec sa canne frappa à la porte, comme nous venons de dire, dans le moment que madame ADAMS cha-

pitroit son mari. Toute la famille d'ADAMS fut effrayée de ce coup; mais le ministre, sans s'étonner, courut ouvrir la porte, & Lady avec sa suite entra dans la maison, où elle fut reçue de madame ADAMS avec une centaine de révérences, & de son mari avec autant de courbettes. Il dit à Lady, qu'il étoit confus de l'honneur qu'elle lui faisoit. „ Vous m'avez surpris bien en désordre, „ ajouta la femme ; mais votre grandeur „ voudra bien me pardonner, puisque je „ ne m'attendois pas à l'honneur que je re- „ çois. „ Le ministre, quoiqu'en bonnet de nuit, s'amusa moins à faire des excuses, que les honneurs de chez lui. Il présenta son fauteuil de bois à Lady, & des tabourets de même étoffe aux autres, en leur disant qu'il étoit charmé de les voir dans sa pauvre chaumiere : *Non mea renitet in domo lacumar*, s'écria-t-il, en s'adressant au Mylord, qui lui demanda si c'étoit du *Gallois* qu'il parloit ; il ajouta que pour lui il n'y entendoit rien. Le bon homme le regarda, & ne répliqua point.

Mylord F*anfreluche* étoit un jeune homme, haut de quatre piés & demi, portant ses cheveux, ou plutôt un faux tour, que nous n'oserions nommer perruque, de peur de l'offenser. Il avoit le visage pâle, le corps fluet, les épaules rondes & étroites, la jambe mince & tant soit peu de travers, & sa démarche ressembloit un peu à celle

d'une Pie. Pour les agrémens de son esprit, ils étoient proportionnés à ceux de son corps. Il n'étoit pas sans science ; il prononçoit quelques mots *François*, & chantoit exécrablement quelques chansons *Italiennes*. Il avoit trop vécu dans le monde pour être timide, & trop fréquenté la cour pour être fier. Loin d'être avare, il étoit prodigue, mais nullement libéral : il dépensoit beaucoup, & ne donnoit jamais rien. Il aimoit les femmes à l'excès, & sa passion se trouvoit satisfaite, dès qu'elles perdoient leur réputation ; ses amis disoient cependant qu'il ne les mettoit que rarement dans le cas de mériter qu'on soupçonnât leur chasteté. Il étoit ennemi des querelles, puisque sa colere s'appaisoit, dès que celui qui l'avoit causée parloit plus haut que lui.

Voilà la négative de son caractere, en voici l'affirmative. En possession d'un bien immense, l'appas d'une charge de peu d'importance l'avoit rendu l'esclave d'un certain homme qui exigeoit de lui des soumissions basses, une obéissance aveugle, & un respect qui alloit jusqu'à souffrir ses caprices & ses mépris, sans oser sourciller. Pour ce patron, il sacrifioit son honneur, sa probité, & sa patrie. Du reste, la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, le rendoit l'impitoyable censeur de tout le genre-humain. Tel étoit le petit animal bipede, qui suivit en

fautant Lady *Booby* dans la maifon du pauvre miniftre.

ADAMS & fa compagne s'éloignerent du feu, pour y placer les étrangers : mais Lady, au lieu d'être fenfible à fes politeffes, fe tourna vers M. *Booby*, en difant, *quale beftia, qual' animale*! Puis voyant *Fanny* à côté de JOSEPH, elle demanda à Mylord, s'il ne la trouvoit pas jolie. „ Foi de feigneur, répondit-il, c'eft la même que j'ai rencontré. Je ne vous croyois pas de fi bon goût, répartit Lady. Ah! ah! reprit Mylord, c'eft parce que je ne vous trouve point belle. Quelle folie! répliqua Lady; j'ai été toute ma vie l'objet de votre averfion. Averfion! répartit le petit maître, de l'averfion d'un vifage comme celui-là! Ma chere Lady, croyez-moi, il faut être autre que vous n'êtes, pour parler d'averfion; allez, connoiffez-vous mieux. Et puis avec un éclat de rire il fe tourna du côté de *Fanny*. "

Madame ADAMS, qui fe tuoit de faire des civilités à cette illuftre compagnie, les engagea à s'affeoir à la fin, & voyant fon fils tenir fon coin auprès du feu pour achever de fe fécher, elle le gronda pour le faire retirer. Ce que Lady ne voulut point permettre; au contraire, elle fit force complimens au miniftre fur la beauté de cet enfant, lui difant que c'étoit fon portrait. Et lui voyant un livre à la main. „ Sait-il

lire déjà, demanda-t-elle ? Oui, madame, répondit ADAMS, il ſait même un peu de *latin*, il commence *Quæ genus*., „ A quoi ſert votre *qui genius*, repartit-elle ? Je veux l'entendre lire. *Lege*, Jannot, *lege*, dit ADAMS. L'enfant ne répondit rien, mais voyant que ſon pere lui faiſoit un ſigne, il lui dit qu'il ne ſavoit pas ce que ces mots vouloient dire. Comment donc, dit le pere, que veut dire *lege* ? Dans l'impératif *legito*, n'eſt-ce pas ? Oui mon pere, repartit *Jannot*; Et quoi encore, demanda le pere ? *Le* ..... *le*..... *legè*, répondit l'enfant. Fort bien, dit ADAMS, & que veut dire *lego* ? Je n'en ſais rien, répartit *Jannot*. Quoi vous n'en ſavez rien, dit le Miniſtre tout en colere ! Votre *latin* eſt donc reſté dans la riviere ? Comment dites-vous *lire* en *latin* ? En *latin*, mon pere, répondit le fils ? C'eſt..... c'eſt, *le*..... *lego*. Et que veut dire *lego*, demanda le miniſtre ? Ça veut dire *lire*, répondit l'enfant. Voilà un joli garçon : ah mon fils que tu deviendras ſavant, ſi tu veux t'en donner la peine, dit ADAMS ! Je vous aſſure, Madame, ajouta-t-il, cet enfant qui n'a que neuf ans, a déja paſſé ſon *propria quæ manibus*. Allons *Jannot*, liſez pour ſa Grandeur. Lady l'en pria derechef, pour amuſer ADAMS tandis que Mylord entretenoit *Fanny*. Ainſi *Jannot* lut ce que le lecteur lira avec lui dans l'autre Chapitre."

CHAPITRE X.

Hiſtoire de deux Amis, pour ſervir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.

LEONARD & *Paül*.... (liſez *Paul*; c'eſt une diphtongue, dit ADAMS. " Laiſſez lire l'enfant ſans l'interrompre, s'écria Lady, vous m'impatientez." Alors *Jannot* continua.) *Léonard* & *Paul* étoient amis depuis leur enfance, & ſi attachés l'un à l'autre, qu'une longue abſence, pendant laquelle ils ne s'écrivirent aucune lettre, ne diminua point leur attachement mutuel. Au bout de quinze ans que *Léonard* avoit paſſés dans les *Indes Orientales*, & *Paul* dans le ſervice du Roi & de ſa Patrie, ils ſe réjoignirent avec une joie réciproque, quoique dans un état bien différent. *Léonard* étoit riche de deux millions, & *Paul* n'étoit encore que Lieutenant d'Infanterie, & ſans un ſou.

Le régiment où étoit *Paul*, fut envoyé en quartier d'hiver aux environs d'un château que *Léonard* venoit d'acheter, & où il s'étoit établi depuis peu. Celui-ci, à qui on avoit donné la charge de commiſſaire général, en allant à la ville pour aſſiſter à l'aſſemblée qui ſe fait tous les quarante jours

dans chaque province, y rencontra ſon ancien ami, que quelques affaires du régiment forçoient d'avoir recours au commiſſaire. *Paul* ne reconnut point ſon cher *Léonard*, tant il étoit changé depuis un tems ſi conſidérable. Mais *Léonard*, dès l'inſtant qu'il le vit, ſe ſentit ſi ému, qu'il ſe leva avec précipitation pour aller l'embraſſer. *Paul* fut ſurpris de ſe voir accablé de careſſes par un inconnu; mais peu de mots ſuffirent pour éclaircir ce myſtere, & pour lui faire partager la joie de *Léonard*. Ce qui répandit un ſentiment de tendreſſe dans l'ame de tous les ſpectateurs.

Léonard engagea *Paul* à venir le voir dans ſon château. *Paul* ayant obtenu de ſon colonel la permiſſion de s'abſenter durant un mois, ils partirent enſemble l'un & l'autre, & *Paul* ſe trouva en peu d'heures chez *Léonard*. S'il étoit poſſible que quelque choſe pût augmenter la ſatisfaction de *Paul*, il la trouva en arrivant. Dès qu'il vit l'épouſe de ſon ami, il la reconnut, pour l'avoir vue dans une garniſon, où elle faiſoit l'ornement & la joie de toute la ville. Elle étoit fort jolie, & bonne par excellence, mais toujours femme, c'eſt-à-dire, un ange fragile. „ (Vous liſez faux, „ mon fils, dit ADAMS; le bon ſens n'y „ eſt point. Il y a comme cela dans le „ livre, répondit *Jannot*, & il conti- „ nua. “) Car quoique ſa figure fût an-

gélique, son ame n'étoit que celle d'une femme, dont son opiniâtreté invincible étoit une preuve convainquante.

Deux ou trois jours se passerent, sans que rien parût; mais l'humeur de la dame ayant trop de peine à se contraindre, elle éclata peu-à-peu. Le mari, qui ne se gênoit point pour *Paul*, y répondoit avec tant de vivacité, que leurs querelles étoient aussi fréquentes que leurs conversations, & poursuivies avec autant de chaleur, que s'il se fût agi de leur fortune, quoique le plus souvent ce ne fût que des vétilles. Souvent même la bagatelle servoit de prétexte pour les aigrir. „ Si vous m'aimiez, lui disoit-„ elle, vous ne me chicaneriez point pour „ une bagatelle. " Le mari rétorquoit l'argument, qui étoit autant pour lui que pour elle, en ajoutant peut-être, qu'étant le chef on devoit lui céder. Pendant ces disputes, *Paul* gardoit le silence, sans se déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre, pas même des yeux; jusqu'à ce qu'un jour qu'elle les avoit quittés dans une fureur épouvantable, le mari lui parla en ces termes: „ Que ferai-je, mon cher *Paul*, de cette femme? Je l'adore, & je n'ai aucune plainte à faire d'elle? Que ne puis-je lui ôter cette opiniâtreté, qui lui fait soutenir tout ce qu'elle avance, en dépit de la raison & du bon sens! Car on a beau lui démontrer qu'elle a tort, quoiqu'elle

en ſoit convaincue dans le fond, elle mourroit plutôt que d'en convenir. Ma patience eſt à bout, que dois-je faire ? Conſeillez-moi, je vous en conjure.

„ Si vous voulez que je vous parle en ami, répondit *Paul*, je ne puis que vous blâmer. Pourquoi, vous qui condamnez ſon obſtination, vous rendez-vous auſſi opiniâtre qu'elle, dans des diſputes où il ne s'agit de rien d'eſſentiel ? Qu'importe de quelle couleur étoit la veſte que vous portiez le jour que vous l'avez épouſée ? Voilà pourtant le fond de votre querelle d'aujourd'hui. Si vous l'aimez ſi tendrement, que ne la laiſſez-vous dans une erreur qui ne vous porte aucun préjudice, plutôt que de la chagriner & de vous nuire à vous-même ? Pour moi, ſi jamais je prends une femme, je ferai un accord avec elle, que celui de nous deux qui ſera perſuadé de ſon bon droit dans des diſputes de cette nature, ſera obligé de céder. Ainſi chacun prévenu pour ſon opinion, s'empreſſera de s'avouer vaincu. Vous avez raiſon, mon cher ami, dit *Léonard*, & je ſuivrai votre conſeil. "

Ils ſe quitterent bientôt après, & *Léonard* fut chez ſa femme lui faire des excuſes, lui diſant que ſon ami lui avoit fait voir ſon tort. Elle ſe recria ſur les vertus de *Paul*, en quoi le mari la ſeconda, & tous deux conclurent, que c'étoit le plus ſage & le

plus vertueux des hommes. Au ſouper elle ne put s'empêcher de le regarder tendrement, en lui diſant, voulez-vous de ce pâté de bécaſſes ? C'eſt un pâté de perdreaux, ma mie, dit le mari. „ Je demande à votre ami, s'il veut goûter de ce pâté de bécaſſes, répliqua la femme ; je dois ſavoir apparemment de quoi le pâté eſt fait, puiſqu'il eſt de ma façon. Si le pâté eſt de votre façon, repartit le mari, le gibier qui eſt dedans eſt de ma chaſſe, & je puis vous aſſurer que je n'ai point encore vu de bécaſſes cette année. Qu'importe cependant, quoique j'aie raiſon je vous cede, & les perdreaux feront des bécaſſes. " Cela m'eſt fort indifférent, reprit madame *Léonard* : mais je vois clair, & ne puis ſouffrir qu'on m'en impoſe. Vous voulez avoir raiſon ; mais votre ami ſait de quoi il eſt queſtion, puiſqu'il en a mangé. *Paul* ne dit mot, & la diſpute ne finit que quand le ſommeil les accabla bien avant dans la nuit. "

Le lendemain la femme rencontra *Paul* par haſard, & ſachant qu'il avoit parlé pour elle la veille, elle lui tint ce diſcours. „ Avez-vous jamais vu, monſieur, un homme auſſi déraiſonnable que mon mari ? Il eſt fort honnête homme, j'en conviens, mais ſi entêté qu'il n'y a qu'une femme comme moi qui puiſſe le ſupporter. Cependant il met ſouvent ma douceur & ma complaiſance à des épreuves bien rudes.

Hé bien, madame, répondit *Paul*, puisque vous me l'ordonnez, il faut que je vous dise la vérité au risque de vous déplaire. La dispute n'en valoit pas la peine, j'en conviens, mais c'étoient des perdreaux très-assurément. « Je vous plains, monsieur, d'avoir perdu le goût, repartit-elle. » Un mari, reprit *Paul*, a droit d'espérer quelque..... supposez même que vous ayez raison. « Voilà qui est pitoyable, s'écria-t-elle. Pitoyable, tant qu'il vous plaira, continua *Paul*; mais, madame, c'est une vérité. Une femme d'esprit, telle que vous, en cédant s'assure une victoire bien plus flateuse, puisqu'elle fait voir que son génie est infiniment supérieur à celui de son époux. Mais, mon cher monsieur, dit-elle, pourquoi me soumettrai-je quand j'ai raison ? Parce que par-là, répondit *Paul*, vous lui donnerez une preuve de votre tendresse & de votre compassion; car y a-t-il rien qui excite plus la pitié, que de voir une personne aimée dans l'erreur ? Oui, répliqua la femme; mais ne suis-je pas obligée de l'en tirer ? Avez vous vu, demanda l'ami, que vos disputes se soient terminées par le faire convenir de son tort ? Plus nous sommes dans l'erreur, plus nous sommes honteux de l'avouer. J'ai toujours remarqué que dans les querelles celui qui a tort fait le plus de bruit. » J'avoue qu'il y a une apparence de vérité dans ce que

vous venez de dire, répartit madame *Léonard*, & je ſuis réſolue de ſuivre vos conſeils. «

Léonard entra comme elle achevoit de parler, & *Paul* ſe retira. Le mari s'approcha gaiement de ſa femme. « Je ſuis fâché, ma „ mie, de la ſottiſe que je fis hier au ſoir : „ Je dois cet aveu à votre complaiſance, „ lui répondit-elle, car je ſuis fâchée de „ m'être emportée pour ſi peu de choſe. „ D'ailleurs j'avoue mon tort. „ Ceci fut ſuivi d'une petite conteſtation d'amitié; après quoi elle lui dit que *Paul* avoit décidé contre elle, ce qui donna occaſion à tous les deux de faire l'éloge de leur ami commun.

Paul couloit chez ſon cher *Léonard* des jours tranquilles, les diſputes étant devenues, graces à ſes ſages conſeils, moins fréquentes & moins aigres entre le mari & la femme. Mais le diable, qui ne peut ſouffrir de nous voir heureux, ſe mêla de brouiller encore le ménage. *Paul* étoit toujours le conſeiller de l'un & de l'autre: c'étoit lui qui décidoit de tout, & il n'oublioit jamais le dogme de la ſoumiſſion, quoiqu'en particulier il donnât le tort aux abſens; ce qui étoit le contraire de ce qu'il faiſoit au commencement.

Un jour qu'il étoit abſent, une diſpute s'étant élevée, ils convinrent de s'en rapporter à ce qu'il en décideroit. Le mari parut perſuadé qu'il ſeroit pour lui; mais

la femme lui dit, qu'il pourroit bien se tromper, puis que son ami étoit convaincu qu'elle avoit presque toujours raison, & que s'il savoit tout... " Je ne veux rien „ savoir, répondit le mari : mais si je vous „ disois ce que je sais moi, vous ne croi- „ riez pas que mon ami vous fût si fort „ dévoué. Puisque vous m'y forcez, reprit- „ elle, je vous en convaincrai. Souvenez- „ vous de la dispute que nous eûmes au „ sujet de l'école de mon fils ; j'ai cédé „ par compassion pour vous, quoique „ j'eusse raison, & que *Paul* lui-même me „ l'ait dit. „ Je ne doute point de la vérité de ce que vous m'avancez, répondit le mari ; mais à mon tour je puis vous assurer qu'il me dit au sujet de cette même dispute, que j'avois bien fait, & que lui étant à ma place il auroit agi de même. Ils continuerent à se raconter réciproquement tout ce qu'il leur avoit dit en particulier sur la promesse d'un secret inviolable. A la fin se croyant mutuellement, ils se récrierent sur la trahison de *Paul*, & conclurent qu'il avoit été l'auteur de toutes leurs querelles. Ensuite chacun se blâma des fautes passées, & ils s'efforcerent réciproquement de se donner des preuves d'une complaisance achevée, tandis que *Paul* devint l'objet de leur exécration. Cependant la femme, qui craignoit les suites de cette tracasserie, engagea son mari à dissimuler jusqu'au dé-

part de *Paul* pour ſe rendre à ſa garniſon, qui étoit fixé au lendemain, & enſuite de ne le plus fréquenter.

Le procédé de *Léonard* paroîtra peu ſenſé. Cependant ſa femme lui fit promettre de ſuivre ce qu'elle lui avoit conſeillé; mais la froideur tant du mari que de la femme fut bientôt remarquée par *Paul*, qui tirant ſon ami à part le preſſa ſi fort, qu'il lui dit de quoi il étoit queſtion. L'autre lui conta tout ce qui s'étoit paſſé, & l'aſſura de la pureté de ſes intentions. *Léonard* lui reprocha un ſecret gardé mal-à-propos, & *Paul* à ſon tour le railla ſur ce qu'il ne cachoit rien à ſa femme. La converſation s'aigrit de part & d'autre; le mari alla juſqu'à lui reprocher qu'il brouilloit ſon ménage, & qu'il l'avoit mis ſur le point de ſe ſéparer d'avec ſa femme, ſi leur mutuelle confiance n'avoit éclairci le myſtere. *Paul* répondit....

Ici l'enfant fut interrompu par un événement, que vous allez apprendre dans un autre chapitre.

mandoit pas mieux que de se voir en rase campagne avec lui; ce qu'il lui dit très-ouvertement. En même tems il vola auprès de *Fanny*, qui étoit évanouïe entre les bras de Madame ADAMS, & il la rappela à la vie. " Madame, lui dit-il, j'au-
,, rois assommé un de mes pareils qui
,, m'eût donné autant de sujet de le mal-
,, traiter. Et quel sujet, demanda Lady,
,, pouviez-vous avoir? Mylord avoit in-
,, sulté cette fille, Madame, répondit-il.
,, Il l'a peut-être embrassée, repliqua Lady?
,, Est-ce là une raison pour qu'un jeune-
,, homme comme vous se croie autorisé à
,, lui manquer de respect? JOSEPH, vous
,, devenez trop insolent. Madame inter-
,, rompit Mr. *Booby*, j'ai tout vu; je ne
,, puis justifier Mr. ANDREWS, qui n'a
,, que faire de se mêler de ce qui regarde
,, cette fille. Et moi je le justifie, repartit
,, Mr. ADAMS. C'est un brave garçon. Il
,, convient à tous les hommes d'être les
,, soutiens de l'innocence: & celui qui
,, refuse de venger une fille qu'il est sur le
,, point d'épouser, n'est qu'un lâche & un
,, coquin. Monsieur, lui dit Mr. *Booby*,
,, Mr. ANDREWS n'est pas un parti sor-
,, table pour une fille comme elle. Non
,, assurément, ajouta Lady; & vous Mr.
,, ADAMS, vous sortez de votre caractere,
,, en protégeant de pareilles folies; vous
,, feriez beaucoup mieux d'avoir soin de

„ votre femme & de vos enfans. Ah! „ que votre grandeur lui a bien dit son „ fait, s'écria Madame ADAMS! Il m'é- „ tourdit tous les jours de ses sottises, „ disant que tous ses paroissiens sont ses „ enfans. Je ne sais ce qu'il veut dire; „ mais s'il n'étoit aussi honnête-homme „ qu'il l'est, je soupçonnerois quelque „ chose. Je sais lire l'Évangile, oui, & „ l'interpréter encore, tout aussi-bien que „ lui; mais je n'ai jamais appris que les „ Ministres soient obligés de nourrir les „ enfans d'autrui. D'ailleurs, il n'est qu'un „ pauvre vicaire, & votre grandeur sait „ bien qu'il n'a pas plus qu'il ne faut pour „ moi & pour les miens. Vous parlez de „ bon sens, lui répondit Lady, qui ne lui „ avoit pas encore adressé un seul mot, „ & Mr. ADAMS se perd, en favorisant „ un mariage que mon neveu désap- „ prouve, & qui ne convient en aucune „ façon à Mr. JOSEPH, ayant l'honneur „ d'être à présent notre allié „.

Tandis que Lady s'entretenoit avec la femme du Ministre, mylord sautoit çà & là, & secouoit la tête de colère ou de douleur. PAMÉLA gronda *Fanny* de son excès d'ambition, qui la portoit, disoit-elle, à rechercher son frere, qui étoit trop au-dessus d'elle. Cette pauvre fille ne répondoit que par un torrent de larmes. Ce que voyant JOSEPH, il la prit par le bras, en

disant tout haut qu'il ne reconnoîtroit pour parent ni allié qui que ce fût qui seroit ennemi de celle qu'il aimoit plus que lui-même. Il sortit aussi-tôt avec elle, sans que mylord ni Mr. *Booby* fissent le moindre effort pour le retenir. Lady *Booby*, avec toute sa compagnie, sortit presque en même tems, la cloche du château avant déjà sonné pour le dîner.

ADAMS se voyant débarrassé de l'illustre compagnie, parut triste & rêveur : ce que sa femme ayant remarqué, elle lui dit qu'il étoit bien tems de rêver, quand il avoit ruiné sa famille par son sot entêtement. " Ou peut-être, ajouta-t-elle, est-ce pour „ la perte de vos deux enfans, JOSEPH & „ *Fanny*, que vous vous attristez. „ Alors la fille s'en mêla, & lui dit : " En vérité, „ mon cher pere, vous avez tort d'amener des étrangers ici, pour nous arracher „ le morceau de la bouche. Vous les avez „ nourris depuis votre retour, & peut-être „ les garderez-vous encore un mois. Etes-„ vous obligé de nourrir *Fanny*, parce que „ JOSEPH dit qu'elle est jolie? car pour „ moi je ne sais ce qu'on trouve de si rare „ en elle. Si on nourrissoit les filles pour „ leur beauté, elle feroit assurément aussi „ mauvaise chere que ses voisines. Pour „ Mr. JOSEPH, je sais bien qu'il est honnête garçon, & qu'il payera ses dettes „ tôt ou tard. Mais pour elle, que ne

„ retourne-t-elle chez ſon maître, d'où elle „ s'eſt enfuie? Si j'avois un million je ne „ donnerois pas une obole à une fille „ comme elle, quand je la verrois prête à „ mourir de faim. Et moi je l'aſſiſterois, „ dit *Jannot*. Voyez-vous, mon cher pere, „ plutôt que de voir F*anny* mourir de faim, „ je lui donnerois mon dîné „.

ADAMS charmé de voir les bonnes diſpoſitions de ſon fils, lui recommanda de les cultiver, & de regarder tous ſes voiſins comme ſes freres. " Oui, mon pere, répon- „ dit l'enfant, j'aime F*anny* plus que mes „ ſœurs, parce qu'elle eſt bien plus jolie. „ Tien, voilà pour ton impertinence, dit „ l'aînée en lui donnant un ſoufflet, que „ ſon pere lui auroit rendu, ſi le retour „ de Mr. JOSEPH accompagné de F*anny* „ & de l'*Irlandois* n'eût ſuſpendu ſa co- „ lere. Femme, dit-il, apprêtez-nous notre „ réfection. J'ai autre choſe à faire, répon- „ dit la femme. Vous manquez à votre „ devoir en me répondant de la ſorte, „ lui dit ADAMS, car il eſt écrit que le „ mari eſt le chef de la femme, & qu'elle „ doit lui être obéiſſante. Fi donc, s'écria „ la femme: perdez-vous l'eſprit, de blaſ- „ phêmer ainſi la Sainte Ecriture en la „ citant hors de l'Egliſe? Mr. JOSEPH l'in- „ terrompit, en diſant à Mr. ADAMS, „ que loin de vouloir donner de l'embar- „ ras à Madame ADAMS, il venoit la prier

„ avec toute la famille aux *Armes du Roi*,
„ où il avoit donné ordre de préparer un
„ dîner. Madame ADAMS à ces mots reprit
„ toute sa gaieté, & accepta très-gracieu-
„ sement l'invitation; son mari suivit son
„ exemple; & ils se mirent tous en marche
„ vers les *Armes du Roi*, sans que per-
„ sonne s'embarrassât de garder la maison,
„ pas même *Jannot*, à qui JOSEPH donna
„ un scheling, en reconnoissance de la
„ bonne volonté qu'il avoit témoignée
„ pour *Fanny* „.

CHAPITRE XII.

Découverte qui commence à éclaircir cette Histoire.

LE Porte-balle *Irlandois*, depuis son arrivée, s'étoit soigneusement informé de tout ce qui regardoit la famille de Mr. *Booby*. On lui avoit appris que le Chevalier étoit mort, & que c'étoit le même qui avoit acheté *Fanny* à l'âge de trois ou quatre ans, d'une femme qui voyageoit. Après le dîner, il dit à cette belle fille qu'il croyoit pouvoir lui donner connoissance de ses parens. Toute la compagnie parut surprise de l'entendre parler de la sorte, & elle-même fut plus étonnée que tous les autres,

On fit filence, & le vieil *Irlandois* leur parla de la forte. " Je gagne aujourd'hui ,, mon pain à la fueur de mon corps, mais ,, autrefois je me fuis vu plus heureux, ,, étant vivandier & tambour dans un de » nos régimens. Enfuite j'ai paffé en *An-* ,, *gleterre*, avec un de nos officiers qui y » alloit faire des recrues. En allant de *Brif-* » *tol* à *Frome*, où nous efpérions faire des » hommes parmi les pauvres ouvriers, qui » y meurent de faim depuis que nos manu- » factures de laine font tombées, nous » rencontrâmes une femme âgée d'envi- » ron trente ans, affez paffable pour un » foldat. Elle lia converfation avec nos » Dames; car notre détachement, qui con- » fiftoit dans un officier, un fergent, moi » tambour, & deux fufiliers, avoient cha- » cun leur compagne, à l'exception de mon » maître. Nous marchâmes long-tems en- » femble, & voyant qu'elle m'étoit échue » de plein droit, je lui contai militaire- » ment mon martyre, dont elle eut pitié, » & depuis ce jour-là nous vécûmes comme » mari & femme, jufqu'à celui de fa mort ,,.

Vous vous mariâtes par difpenfe fans doute, interrompit Mr. ADAMS? car je ne vois pas qu'il foit poffible de publier les bans de vous autres, qui changez fi fouvent de demeure. " Non Monfieur, répliqua l'*Ir-* ,, *landois*; nous nous donnâmes une dif- ,, penfe, pour aller coucher enfemble fans

„ cérémonie. Oui, oui, j'entends, répliqua le Ministre, *ex necessitate*. Une dispense est permise, quoique l'autre façon „ soit plus louable & plus reguliere „. L'*Irlandois* poursuivit son histoire. " Cette femme me suivit de garnison en garnison, jusqu'à ce qu'à *Galloway* elle tomba malade d'une fievre, dont elle mourut en peu de jours. Quand elle se vit à l'extrémité, elle m'appela, & me dit qu'elle ne pouvoit mourir en paix, sans me découvrir un secret, qui étoit le seul de ses péchés qui lui pesoit sur la conscience. J'étois autrefois, dit-elle, dans une troupe de *Bohémiens*, qui alloient voler les enfans de village en village; je ne me suis jamais rendue coupable de ce crime qu'une seule fois, & je m'en repens du fond de mon cœur; puisqu'il est possible que j'aie pu causer la mort du pere & de la mere de cette enfant, peut-être de tous les deux; car je ne puis vous faire concevoir combien elle étoit belle à l'âge de dix-huit mois, qu'elle pouvoit avoir quand je l'enlevai. Elle resta avec nous deux ans, & je la vendis trois guinées au Lord *Booby* dans la province de *Sommerset*. C'est de vous Monsieur, dit-il en s'adressant à Mr. ADAMS, que je me flatte d'apprendre si je suis au bout de mon voyage; car je ne suis venu jusqu'ici, que pour donner un état à cette fille, en la rendant à ses parens.

Il n'y a point d'autre chevalier de ce

nom, répondit ADAMS, c'eſt le défunt ſeigneur de ce village. Mais vous avez oublié de nous dire le nom du pere & de la mere de cette fille. Ils demeurent, reprit l'*Irlandois*, à trente milles du château. Elle m'a dit que je les trouverois, en demandant le nom d'une autre de leurs filles, puiſqu'elle doit être l'unique dans le royaume qui porte un nom ſi barroque; c'eſt PALMA ou PAMELA, je ne puis dire lequel. „ *Fanny* tomba évanouie à ce nom fatal qui renverſoit ſes plus cheres eſpérances. JOSEPH devint immobile, *Jannot* ſe mit à jetter les hauts cris ſans ſavoir pourquoi, tandis que le bon Miniſtre à genoux rendoit ſes actions de graces, de ce que cette découverte s'étoit faite avant que le crime d'inceſte ſe fût commis entre ſes chers enfans. L'*Irlandois* étoit tout étourdi de voir la conſternation que ſon récit avoit cauſée. Mais la jeune ADAMS le tira de peine, en lui contant leur hiſtoire, pendant que ſa mere étoit occupée à ſoulager la pauvre *Fanny*: cependant il eſt tems d'aller voir ce qui ſe paſſe au château.



CHAPITRE XIII.

Combat entre l'amour & l'orgueil. Suite de la découverte.

LADY ne s'étoit mise à table que pour en faire les honneurs. Elle étoit trop tourmentée par sa passion pour pouvoir manger. Quand le repas fut achevé elle dit tout bas à PAMELA. « Je me trouve incommodée ; » ma chere niece voudroit-elle bien se char- » ger d'entretenir mylord & mon neveu, » pendant que je me reposerai ? En ache- „ vant ces mots elle se retira dans sa cham- „ bre, où elle se jetta sur son lit dans une „ espece d'agonie. „ L'amour, la rage & le désespoir la déchiroient tour à tour. " Il „ faut, dit-elle, que je révèle ce fatal se- „ cret, je ne puis plus le garder, son poids „ m'accable; en le révélant, je trouverai „ peut-être quelque secours „.

Slipslop s'avança près du lit, pour lui demander la cause de son accablement ; mais au lieu de lui en faire confidence, comme elle se l'étoit proposé, elle se mit à faire le panégyrique de JOSEPH, qu'elle acheva par une lamentation des plus touchantes, sur ce qu'il prodiguoit tant de tendresse & tant de sentimens héroïques pour un objet aussi méprisable qu'étoit *Fanny* à

ſes yeux. *Slipslop* répondit en exagérant tout ce que Lady avoit avancé, & conclut ſon diſcours par ces mots. " Ah Ciel ! „ Pourquoi JOSEPH n'eſt-il point gentil- „ homme, ou que ne puis-je voir votre „ grandeur entre les bras de quelqu'un qui „ lui reſſemble ! „ Lady ſe leva avec précipitation, & faiſant quelques tours dans ſa chambre : " Ah ! s'écria-t-elle, qu'il eſt fait pour rendre une femme heureuſe ! Oui Madame, répondit *Slipslop*, votre grandeur ſera la femme du monde la plus heureuſe avec lui. Foin de la coutume & du qu'en dira-t-on ! Me priverai-je de manger ſelon mon appétit, dans la crainte qu'on ne m'appelle gourmande ? Si j'avois envie d'un homme, je l'épouſerai à la barbe de tous les parens du monde. Vous n'avez ni *Tutélaire* ni gouvernante pour contraindre vos affections. D'ailleurs il n'eſt plus laquais ; c'eſt le beaufrere de Monſieur votre neveu, & pourquoi voudriez-vous vous gêner plus qu'il n'a fait ? Ne pouvez-vous pas épouſer le frere, par la même raiſon qu'il s'eſt marié avec la ſœur ? Pour moi, ſi c'étoit un crime que tant d'*atrocité*, je me garderois bien de vous le conſeiller. Mais ma chere *Slipslop*, interrompit Lady, ſuppoſons que je puiſſe m'abaiſſer juſqu'à lui. Cette maudite *Fanny* ! ah que je la déteſte auſſi bien que ſon imbécille amant ! C'eſt un petit monſtre, répondit *Slipslop* ; elle fait cepen-

dant la mijorée, mais laiſſez-moi faire, votre grandeur en ſera bientôt débarraſſée. Vous avez entendu dire que JOSEPH s'eſt battu avec le valet de chambre de mylord par rapport à elle : ſon maître veut qu'il l'enlève ce ſoir, & moi j'y prêterai la main. Nous en parlions enſemble lui & moi, dans le tems que vous m'avez appelée. Retournes-y vitement, repartit Lady ; car *Fanfreluche* eſt ſur le point de s'en aller. Fais tout ce que tu pourras pour que le valet de chambre réuſſiſſe : pour moi je vais joindre la compagnie, mais aie ſoin de me venir avertir dès que le coup ſera fait „.

Slipslop ſe retira, & Lady ſe mit à l'analyſe de ſon propre cœur, dès qu'elle ſe vit ſeule.

„ O Ciel, s'écria-t-elle, juſqu'où m'entraîne ma paſſion ! J'oſe donc l'avouer à moi-même, & je veux épouſer JOSEPH. Ah ! ſi je l'épouſe, de quel front oſerai-je regarder mes parens, après les avoir déſhonorés par une alliance auſſi honteuſe ? Mais ne puis-je pas les fuir ? Ne puis-je pas me dérober à leurs yeux, avec celui dont j'attens mon parfait bonheur ? Oui, je puis paſſer mes jours dans quelque déſert affreux, que ſa préſence embellira : là, je coulerai d'heureux jours dans la contemplation de tous ſes charmes, & dans la jouïſſance des divins plaiſirs que l'amour prodigue aux vrais amans. . . . . Mais pour

qui veux-je m'ensevelir ainsi ? A qui prétens-je sacrifier les restes de ma jeunesse, mon bien, mon rang, ma famille..... Détestable passion!..... N'est-il pas beau, bien fait, jeune, aimable, tendre, fidele? Oui, il est tendre & fidele. Mais hélas! ce n'est pas pour moi; c'est pour une vile créature, que je rougis de nommer ma rivale. Cependant il la préfere à une femme telle que moi. Ah! maudit soit un corps si beau, où loge une ame si basse! puis-je aimer encore ce monstre? Non, je m'arracherai plutôt le cœur que de ne pas détruire une détestable image, qui s'y est gravée en caracteres de feu. Ingrat JOSEPH, tu éprouveras les redoutables effets de ma vengeance, tu imploreras en vain ma pitié! Ma rivale triomphante te verra expirer, & ne jouira point du bien qu'elle m'enlève. Insensée! quel bien? Est-ce un bien pour toi de sacrifier ainsi tout ce que tu as de plus précieux, à une passion qui te flétrira? Ah! goûtons plutôt les joies de la vertu & de l'honneur. Le vice & la foiblesse traînent à leur suite trop de chagrins & de malheurs. Jusqu'à quel point me suis-je laissée séduire, faute d'avoir appelé la raison à mon secours? Elle me dévoile enfin l'abîme où j'allois me précipiter. Que le Ciel soit loué! L'honneur remporte enfin la victoire, & je méprise un bien, dont je ne puis jouir sans bassesse, que je ne pourrois peut-être me

procurer que par un enchaînement de crimes affreux."

En ce moment, *Slipslop* vint l'interrompre, en criant : „ Ah ! Madame, je vous apporte une étrange nouvelle : notre laquais *La Fleur* revient du cabaret, où Mr. ADAMS avec toute la clique ont diné : il dit qu'il y a un étranger avec eux, qui leur a fait voir comme JOSEPH & *Fanny* sont frere & sœur. Cela ne se peut, repartit la dame. Je ne saurois vous dire les *particules*, repliqua *Slipslop*, cependant *La Fleur* dit que cela est bien vrai. "

Cette surprenante nouvelle renversa en un instant toutes les généreuses résolutions que l'honneur venoit d'inspirer à Lady. A mesure que l'espérance renaissoit dans son cœur, la raison reculoit dans son esprit. Oubliant donc tout son soliloque, elle ordonna qu'on eût à lui envoyer *La Fleur*. En même tems elle descendit dans la salle où étoit Mr. *Booby* avec PAMÉLA, à qui elle annonça cette nouvelle. PAMÉLA lui dit qu'elle ne pouvoit y ajouter foi, n'ayant jamais entendu dire ni à son pere ni à sa mere, qu'ils eussent perdu aucun enfant, ni même qu'ils en eussent eu d'autres que JOSEPH & elle. Lady se fâcha contre son incrédulité, en déclamant contre ceux qui, ayant fait leur fortune, désavouoient leurs parens, parce qu'ils étoient pauvres. PAMÉLA ne répondit rien. Mr. *Booby* prit alors la parole, & dit que si cette

fille étoit vraiment la sœur de sa femme, elle la reconnoîtroit avec joie, aussi-bien que lui. „ Ainsi je vous prie de l'envoyer chercher, „ ajouta-t-il, avec l'étranger, afin que nous „ les examinions ensemble.

L'*Irlandois* parut, ainsi que *Fanny* & JOSEPH; car celui-ci ne voulut point la perdre de vue. Le ministre, autant par curiosité, qui étoit sa passion dominante, que par devoir, les avoit suivis, en les exhortant à rendre graces au ciel d'un événement qui les plongeoit dans le désespoir.

L'étranger repéta au château ce qu'il avoit dit au cabaret. Toute la compagnie parut convaincue de ce récit, à l'exception de PAMÉLA, qui ne pouvoit s'imaginer qu'il fût même vraisemblable, parce qu'elle n'avoit jamais entendu son pere ni sa mere parler d'un troisieme enfant. Lady, qui se trouvoit très intéressée dans le dénouement de cette affaire, trembloit que PAMÉLA n'eût raison; & JOSEPH se réjouissoit de l'obstination avec laquelle sa sœur désavouoit pour telle sa chere *Fanny*.

Mr. *Booby* les pria tous de suspendre leur jugement, en attendant l'arrivée du vieux ANDREWS & de sa femme, qu'il attendoit le lendemain, les ayant invités l'un & l'autre de venir le reprendre dans son équipage, pour retourner ensemble chez lui. „ Alors, „ dit-il, nous apprendrons la vérité. Cepen„ dant, je vous avoue que je panche à croire

„ le récit du bon *Irlandois*, parce qu'il me „ paroit rempli de circonſtances extrême„ ment vraiſemblables. D'ailleurs, quel inté„ rêt a-t-il de vouloir nous tromper ?

Lady *Booby*, quoique peu accoutumée à voir de telles gens chez elle, les admit à ſa table, dont elle fit les honneurs avec une grace infinie. Il y avoit Mr. *Booby*, PAMÉLA, mylord *Fanfreluche*, JOSEPH, *Fanny* & Mr. ADAMS. Pour l'*Irlandois*, elle le recommanda aux domeſtiques, & l'envoya manger avec eux. Cette compagnie, à l'exception des deux amans, qui gardoient un morne ſilence, paſſa la ſoirée avec beaucoup de gaieté : car Mr. *Booby* avoit engagé JOSEPH à faire des excuſes à mylord, qui fit briller ſon eſprit aux dépens d'ADAMS, en le raillant ſur ſa parure. Le miniſtre lui rendit le change avec beaucoup plus de ſel, & tous ceux qui étoient préſens en rirent beaucoup. PAMÉLA fit la guerre à JOSEPH, de ce qu'il paroiſſoit ſi peu ſenſible à la joie de retrouver une ſœur. „ Si vous l'aimiez, lui „ dit-elle, d'un amour dégagé des ſens, „ vous ſeriez charmé de découvrir une liai„ ſon de ſang entre vous deux. " ADAMS ſaiſit cette occaſion pour faire l'éloge de l'amour *Platonique*, d'où par un ſaut naturel il paſſa aux joies du Paradis, en aſſurant qu'il n'y avoit point de vrais plaiſirs ſur la terre ; ce qu'il ne put perſuader à Mr. *Booby*, ni à ſa femme.

Ces heureux époux firent remarquer qu'il étoit tems de se retirer, car les autres ne témoignoient aucune envie de se coucher. On se retira cependant pour s'aller reposer dans les lits préparés dans le château; ADAMS même fut prié d'y coucher, parce que le tems étoit orageux.

CHAPITRE XIV.

Avantures nocturnes. Dangers que court Mr. ADAMS.

VERS les trois heures du matin, c'est-à-dire une heure après qu'on se fut retiré, mylord *Fanfreluche*, que l'image de *Fanchon* empêchoit de dormir, s'étoit avisé d'une chose, par laquelle il espéroit parvenir à ses fins. Il avoit ordonné à un de ses domestiques de remarquer la chambre où elle couchoit. Quand celui-ci se fut acquité de sa commission, mylord se glissa sans bruit, à ce qu'il croyoit, dans la chambre qu'on venoit de lui indiquer. En entrant, il respira une odeur qui auroit dû le détromper, s'il avoit été moins prévenu: il chercha le lit à tâtons, & l'ayant trouvé, il dit en imitant la voix de JOSEPH: „ *Fanchon*, mon ange, je viens de découvrir la fourberie du porte-balle; je ne suis plus ton frere, mais ton amant, & je ne veux plus attendre un bon-

heur qui m'eſt dû depuis ſi longtems. Vous avez des preuves de ma conſtance & de ma probité, qui ne vous permettent point de douter que je ne vous épouſe. Ainſi, ſi vous m'aimez réellement, vous ne me refuſerez pas de m'admettre dans votre lit. " En achevant ces mots, il mit bas ſa robe de chambre, & ſe mit dans le lit, où il embraſſa tendrement l'objet de ſon ardeur téméraire, qui, au-lieu de le repouſſer, lui rendit le change. Jugez de ſa joie dans cet heureux inſtant. Hélas ! que la fortune ſe joue des foibles mortels ! *Slipslop*, car c'étoit elle, reconnut dans le moment celui qu'elle avoit pris pour JOSEPH. Mais mylord, quoique convaincu qu'il s'étoit trompé, ne pouvoit découvrir qui étoit cette fauſſe *Fanny*. Il avoit ſi peu fixé les yeux ſur cette créature depuis qu'il étoit dans le château, qu'il ne l'auroit pas reconnue à l'aide d'une bougie. Il fit un effort pour s'échapper du lit; mais l'autre n'avoit pas envie de le laiſſer aller, bien réſolue de ſe récompenſer des plaiſirs qu'elle s'étoit promis ſi mal à propos, en rendant cet accident utile à ſon honneur. Elle avoit effectivement beſoin d'effacer quelques ſoupçons auxquels elle avoit donné lieu. Ainſi elle crut l'imprudent avanturier propre à un ſacrifice, capable de rétablir l'opinion que ſa maîtreſſe commençoit à perdre de ſa chaſteté incorruptible. Elle le ſaiſit donc par ſa chemiſe comme il

sortoit du lit, & se mit à crier à pleine tête. „ Comment, malheureux, tu oses attaquer „ ma vertu ? Que fais-je si tu ne m'as pas „ perdue tandis que je dormois ? Au meur-„ tre! à l'assassin! au voleur ! je suis rui-„ née! " Mr. ADAMS, qui étoit éveillé dans son lit, où il rêvoit, courut au secours sans s'embarrasser de sa nudité. En approchant du lit, sa main se rencontra par hasard sur l'épaule de mylord, qu'il prit à la délicatesse de sa peau, & à sa petite taille, pour la fille qui venoit de crier au secours, & le laissa aller, pour se jetter sur l'homme qu'il croyoit dans le lit. *Slipslop*, sans le connoître, lui donna un violent soufflet. Il riposta par une gourmade, dont heureusement la pesanteur ne tomba que sur le traversin. Mais son coup manqué, ADAMS tomba tout au travers du lit, où cette Amazone le souffleta & l'égratigna à son aise. „ Je suis „ une fille, dit-elle à la fin. " Tu es plutôt un diable, répondit le ministre, en lui adressant un coup de poing qui lui fit jetter les plus hauts cris.

Lady qui ne dormoit point, & qui ne s'effrayoit pas facilement, entendit tout ce vacarme. S'étant levée, elle entra dans la chambre. *Slipslop* voyant sa maîtresse avec une bougie à la main, s'écria encore une fois, *Au secours ! à moi !* ADAMS voyant la lumiere lâcha prise, & en se retournant vit Lady, qui s'étant apperçue qu'il étoit en

chemise, lui avoit tourné le dos pour lui dire toutes les injures qu'il sembloit mériter. Le ministre ayant alors reconnu *Slipslop*, & honteux de sa situation en la présence d'une dame qu'il respectoit, se fourra sous les couvertes, malgré tous les efforts que fit la suivante pour l'en empêcher. Puis, montrant sa tête ornée d'un bonnet jadis blanc, il protesta de son innocence, & supplia *Slipslop* de lui pardonner les coups qu'il lui avoit donnés sans la connoître. Car, dit-il, je vous jure, Mademoiselle, que je vous ai prise pour une magicienne. Tandis qu'il parloit, Lady voyant quelque chose de brillant à ses piés, le ramassa, & vit avec surprise des boutons de manche de diamant, & un peu plus loin, la manche d'une chemise garnie d'une dentelle, qu'elle reconnut pour être celle que mylord avoit portée la veille. „ Je ne comprens rien à tout ceci, „ dit-elle. Pour moi, répondit *Slipslop*, je „ n'en sais rien ; il peut être entré ici une „ douzaine d'hommes sans que j'en aie con- „ nu aucun. Mais à qui peuvent appartenir „ cette chemise & ces boutons ? A celui „ que j'ai laissé échapper, dit ADAMS. Si „ je ne l'avois pas pris pour une fille, je l'au- „ rois arrêté, eût-il été un *Hercule* : mais, „ à vrai dire, je crois qu'il n'est qu'un „ *Hylas*. "

Il rendit compte à Lady de tout ce qui étoit arrivé, depuis que les cris de Made-

moiselle *Slipslop* l'avoient attiré dans sa chambre, & jusqu'à ce que la Dame elle-même fût venue. Lady ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur, en contemplant les figures d'ADAMS & de sa suivante, couchés aux deux extrémités du lit. Elle pria le bon ministre de se retirer, & ordonna à *Slipslop* de la suivre dès qu'elle seroit habillée. Puis elle s'en retourna dans son appartement.

M. ADAMS la voyant partie, renouvella ses excuses à la femme de chambre, qui étoit si bonne qu'elle lui pardonna sur le champ, & même fit mine de lui témoigner qu'elle lui vouloit du bien. Mais il prit congé d'elle aussi-tôt, & sortit, dans l'intention de rentrer au plutôt dans sa chambre, qui étoit à la droite. Au lieu de s'y rendre, il prit à gauche, & s'en alla à tâtons coucher sans bruit à côté de *Fanny*, qui dormoit d'un profond sommeil malgré ses inquiétudes; tant elle étoit fatiguée de la nuit précédente, où elle avoit veillé, & de l'émotion que les avantures du jour lui avoient causées. ADAMS avoit coutume d'entrer avec précaution dans un lit, & de coucher fort près du bord; parce que sa femme, très-jalouse de la discipline conjugale, l'avoit dressé à cette phylosophique façon de se coucher. Le lecteur ne doit donc pas s'étonner s'il ne réveilla point *Fanny*, qui dor-

moit encore, malgré le bruit qu'on venoit de faire dans la chambre prochaine.

Le bon-homme dormoit avec une égale tranquillité, quand JOSEPH, qui venoit voir *Fanny*, ſelon la parole qu'ils s'étoient donnée, frappa à la porte. Entrez, dit ADAMS, qui que vous ſoyez; car il s'éveilloit au moindre bruit. JOSEPH crut s'être trompé de porte; mais ayant reconnu la voix, il entra, & vit des hardes de femme à côté du lit. *Fanny*, qui ouvrit les yeux au même moment, mit par haſard ſa main ſur le viſage du vicaire. « Ah ciel! s'écria-t-elle, » où ſuis-je? Grand Dieu! Et où ſuis-je » moi-même, dit le miniſtre auſſi effrayé » qu'elle? » Tandis que F*anny* crioit & qu'ADAMS confus ſe levoit, JOSEPH ouvroit des yeux ſurpris, & reſtoit immobile. Les peintres & ſculpteurs qui ont repréſenté l'étonnement d'après nature, n'eurent jamais un pareil modele.

“ Par quel enchantement ſe trouve-t-elle „ dans ma chambre, demande le miniſtre „ interdit? Par quelle avanture vous trou„ vez-vous dans la ſienne, demanda l'amant „ ſtupéfait? Je n'en ſais rien, répondit „ ADAMS; mais, comme je ſuis chrétien, je „ ne l'ai point touchée; j'ignorois même „ qu'il y eût quelqu'un dans le lit. O que „ ceux qui nient l'exiſtence de la magie ſont „ aveugles! Je vois clairement qu'il y a à „ préſent autant de magiciens dans le

„ monde, qu'il y en avoit du tems de *Saül.*
„ On m'a ôté mes habits par enchantement,
„ pour mettre ceux de *Fanny* à la place. "
Il soutint toujours qu'il étoit dans la chambre qu'on lui avoit donnée la veille pour y coucher; ce que *Fanny* nia fortement.
„ Vous voulez faire accroire cela à JOSEPH,
„ lui dit-elle, pour cacher votre méchan-
„ ceté. Comment, s'écria JOSEPH, a-t-il
„ eu l'impudence de....... Je ne puis,
„ répondit *Fanny*, l'accuser d'autre chose
„ que de s'être glissé dans mon lit. Mais
„ n'est-ce pas assez? " JOSEPH estimoit & aimoit trop Mr. ADAMS, pour le condamner sur des apparences. Ainsi, apprenant de la bouche de *Fanny* elle-même que ce ne pouvoit être qu'un quiproquo, il se calma, & dit au ministre, qui venoit de lui apprendre l'avanture de *Slipslop* avec mylord. „ Je
„ parie qu'en sortant de sa chambre vous
„ avez pris à gauche, au lieu de tourner à
„ droite. Cela est vrai, il faut que vous
„ l'ayiez deviné, dit le ministre. " Il fit mille excuses à *Fanny*, en assurant JOSEPH que son innocence n'avoit rien risqué. Ensuite il se retira dans la chambre où étoient ses hardes, accompagné de JOSEPH, qui le suivit pour le laisser en liberté. Il y retrouva ses habits, ce qui fut pour lui une preuve convainquante de sa méprise. Cela ne l'empêcha pas de soutenir que la religion exigeoit qu'on crût l'existence des sorciers.

CHAPITRE XV.

Arrivée du vieux ANDREWS avec sa femme, & d'une autre personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du Porte-balle.

LORSQUE *Fanny* fut habillée, JOSEPH l'alla voir, & après une très-longue conversation, ils conclurent, qu'en cas qu'il fût prouvé qu'ils étoient frere & sœur, ils ne se marieroient jamais, afin de finir leurs jours ensemble dans l'union & l'amitié fraternelle.

La compagnie étant assemblée au déjeuné, la gaieté se répandit jusqu'à JOSEPH, & *Fanny* parut plus tranquille que le jour précédent. Ce que Lady *Booby* ayant remarqué, elle tira la manche & les boutons de sa poche, & demanda en riant, à qui ils appartenoient. Mylord les réclama sans hésiter, disant qu'il étoit *somnambule;* car loin de rougir de son avanture, il vouloit insinuer que la belle *Slipslop* avoit agréé son hommage.

Le déjeuné étoit à peine desservi, qu'on annonça ANDREWS & sa femme, qui furent reçus de Lady avec beaucoup de bonté. Elle attendoit leur décision en trem-

blant. JOSEPH & *Fanny* éprouvoient les agitations d'*Oedipe*, ſur le point de voir ſon ſort éclairci par *Phorbas*.

Mr. *Booby* entama la matiere, en diſant à ſon beau-pere, qu'il y avoit plus de ſes enfans dans la ſalle qu'il ne croyoit. „ Voici „ la fille qui fut enlevée par des *Bohémiens*, „ ajouta-t-il, en préſentant au vieil„ lard *Fanny* qu'il tenoit par la main. “ Je vous aſſure Monſieur, répondit celui-ci avec ſurpriſe, que je n'ai jamais eu d'autres enfans que JOSEPH & PAMÉLA. Ces mots comblerent les deux amans de joie, & Lady de triſteſſe. Auſſi-tôt elle fit appeler l'*Irlandois*, qui répéta ſon récit. Quand il eut achevé, la vieille bonne femme ANDREWS prit *Fanny* dans ſes bras. C'eſt ma fille, s'écria-t-elle, oui, c'eſt ma fille. On fut fort ſurpris d'entendre cette femme avouer une fille, dont ſon mari ignoroit la naiſſance. Les deux amans ſe crurent perdus, & le vieillard ne ſavoit que penſer, quand ſa femme lui parla de la ſorte. „ Vous pouvez vous reſſouvenir, mon cher mari, que j'étois enceinte dans le tems que le régiment où vous étiez ſergent fut envoyé à *Gibraltar* : j'accouchai pendant votre abſence, qui dura trois ans, &, à ce que je crois, de cette fille que vous voyez, & que je dois reconnoître, puiſque je l'allaitois encore quand elle me fut enlevée, quoiqu'elle eût déjà dix-huit mois. Deux *Bohémiennes*, dont l'une portoit un enfant

enfant entre ses bras, me vinrent un jour offrir de me dire ma bonne avanture. Je leur demandai si vous reviendriez sain & sauf. Comme elles me répondirent qu'oui, je laissai mon enfant dans le berceau pour leur aller tirer à boire; mais elles se sauverent pendant que j'étois à la cave. J'eus peur qu'elles ne m'eussent volée, & je fis une recherche exacte de tout ce que j'avois, sans penser à l'enfant que je croyois endormi. A la fin j'entendis pleurer, je levai les rideaux du berceau croyant prendre ma fille. Ah que je fus surprise de trouver à sa place un garçon qui paroissoit prêt à rendre l'ame, au-lieu que ma fille étoit saine & robuste! Je courus après elles, en m'arrachant les cheveux & faisant des hurlemens épouvantables; mais ce fut inutilement, car jusqu'à ce jour je n'en ai point entendu parler. Quand je revins chez moi, le pauvre JOSEPH (car c'étoit lui) me regarda d'un air si touchant, que je ne pus me résoudre à lui faire aucun mal malgré la rage dont j'étois possédée. Un voisin, que mes cris avoient attiré, me conseilla d'en avoir soin, disant que Dieu me récompenseroit un jour de cette charité, en me rendant ma fille. Je levai l'enfant, & lui offris mon sein, qu'il prit; & dans la suite je me sentis la même tendresse pour lui, que j'avois eue pour celle que j'avois mise au monde. Les vivres étoient fort chers, j'avois deux enfans à

nourrir de mon ouvrage ; mais cela ne suffisant point, je demandai la contribution de la paroisse. Loin de me l'accorder, on m'enleva avec mes enfans par l'ordre des commissaires, & je fus menée au village où nous demeurons, qui est, comme vous savez, éloigné de l'autre de quinze milles. JOSEPH (car c'est le nom que je lui ai donné, & Dieu sait s'il a jamais été baptisé) me parut âgé de cinq ans dans le tems que vous revintes d'*Espagne*. Quand je vous présentai ce petit garçon, il est bien venu, me ditesvous, sans vous mettre en peine de son âge. Voyant que vous ne soupçonniez rien, j'ai gardé le secret jusqu'ici, crainte que vous ne l'eussiez pris en haine. Voilà la vérité du fait, de quoi je prêterois serment entre les mains d'un commissaire s'il en étoit besoin. "

Le porte-balle, qui avoit écouté la vieille ANDREWS très attentivement, lui demanda si son fils supposé n'avoit pas quelque marque sur la poitrine. „ Oui, répon„ dit-elle, il a la plus belle fraise qu'on puisse „ voir. " La compagnie demanda à la voir, & JOSEPH s'étant déboutonné l'exposa à leurs yeux. Hé bien, ma femme, dit le vieillard, qui étoit charmé de se voir déchargé d'un enfant, vous avez prouvé la supposition d'un garçon ; mais je ne vois pas que la fille soit aussi sûrement la nôtre. Le ministre pria l'*Irlandois* de répéter encore

me fois toutes les circonſtances de cet échange, dont le ſeing de JOSEPH étoit une preuve convaincante. Le mot de fraiſe ayant été répété pluſieurs fois, notre diſtrait ſe frappa le front quatre ou cinq fois, en diſant, oui je me rappelle quelqu'idée confuſe, cette fraiſe, un enfant perdu, . . . mais je ne puis la démêler. Alors un valet vint appeler ADAMS, avant que ſa mémoire fût venue à ſon ſecours.

Pendant ſon abſence, le porte-balle aſſura JOSEPH, qu'il n'avoit pas lieu de ſe chagriner de la perte de ſes parens ſuppoſés, puiſque ſa naiſſance étoit bien audeſſus de la leur. Vous êtes gentilhomme, lui dit-il: on vous enleva de chez votre pere; les *Bohémiens* vous garderent pendant un an; mais votre tempérament n'étant pas aſſez fort pour ſoutenir leur maniere de vivre, ils vous troquerent contre cette fille plus robuſte, & moins accoutumée à la délicateſſe. J'ignore le nom de votre famille; ma femme, ſi elle l'a ſu, ne s'en ſouvenoit point. Elle m'a cependant aſſez dépeint la maiſon, la figure de votre pere, la diſtance de ce pays-ci à celui qu'il habite. Ainſi j'eſpere que la Providence nous guidera dans notre recherche; car je ne vous quitterai point que vous ne ſoyez reconnu.

La fortune, dont ſouvent le caprice nous écraſe totalement, ou nous élève au haut de ſa roue, ſans nous perſécuter ou nous

favoriser à demi, leur épargna la peine de parcourir la province, en leur présentant d'elle-même un homme qu'ils auroient peut-être cherché inutilement sans son secours. Le lecteur peut se ressouvenir, que Mr. *Wilson* avoit promis de rendre une visite à Mr. ADAMS. Il arriva chez lui, & ayant appris que son ami étoit au château, il s'y rendit, & le fit demander, comme nous venons de le voir. ADAMS lui rendit compte de ce qui l'avoit obligé de coucher hors de chez lui, & venant enfin à parler de cet enfant marqué d'une fraise: Ah cher ami, s'écria Mr. *Wilson* avec transport, au nom de Dieu faites-moi entrer, ou je me meurs! Le ministre le conduisit. *Wilson* entra dans la salle, où, sans regarder la compagnie, il courut à JOSEPH tout tremblant, & d'une voix mal-assurée il le pria instamment de lui montrer sa poitrine, pendant que le ministre en frappant des mains, crioit, *Hic est quem quæris, inventus est. Wilson* ayant vu le seing sur la poitrine de JOSEPH, l'enleva de terre avec des démonstrations d'une joie inexprimable, & s'écria tout en larmes: Mon fils, mon cher fils, que la Providence dispose de moi! je meurs content, puisque je t'ai retrouvé. JOSEPH, quoique très ému, ne s'abandonna pas à des transports si violens. Mais quand on eut comparé les circonstances des deux enlèvemens, & que son état fut reconnu, il se jetta aux piés de son

pere, pour embraſſer ſes genoux & lui demander ſa bénédiction. M. *Wilſon* le releva, & ils s'embraſſerent avec tant de tendreſſe d'un côté & tant de reſpect de l'autre, que tous les ſpectateurs en furent attendris juſqu'aux larmes. Lady *Booby* fut l'unique mécontente ; elle ne put ſoutenir, en préſence de tant de monde, un évènement qui détruiſoit toutes ſes eſpérances : & ſa retraite précipitée donna lieu à des conjectures peu avantageuſes.

CHAPITRE XVI.

Concluſion de cette hiſtoire.

FAnny ayant témoigné à ſes parens ſa joie de les avoir retrouvés, les aſſura d'une tendreſſe reſpectueuſe. La vieille ANDREWS l'embraſſa tendrement, en lui diſant cependant qu'elle ne pouvoit l'aimer plus qu'elle n'avoit fait JOSEPH. Pour le pere, il ſoutint ſon ſang froid ; car dès qu'il eut fait la cérémonie de la reconnoiſſance en la baiſant ſur la joue, & en la béniſſant ſelon l'uſage d'*Angleterre*, il ſe plaignit amèrement de ce qu'il n'avoit point encore fumé ſa pipe.

Mr. *Booby*, qui ignoroit ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſa tante, crut qu'elle

s'étoit retirée avec tant de précipitation par un orgueilleux mépris de la famille à laquelle il s'étoit allié, & pour cette raison il voulut partir à l'instant du château.

Il félicita Mr. *Wilson* & son fils, puis, après avoir embrassé *Fanny* en la traitant de sœur, il la présenta en cette qualité à PAMÉLA sa chere épouse, qui l'embrassa avec l'humilité qui lui étoit naturelle.

Mr. *Booby* fit ensuite annoncer son départ à sa tante, qui lui envoya souhaiter un bon voyage, & lui fit dire qu'elle étoit trop incommodée pour recevoir ses adieux. Il pria Mr. *Wilson* de lui faire l'honneur de venir avec lui. PAMÉLA, *Fanny* & JOSEPH se joignirent à Mr. *Booby*, qui l'engagea enfin d'accepter son invitation, en lui promettant d'envoyer un exprès pour apprendre cette heureuse nouvelle à Madame *Wilson*. Car ce tendre époux ne pouvoit jouir d'aucun bien, sans le partager avec elle; & comme il savoit que rien ne manquoit au bonheur de sa chere *Henriette*, que de retrouver ce fils qu'elle pleuroit depuis tant d'années, il étoit fort empressé à lui faire part de la découverte qu'il venoit d'en faire.

On mit le vieillard & sa femme, avec leurs deux filles, dans le carosse. Mr. *Booby*, Mr. *Wilson*, Mr. JOSEPH, Mr. ADAMS & l'*Irlandois* les escorterent à cheval, & sans perdre de tems ils s'éloignerent du château.

Pendant le chemin, JOSEPH fit confidence de son amour à son pere, sans lui déguiser son dessein à l'égard de *Fanny*. Mr. *Wilson* laissa appercevoir de la répugnance pour ce mariage, qui lui paroissoit très-désavantageux pour son fils. Cependant voyant qu'il y étoit résolu, il dit que si elle possédoit réellement toutes les vertus qu'on disoit, elles réparoient l'inégalité de sa naissance, & pouvoient lui être comptées comme une dot réelle; mais il exigea de son fils, qu'il ne se marieroit qu'après avoir consulté sa mere. JOSEPH y consentit avec respect, voyant que son pere le vouloit positivement. ADAMS se réjouïssoit de ce retardement, parce qu'en gagnant quelques jours, il avoit tout le tems de publier le troisieme ban, & par conséquent de marier ses deux paroissiens sans dispense.

La joie qu'il en eut, (car ces cérémonies lui paroissoient d'une conséquence infinie) fit qu'en se secouant sur son cheval, il lui donna de l'éperon. L'animal étoit fier, & peu accoutumé à souffrir ces sortes d'insultes, sur-tout d'un aussi mauvais écuyer qu'ADAMS. Pour s'en venger, il se mit à courir & à badiner, jusqu'à ce qu'il se fût délivré d'un fardeau qu'il méprisoit. JOSEPH donna des deux pour l'aller secourir. *Fanny* le plaignoit, & les autres rioient, tandis que le cheval couroit vers son écurie, & que le

cavalier secouoit la boue dont il étoit tout couvert.

Un homme à cheval qui venoit à leur rencontre, fit arrêter le cheval par son valet, qui le mena par la bride pour le rendre à son cavalier. ADAMS, en remerciant le maître, le reconnut pour le commissaire chez qui on l'avoit conduit avec *Fanny*. Celui-ci s'étant fait connoître à son tour, lui dit que l'homme qui les avoit accusés, avoit été pris le lendemain, & qu'il étoit actuellement écroué dans la prison de *Salisbury*, comme coupable de plusieurs vols.

Les complimens étant achevés entre le ministre & le commissaire, ADAMS remonta à cheval, presque fâché contre JOSEPH, de ce qu'il avoit offert de changer avec lui, parce que le sien étoit plus docile. Son bonheur plus que son adresse, quoiqu'il se vantât d'être le meilleur écuyer du royaume, l'ayant garanti d'une seconde chute, il arriva avec les autres chez Mr. *Booby*, qui les traita selon l'ancienne regle de l'hospitalité *Angloise*, dont on voit encore les vestiges dans un petit nombre de familles, confinées dans des châteaux aux extrêmités de l'*Angleterre*. Ils passerent le reste de la journée avec toute la satisfaction possible, JOSEPH & *Fanny* passerent deux heures tête à tête, à leur grand contentement.

Le lendemain matin, M. *Wilson* proposa

d'aller conduire ſon fils chez lui. JOSEPH auroit été charmé de voir ſa mere, mais la penſée de quitter F*anny* lui étoit inſupportable. Enfin M. *Booby* le tira d'affaire, en propoſant d'envoyer chercher madame *Wilſon*. PAMELA, qui ſouhaitoit fort de la connoître, demanda cette grace à M. *Wilſon* avec tant d'empreſſement, qu'il laiſſa partir le caroſſe à vuide, pour l'aller prendre.

Le ſamedi, madame *Wilſon* augmenta les agrémens de cette heureuſe compagnie, ou plutôt ſa préſence couronna leur bonheur. Car après des tranſports de joie & de tendreſſe, que la vue de ſon cher fils fit éclater, cette complaiſante mere voulut bien donner ſon conſentement au mariage de nos deux amans.

Le dimanche, M. ADAMS joignit leurs mains avec la permiſſion du vicaire du lieu, qui monta à cheval & fit vingt milles, pour officier dans la paroiſſe de *Booby* à ſa place, après avoir promis ſolemnellement à ſon confrere de publier le dernier ban.

JOSEPH prévint le ſoleil qui devoit éclairer ce jour tant attendu. Il étoit vêtu d'un habit de drap uni, dont M. *Booby* lui avoit fait préſent; car il avoit refuſé un magnifique habit, auſſi bien que F*anny*, qui n'accepta de ſa ſœur qu'une robe de ſatin blanc, une jupe de même, & une garniture unie, ſur laquelle elle mit au lieu de coëffe un

chapeau de paille doublé d'un taffetas couleur de rose. Dans cet habillement elle sortit de sa chambre, ornée de tous les charmes de la beauté & de la jeunesse. Les roses de son teint étoient plus animées qu'à l'ordinaire, par une aimable pudeur qui la rendoit adorable. Elle fut reçue à la porte du château par JOSEPH, qui la mena en triomphe à l'église, où M. ADAMS les attendoit pour faire la cérémonie. La modestie de *Fanny*, la joie de JOSEPH, & la piété du ministre parurent dans tout leur éclat. Ce dernier réprimanda à haute voix M. *Booby* & son épouse, de ce qu'ils rioient dans un endroit aussi respectable, & dans une occasion aussi solemnelle. Il avoit pour maxime, qu'étant le ministre du très-haut, il ne pouvoit rien relâcher de ce qui lui étoit dû pendant l'exercice de ses fonctions. C'est pourquoi il ne toléroit rien, quand une fois il avoit endossé le surplis. Mais cette sévérité disparoissoit, dès qu'il ne s'agissoit que de sa personne, & que son ministere n'y étoit point intéressé.

Après la cérémonie, JOSEPH ramena sa nouvelle épouse chez M. *Booby*, suivi de toute la compagnie à pié, l'église étant fort près de la maison. Ils trouverent la table mise, & bientôt on servit un repas superbe, où M. ADAMS fut l'admiration de tous les conviés, quoique chacun fît son devoir, à l'exception de ceux pour qui la

fête se faisoit. Leur imagination se repaissoit avec trop de vivacité, pour que les mets leur parussent dignes d'attention.

Toute la journée se passa dans une gaieté innocente; la liberté qu'on se donne quelquefois avec si peu de ménagement pour la pudeur dans des occasions semblables, ne s'étendit que jusqu'où M. ADAMS le voulut bien permettre. Car tel est le pouvoir de la vertu : ceux qui n'auroient peut-être pas assez respecté les femmes pour se gêner là-dessus, malgré la politesse dont ils se piquoient à l'égard du beau sexe, furent forcés de se tenir dans les bornes de la modestie, par la présence d'un homme vertueux. L'heure de se coucher étant venue, *Fanny* fut conduite par sa mere, sa belle mere, & sa sœur dans la chambre où elle devoit passer la nuit. On l'eut bientôt déshabillée.

Il ne fallut qu'un instant à JOSEPH, pour se mettre auprès d'elle. Les dames fermerent les rideaux; & l'amour le plus pur & le plus parfait, unique témoin de cette scene, ne fait confidence de ce qui s'y passa, qu'à ceux qui se rendent dignes de la renouveller.

Le troisieme jour, monsieur & madame *Wilson* amenerent leurs enfans chez eux. Le généreux B*ooby* fit présent de quinze mille écus à F*anny*, dont son mari en employa douze mille à l'achat d'une terre con-

tiguë à celle de ſon pere. Là, il jouït aujourd'hui des douceurs de cette heureuſe médiocrité, tant vantée par les ſages dans tous les ſiecles. Et pour ſurcroît de bonheur, ſon pere, avec qui je ſuis en commerce de lettres, me mande que ſon aimable F*anny* eſt ſur le point de mettre au monde le premier fruit d'un vertueux amour.

M. B*ooby* ne crut point avoir aſſez fait, qu'ADAMS n'eût reçu la récompenſe de ſes peines & de ſon zele. Il avoit à ſa nomination un bénéfice de mille écus de rente, il le lui donna. Le bon miniſtre ne pouvoit ſe réſoudre à quitter ſes chers enfans; mais à la fin il accepta le bénéfice, à condition d'y nommer un vicaire.

Le porte-balle *Irlandois*, outre nombre de préſens qu'il reçut, fut récompenſé de ſes ſoins par une petite charge, dans l'exercice de laquelle il s'eſt attiré l'amitié de tout le voiſinage.

Lady B*ooby* ayant appris le mariage partit pour *Londres*, où un capitaine de dragons effaça bientôt JOSEPH de ſon cœur & de ſa mémoire.

Nos heureux époux, JOSEPH & F*anny*, toujours contens, toujours charmés l'un de l'autre, ne reſſentent aucun de ces dégoûts qui ſuivent ordinairement la poſſeſſion d'un objet longtems deſiré. JOSEPH eſt tou-

jours amant tendre & paſſionné. Le voiſinage de ſon pere ne contribue pas peu à leur bonheur. *Fanny* & lui ſe ſont abandonnés à ſes ſages conſeils, & ſon heureuſe union avec *Henriette* leur a inſpiré le même deſſein d'une tranquille retraite.

FIN.



TABLE
DES CHAPITRES
Du Tome II.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table des Chapitres du II. Volume.

